

Philippe Hellebois

préface de Jacques-Alain Miller

**Lacan
lecteur de
Gide**





© Éditions Michèle, Paris, 2011
10, quai Henri IV
75004 Paris
www.editionsmichele.com

Conception couverture, maquette de l'ouvrage :
Corinne Binois
(Couverture : montage graphique librement inspiré de
divers documents.

Photo couverture 4 : © J. -C. Encalado)

ISBN 978-2-8156-0008-8

Collection *Je est un autre* dirigée par Philippe Lacadée

La collection :

— PHILIPPE LACADÉE : Le malentendu de l'enfant – 2010. (seconde édition revue et augmentée).

— HÉLÈNE Deltombe : Les enjeux de l'adolescence – 2010.

— OUVRAGE COLLECTIF DIRIGÉ PAR BRUNO DE HALLEUX : "Quelque chose à dire" à l'enfant autiste – Pratique à plusieurs à l'Antenne 110 – 2010.

— PHILIPPE DE GEORGES : La pulsion et ses avatars – 2010.

— OUVRAGE COLLECTIF DIRIGÉ PAR STELLA HARRISON : Virginia Woolf – L'écriture, refuge contre la folie – 2011.

— PHILIPPE HELLEBOIS : Lacan lecteur de Gide – 2011.

À paraître :

— JACQUES BORIE : Le psychotique et le psychanalyste – 2011.

— SERGE COTTET : L'inconscient de papa et le nôtre – 2011.

Je est un autre

« Je est un autre » [\(1\)](#) , écrivait Arthur Rimbaud qui cherchait à inventer une langue capable de faire sonner son pas sur terre en se moquant des frontières, une langue pour marcher et – disait-il – « distraire les enchantements assemblés sur son cerveau ». Comment mieux faire entendre à ceux qui aujourd'hui se préoccupent de l'étanchéité de nos frontières que l'étranger est au cœur de notre vie psychique ? Si l'« étranger » désigne communément ce qui n'est pas familier, Freud a révélé que l'étrangeté recèle en elle-même le plus proche et le plus inattendu – ce reflet de soi dans la vitre d'un train d'où émerge tout à coup l'inconnu – qui expose à la contingence de l'inquiétante étrangeté [\(2\)](#).

La pratique poétique, la pratique de la lettre ne cessent de démontrer qu'à l'ère de la science, les ressources du poème comme celles de la littérature se réinventent sans cesse comme celles de l'inconscient, car le poète est toujours un peu prophète en ceci que son oreille s'ouvre au seuil de l'émergence du langage, là où nous appelons les choses avant de les nommer, là où sonne autre chose que le sens.

Cette collection propose d'éclairer des questions

d'actualité à partir d'un travail clinique orienté par la psychanalyse et en prenant appui sur les œuvres des artistes de la langue ; elle a pour boussole cette phrase de Freud reprise par Lacan qu'en sa matière « l'artiste toujours précède le psychanalyste ».

Préface

Il est un écrit de Lacan, nommément celui qui s'intitule « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », initialement paru dans la revue Critique, qui est resté dans l'ombre.

Un lecteur aussi avisé que Derrida, mon mentor à l'ENS, est passé à côté. Il critique la théorie lacanienne de la lettre comme idéalité transcendante et indestructible, alors que tout le Gide de Lacan tourne autour de la destruction de la lettre. En somme, et avec tout le respect que je lui dois et l'admiration que j'ai pour l'ampleur et l'originalité de son projet et de sa prose, il confond Lacan et le Husserl de L'Origine de la géométrie, dont il avait été à ses débuts l'excellent traducteur et préfacier.

Le texte de Lacan se présente comme un commentaire « Sur un livre de Jean Delay et un autre de Jean Schlumberger ». Delay accueillait le Séminaire de Lacan dans son service de Sainte-Anne. Cet article, c'est au départ Lacan débiteur, s'acquittant d'une dette. C'est à l'arrivée un très beau texte, comportant nombre d'effets proprement littéraires.

Conformément à la logique la plus intime au

discours analytique, il y a un cœur de la littérature, un noyau (Kern) de l'être littéraire, et qui n'est pas littérature, mais lituraterre – l'illisible, le « pas-à-lire », le signe devenu déchet, comme papier imprimé servant à emballer le poisson.

On sait l'importance dans l'histoire du monde de l'évacuation des déchets. Aldous Huxley y a consacré un essai amusant et profond, que Lacan n'a pas manqué de citer. Bentham prévoyait de rentabiliser la production excrémentielle du Panopticon. Le bon usage des déchets nucléaires divise les âmes en pays avancés. Ici, dans l'histoire d'André et de Madeleine, le déchet en question est brûlé, comme la correspondance qu'il échangea avec sa femme Madeleine depuis son adolescence et que celle-ci brûla en 1918 et dont Gide put dire alors que c'était son enfant, son âme, le cœur de son œuvre, etc. L'interprétation que Lacan donnait de cet épisode constituait la pointe de son texte, tout comme de son enseignement de l'époque, puisqu'il annonçait là ce qui deviendra son fameux objet a cause du désir. Un objet qu'il amena peu après dans « La Signification du phallus » et surtout dans son séminaire de 1962-63, L'Angoisse. Lettre volée, lettre brûlée, de Pœ à Gide, Lacan tirait son fil mais d'une autre main, ce n'était plus le signifiant qu'il scrutait mais l'objet perdu et irremplaçable.

D'autres raisons encore expliquent l'illecture de ce texte.

Lacan, toujours en avance sur son temps, était cette fois en avance sur lui-même : il anticipait ce règne de l'Un dont il développera bien plus tard la logique. Qui était en effet André Gide ? – sinon un être qui se croyait représentatif au point de vouloir élever sa singularité au paradigme. Mais de quoi ? De la pédophilie, de la perversion ? Entrons-nous dans son œuvre comme dans un cabinet de curiosités, voire de monstruosités ? Loin de faire qu'on détourne le regard, la perversion de Gide l'attire plutôt, car il était représentatif de la présence, en chacun de nous, d'un point de perversion, pour chacun différent. C'est ce que, plus délicatement, nous appelons notre mode de jouir. Et ce qui nous rend si difficile de « faire lien social », dans notre vie amoureuse comme dans notre vie quotidienne.

Gide témoignait de ceci, que notre mode de jouir, qui nous singularise, nous fait aussi la loi, une loi de fer, au point que l'on puisse douter qu'il y en ait une autre, sinon pour du semblant. Gide n'a cessé de représenter cette faille existant entre amour et désir où se loge la jouissance. C'est par là que Gide nous requiert en nous intéressant au-delà de sa chétive singularité (Lacan).

Il se constitua lentement, par son œuvre, un public qui devait lui survivre, lui donnant ainsi un semblant d'être. Comme tout le monde, il n'avait besoin de personne pour exister, mais ne pouvait se passer de l'Autre pour être. C'est ce que j'ai montré dans mon cours de cette année : le Un est la chose au monde la mieux partagée, mais c'est le Un tout seul. Il conditionne une aspiration à l'Être forcément déçue, puisqu'il n'y a pas de rapport sexuel.

Tout ceci, est fort beau, mais est-ce audible ? Il a fallu du temps, à Lacan pour s'y faire, et à moi, et à vous aussi. Il a aussi fallu y mettre beaucoup d'art pour que la traversée des semblants de notre peu commune humanité, aberrante (Lacan), débouche sur le pays des merveilles.

Tout cela, Philippe Hellebois a su le détailler dans un style qui n'est qu'à lui.

Du nœud formé par le texte de Lacan, le mien et l'œuvre de Gide, il est parvenu à faire une manière d'album, sans photos, avec les seuls pouvoirs du signifiant. Les enfances de Gide, son mariage, son masque, ses amours, le style, il parle de ce monde sans en escamoter les difficultés. Le résultat se lit sans efforts, et, à chaque page, nous ne voyons de nuages que pour mieux sentir que le soleil brille.

Quelle satisfaction pour moi que de constater

que mon cours, qui se fait forcément sous un ciel alterné de joies et de tourments, sert à quelque chose ! Non pas seulement à faire vivre l'enseignement de Lacan, non pas seulement à stimuler dans leur pratique les analystes du Champ freudien, mais aussi à ce que ceux qui m'accompagnent en se voulant mes élèves, deviennent un peu plus eux-mêmes.

L'auteur met en exergue de son livre cette phrase de Goethe, qui fut l'Autre de Gide, découvrant l'Italie : Nun bin ich endlich geborgen ! Maintenant je suis enfin libéré ! Oui, Hellebois libéré écrit en dansant.

Jacques-Alain Miller
Ars-en-Ré, le 3 septembre 2011.

Introduction

À Laura

Nun bin ich endlich geborgen [\(3\)](#)

Je ne me souviens pas de ma première lecture de Gide mais j'ai l'impression qu'elle remonte à la nuit des temps. C'est dire que je n'ai jamais fait que relire L'Immoraliste, Si le grain ne meurt ou Les Nourritures terrestres dans des exemplaires jaunis, écornés, stèles figées d'une époque disparue. Cette familiarité à la fois étrange et ordinaire, tenait bien plus à ces livres qu'à moi-même. Gide, en effet, fait partie de ces auteurs que l'on nomme classiques et dont la lecture a donné forme à nos sentiments, nos manières d'éprouver le monde, d'aimer, voire même à notre entendement. Nous les avons donc toujours déjà lus avant même de les avoir ouverts et leur relecture est bien souvent une première fois qui s'ignore soit un enchantement.

Gide est de ceux avec lesquels nous avons appris à lire à un âge où l'Autre qu'était l'École nous imposait des lectures. Elles n'ont pas toujours bonne presse, à tort pourtant, si l'on accepte d'y reconnaître – au-delà de l'ordre du maître – le conseil de l'aîné, le repère pour s'orienter dans la bibliothèque universelle. Celle-ci nous précède et

rend le conseil précieux sinon indispensable pour éviter qu'elle ne se transforme en labyrinthe. Dante lui-même se faisait guider par Virgile... Sans lui, l'innocent s'y perd, confond les noms propres avec les noms d'auteurs et croit inventer la roue. Ces lectures s'avérant parfois délicieuses, l'École se trouvait alors enseigner le plaisir.

N'est-ce pas ce qu'elle peut faire de mieux ? Elle ne peut évidemment le faire que rarement, rien n'étant plus général qu'un programme et plus singulier qu'un délice. Il n'empêche, elle le fait parfois et c'est ce que je préfère en retenir puisqu'elle fait aussi autre chose. Lacan faisait ainsi résonner par un de ces mots dont il avait le secret – l'alphabétisation [\(4\)](#) – l'acculturation, la perte, l'uniformisation qu'elle impose à l'enfant. Ne sommes-nous pas nombreux à avoir vu nos bambins – ou ceux de nos amis – y perdre, parfois irrémédiablement, l'un son sens de la couleur, du dessin, l'autre sa sensibilité poétique, un autre encore son esprit ?

Sur ce fond de désastre obscur, les rencontres que l'on peut faire ont donc d'autant plus de prix. C'est ainsi que se détachent de la brume de mes premières années d'école les félicitations de l'instituteur après un exercice de français, dictée, rédaction... je ne sais plus mais je me souviens de

ma surprise agréable et quelque peu embarrassante, d'un côté pris sur le fait. Guère habitué aux éloges, j'étais content et gêné à la fois ! La surprise n'est pas en soi agréable – quand elle l'est, on le précise d'ailleurs – tant elle dérange la routine. Pensons au mot prêté à Littré quand sa femme, le voyant dans les bras de leur bonne, s'écria qu'elle était surprise : « Non, Madame, vous êtes étonnée, c'est nous qui sommes surpris ! » N'est-ce pas dire que l'on est surpris quand l'Autre met le doigt sur ce qui est, à notre insu, satisfaction supplémentaire en trop, voire interdite ? Littré faisait rire de montrer que ce n'est ni sa bonne ni sa femme qui l'intéressaient mais son dictionnaire ! Je ne le savais encore que confusément mais j'avais découvert que ma langue maternelle et ce qu'il était possible d'en faire – bavardage, discours, lecture, écriture – m'était plus-de-jour.

La lecture devint très vite le plus grand des plaisirs pour se transformer, à certaines époques, en son contraire – qui se dit d'ailleurs de la même façon ! Combien de pavés ne déplaçai-je pas pour une satisfaction tellement forte qu'elle en était parfois muette ? J'avais lu quelque chose mais quoi ? Peut-être Gide ? Je me souviens encore du rêve que je fis, jeune analyste, avant ma première séance de contrôle : l'analyste avait été cambriolé et son immense bibliothèque était vide. Dans le même

fil, mon premier analyste – j'ai eu le temps d'en avoir plusieurs – me reçut pendant des années entouré de piles de livres qui semblaient pousser comme des plantes tropicales. Autrement dit, les livres, l'amour du savoir qu'ils sont censés contenir, masquait le réel en me déguisant, comme beaucoup de névrosés, en Tartuffe cultivé ! Et ce réel ? Ceci étant un livre sur Gide... qu'il me suffise de dire que les livres me furent donnés par une de ces femmes que l'on ne peut oublier ! Pour le meilleur ou pour le pire, elle me fait penser à ce mot de Gide répondant à la question de savoir qui était son poète préféré : « Hugo, hélas ! » (5)

Ces souvenirs d'égotisme m'amènent à ma seconde grande École, l'École de la Cause freudienne, où l'on eut le bon goût de me demander d'avoir des passions à moi plutôt que celles de tout le monde. Le résultat c'est que je persévère, et qu'il me semble apprécier toujours plus la pointe de Giovanni Papini, cet écrivain bizarre faisant dire à Freud, dans un recueil d'interviews imaginaires, qu'il avait inventé la psychanalyse par amour de la littérature : « Homme de lettres par instinct et médecin par la force des choses, je conçus l'idée de transformer en littérature une branche de la médecine – la psychiatrie. Ainsi tout en faisant figure de savant, je fus et je reste poète et romancier : la psychanalyse n'est autre chose que

la transposition d'une vocation littéraire dans le domaine de la psychologie et de la pathologie. » [\(6\)](#)

Lacan ayant consacré à Gide un article fameux repris dans le recueil de ses Écrits, « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir » [\(7\)](#), je découvris donc Gide une fois de plus, et ceci, d'autant mieux que je pus lui consacrer un travail universitaire, dit à l'époque de DEA, au département de psychanalyse de l'Université de Paris VIII. C'est à cette occasion que je rencontrai Jacques-Alain Miller qui me conseilla d'étudier ce texte sur Gide à la place de mon projet exalté de traiter de toutes les références littéraires de Lacan en même temps ! C'est donc avec Lacan, Gide et J.-A.. Miller que je suis entré dans la danse psychanalytique.

Bien que le texte de Lacan soit un article de critique écrit à l'occasion de la parution, en 1956 et 1957, des deux tomes de La Jeunesse de Gide de Jean Delay – à cet égard, c'est presque un texte de commande, J. Delay, professeur de psychiatrie et à l'hôpital Sainte-Anne, étant l'hôte du séminaire de Lacan – son Gide ne ressemble à aucun autre. C'est un Gide après lequel Gide lui-même aspirait puisqu'il n'eut de cesse de vouloir se représenter jusque dans ses singularités les plus cliniques. Écrivain de lui-même – son œuvre semble même la

formalisation de sa vie (8) –, Gide eut très tôt le souci de sa biographie vu qu'il notait dès sa jeunesse vouloir vivre sa vie du point de vue où elle sera écrite. Celui qu'un de ses derniers biographes qualifia de grand vivant, vécut donc avec le souci constant de sa postérité, soit en contact étroit avec la mort. Gide s'intéressa à la psychanalyse, en commença une pendant quelques semaines – on parle de six séances – mais voulut surtout que la psychanalyse s'intéressât à lui. Il réserva ainsi le meilleur accueil à J. Delay, mit à sa disposition tous les documents nécessaires (carnets, correspondances inédites) pour qu'il pût en faire ce qui deviendra sa psychobiographie.

Si Lacan salua l'incontestable réussite de J. Delay, il remarqua aussi combien elle répondait au désir même du grand homme et constituait le complément de son œuvre. Gide conservant la moindre note, lettre ou télégramme, faisait donc déjà de Delay – et ensuite de nous – ses destinataires. Ecrivant à sa mère qui n'égaraient rien et classait le moindre billet de son futur grand écrivain de fils, le soupçon de Lacan, c'est qu'il s'adressait déjà à nous —(9)—. Gide mérite-t-il le soupçon d'inauthenticité, de mensonge, et Delay d'être disqualifié comme dupe ? Ce n'est pas la position de Lacan qui y voit plutôt l'effort d'un homme ayant très mal commencé – nous verrons à quel point –

pour se construire une identité. Gide n'était pas un escamoteur mais l'enfant de ses propres œuvres, et c'est seulement en s'inventant un style qu'il put supporter l'existence.

Le Gide de Lacan prend appui sur celui de Delay pour faire un pas de plus – et non le moindre –, celui de montrer quel fut, de cet « homo litterarius achevé », le réel. Il aborde des questions aussi variées que la clinique de l'enfant, son rapport à la mort, le ravalement de la vie amoureuse, l'homosexualité et la jouissance féminine tout en jetant, via les rapports du sujet Gide à la lettre, les bases de ce qu'il appellera plus tard l'objet a.

Le texte de Lacan a longtemps cheminé inaperçu dans les profondeurs du goût – même psychanalytique – du fait sans doute que, à la difficulté propre à ses écrits, se rajoutait le halo de mystère que jette la littérature sur toute chose. Son intelligibilité nécessite en outre des lectures plus nombreuses encore que d'habitude, Gide ayant plus écrit que le Président Schreber et s'avérant parfois aussi graphomane que Dora n'était bavarde. Comme Joyce – auquel pourtant il ne ressemblait en rien – Gide est l'un des grands auteurs accompagnant le discours psychanalytique.

Le Gide de Lacan est sorti de l'ombre grâce au

cours de l'Orientation lacanienne que Jacques-Alain Miller élabore depuis plus de trente ans. Il y consacra notamment plusieurs séances de celui de l'année 1983-84 intitulé Des réponses du réel et, ensuite, un article important Sur le Gide de Lacan, travaux sans lesquels ce livre eût été impensable [\(10\)](#) .

Consacré au Gide de Lacan et à aucun autre, ce livre ne se veut évidemment pas biographique.

[\(11\)](#) En effet, elle ne vise jamais à raconter l'histoire de quelqu'un mais à serrer au plus près ce qui échappe à tout récit tout en le déterminant, soit ce que nous appelons son réel. C'est indiquer suffisamment qu'il ne s'agissait pas, pour nous, d'amener de nouveaux éléments biographiques mais de montrer comment Lacan a pu lire, d'une façon inégalée, ceux qui existent [\(12\)](#).

I. Les enfances

La mort, l'amor

Le lendemain de la mort d'André Gide, le 19 février 1951, Mauriac aurait reçu le télégramme suivant : « Enfer n'existe pas. Peux te dissiper. Préviens Claudel. Signé Gide ».

C'était bien évidemment un canular, peu goûté de son destinataire, mais qui fait toujours rire parce qu'il visait juste, tant Gide aurait pu en être l'auteur (13). En effet, l'apologiste des nourritures terrestres et de l'homosexualité, le pervers de la jeunesse, fut aussi et surtout celui qui avait entretenu avec la mort un rapport privilégié voire passionné.

Enfant, Gide arborait déjà un air funèbre qui frappa ses contemporains comme Mauriac (glacé par son absolue absence de grâce sur ses photos) ou Henri de Régner qui, devant le même spectacle, s'illustra d'un mot devenu célèbre : « Ci-Gide ! »

De cette place de la mort dans sa vie d'enfant, ses mémoires donnent des détails précis telles ces crises qui le secouèrent régulièrement et qu'il appela plus tard d'un mot allemand, Schaudern, repris à Schopenhauer qu'il avait lu avec passion, et qui

signifie trembler, frémir. Il ne s'agissait pas d'une peur quelconque, de l'appréhension d'une menace extérieure, mais d'un secouement, d'un tremblement du fond de l'être consécutif à la rencontre d'un danger précis mais obscur où Lacan reconnaissait, avec Delay, la voix pure de la mort [\(14\)](#).

Gide signala l'avoir rencontrée trois fois. La première eut lieu à l'annonce de la mort de l'un de ses cousins, Émile Widmer, un enfant comme lui ; la seconde surgit sans raison apparente pendant un déjeuner qu'il prenait avec sa mère : « La scène de nouveau se passa à table, pendant un repas du matin ; mais cette fois ma mère et moi nous étions seuls. J'avais été en classe ce matin-là. Que s'était-il passé ? rien peut-être... Alors pourquoi tout à coup me décomposai-je et, tombant entre les bras de maman, sanglotant, convulsé, sentis-je à nouveau cette angoisse inexprimable, la même exactement que lors de la mort de mon petit cousin ? On eût dit que brusquement s'ouvrait l'écluse particulière de je ne sais quelle commune mer intérieure inconnue dont le flot s'engouffrait démesurément dans mon cœur ; j'étais moins triste qu'épouvanté ; mais comment expliquer cela à ma mère qui ne distinguait à travers mes sanglots, que ces confuses paroles que je répétais avec désespoir : "Je ne suis pas pareil aux autres ! Je ne suis pas pareil aux autres !" » [\(15\)](#)

La troisième était plus drôle. Gide, encore adolescent, entendit sa mère lui recommander de dire à l'un de ses amis de ne pas emprunter le passage du Havre près du lycée Condorcet parce qu'il était mal fréquenté : « Elle n'en dit pas davantage, mais je restai tout troublé par ces énigmatiques paroles. Je comprenais bien, à peu près, ce que ce mot "mal fréquenté" prétendait dire, mais mon imagination, que ne réfrénait aucune idée des convenances ni des lois, me représenta tout aussitôt le passage du Havre (où je n'étais jamais entré) comme un lieu de stupre, une géhenne, le Roncevaux des bonnes mœurs. [...] je voyais, par exemple, mon pauvre Tissaudier [son ami] orgiaquement lacéré par les hétaires. [...] soudain quelque chose d'énorme, de religieux, de panique, envahit mon cœur, comme à la mort du petit Raoul, ou comme le jour où je m'étais senti séparé, forclos [...]. » [\(16\)](#)

Nous touchons là du doigt qu'il s'agissait d'un contact secret, intime, inconscient avec un point de réel, la mort qui, plus tard, pouvait se transformer en jouissance explicite, l'épouvante première devenant ivresse consentie : « Depuis, les accès de cette étrange aura, loin de devenir moins fréquents, s'acclimatèrent, mais tempérés, maîtrisés, apprivoisés pour ainsi dire, de sorte que j'appris à n'en être effrayé, non plus que Socrate de son

démon familier. Je compris vite que l'ivresse sans vin n'est autre que l'état lyrique, et que l'instant heureux où me secouait ce délire était celui que Dionysos me visitait. Hélas ! pour qui connut le dieu, combien mornes et désespérées les périodes débilitées où il ne consent plus à paraître ! » (17)

Bien plus tard, relisant Molière en juillet 1941, il évoquait encore le Schaudern : « Si belles et sages que soient certaines scènes [du Bourgeois Gentilhomme], un volontaire étirement des dialogues me laisse, par comparaison, admirer d'autant plus le grain serré de l'étoffe du Malade [imaginaire], si solide, si épaisse, si drue. Et quelle solennité, quel Schaudern donne à chaque scène le contact secret avec la mort. » (18)

Invisible compagne, la mort dédoublait la scène du monde, inspirant à l'enfant Gide une étrange croyance en ce qu'il appellera plus tard une seconde réalité et dont il donnera plusieurs descriptions, notamment dans son Journal et surtout dans Si le grain ne meurt : « La croyance indistincte, indéfinissable, à je ne sais quoi d'autre, à côté du réel, du quotidien, de l'avoué, m'habita durant de nombreuses années ; et je ne suis pas sûr de n'en pas retrouver en moi, encore aujourd'hui, quelques restes. Rien de commun avec les contes de fées, de goules ou de sorcières ; ni même avec ceux

d'Hoffmann ou d'Andersen que, du reste, je ne connaissais pas encore. Non, je crois bien qu'il y avait plutôt là un maladroit besoin d'épaissir la vie — besoin que la religion, plus tard, serait habile à contenter ; et une certaine propension, aussi à supposer le clandestin. C'est ainsi qu'après la mort de mon père, si grand garçon que je fusse déjà, n'allai-je pas m'imaginer qu'il n'était pas mort pour de vrai ! ou du moins – comment expliquer cette sorte d'appréhension ? – qu'il n'était mort qu'à notre vie ouverte et diurne, mais que, de nuit secrètement, alors que je dormais, il venait retrouver ma mère. » [\(19\)](#) Angoisse, ivresse, la mort mettait aussi en scène les figures – père et mère – d'un désir défini comme clandestin, sur lequel nous reviendrons.

La mort se retrouvait aussi, selon Maria Van Rijsselberghe — la fameuse Petite Dame qui l'accompagna dans les trente dernières années de sa vie –, jusque dans ses tics de langage ; les « On verra après », « En attendant » parsemant sa conversation la plus familière : « [...] comme je lui demande : “en attendant quoi ?”, il répond : “La mort au fond.” » [\(20\)](#)

Que dire encore de son goût pour la postérité qui prit la forme d'un véritable mode de vie puisqu'il vécut en ayant toujours le souci de son devenir post-

mortem ? Son entourage l'avait d'ailleurs tellement bien compris, que la même Petite Dame ne trouva rien de mieux, pour adoucir ses derniers moments, que de lui avouer avoir elle aussi pensé à la postérité, en tenant à son insu la chronique de ses faits et gestes depuis qu'elle le connaissait : « Excellent, excellent ! » aurait alors murmuré le grand homme (21) .

Dans son œuvre littéraire, la mort pouvait devenir méditation comme dans Les Faux-monnayeurs, son seul roman, où il mettait dans la bouche du vieux La Pérouse, au bord du suicide – et qui fut, dans sa vie, l'un de ses professeurs de piano –, ces mots : « Je suis resté longtemps, avec le pistolet contre ma tempe. J'avais le doigt sur la gâchette. Je pressais un peu mais pas assez fort. Je me disais : “Dans un instant, je vais presser plus fort, et le coup partira.” Je sentais le froid du métal, et me disais : “Dans un instant, je ne sentirai plus rien. Mais d'abord je vais entendre un bruit terrible...” Songez donc ! si près de l'oreille !... C'est cela surtout qui m'a retenu : la peur du bruit... C'est absurde ; car, du moment que l'on meurt... Oui ; mais la mort, je l'espère comme un sommeil ; et une détonation cela n'endort pas : cela réveille... Oui ; c'est certainement cela dont j'avais peur. J'avais peur, au lieu de m'endormir, de me réveiller brusquement. » (22) Cette réflexion est à la fois macabre et subtile. L'on y trouve

d'abord le fantasme d'une jouissance, celle de la voix, plus forte que la mort : La Pérouse, en bon musicien, ne se tue pas parce que cela lui ferait mal à l'oreille ! Ensuite et surtout l'idée que la mort serait, non pas sommeil, mais réveil. De façon assez surprenante, cela fait écho aux réponses de Lacan à une question d'une auditrice, Catherine Millot, lors d'un séminaire du Département de psychanalyse à l'Université de Paris VIII en 1974. Lacan y relevait que le rêve, en satisfaisant le désir de dormir, protège la vie, ce qui explique que le réveil total serait la mort pour le corps : « La vie, quant à elle, est bien au-delà de tout réveil. La vie n'est pas conçue, le corps n'en attrape rien, il la porte simplement. Quant Freud dit : la vie aspire à la mort, c'est pour autant que la vie, en tant qu'elle est incarnée, en tant qu'elle est dans le corps, aspirerait à une totale et pleine conscience. On peut dire que c'est là que se désigne que, même dans le réveil absolu, il y a encore une part de rêve qui est justement de rêve de réveil. [...] C'est du côté du réveil que se situe la mort. » [\(23\)](#)

Ces mêmes Faux Monnayeurs contiennent une élaboration du drame de son enfance à la lumière de la psychanalyse – le traitement du petit Boris avec M^{me} Sophroniska – mais ce fut pour laisser là aussi le dernier mot à la mort puisque l'enfant mourait en jouant à la roulette russe.

Il n'est donc pas excessif de dire que la mort fut pour lui au commencement de toutes choses, d'avoir été portée par les femmes qui comptèrent pour lui, les trois femmes que Lacan qualifia de trio de magiciennes fatidique, sa mère, sa tante, sa femme.

Les femmes, l'amour, la mort, c'est le fil rouge que tire Lacan dans son texte et celui avec lequel il surprend d'emblée son lecteur. S'il considérait, de façon classique, que l'homosexualité en découlait, il voulait néanmoins dégager cette détermination du cliché auquel elle en était venue à se réduire dans la psychanalyse.

L'on découvre ainsi que Gide fut un homme couvert de femmes parmi lesquelles se distinguent trois magiciennes qui eurent sur lui une influence prépondérante. Pourquoi des magiciennes ? C'est que chacune, avec des moyens apparemment ténus – puisque ce n'étaient que ceux du discours –, obtint un grand résultat, celui de capturer André dans une espèce de charme dont il ne se libérera jamais entièrement. Elles ne lui firent en effet pas grand-chose – même sa séductrice de tante ne lui caressa que le cou et les épaules –, mais parvinrent à lui imposer la marque de leur désir, sa mère en l'éduquant, sa tante en le troublant et la troisième en l'épousant.

Autour de ces trois figures contrastées, gravitèrent encore de nombreuses autres femmes, des cousines, des domestiques, des secrétaires ou encore la Petite Dame. Elisabeth, la fille de cette dernière, participa aussi à l'admiration générale faisant en sorte que le grand homme soit le père de son premier enfant, Catherine.

Au milieu de toutes ces femmes, Gide ne fut pourtant pas un enfant sans père. Professeur de droit, enseignant original, homme sensible et cultivé, son père, Paul Gide apparaît comme un homme fragile couvé par son propre père et que le mariage avec Juliette Rondeaux, arrangé par le pasteur de Rouen, sembla plutôt écraser. Delay le dépeint réfugié dans son bureau, seul pièce où sa femme n'avait rien à dire, préparant ses cours en griffonnant telle maxime révélant quel était son lot : « Celui qu'il faut plaindre ici-bas, ce n'est pas l'amant trompé, ni l'amant qui a perdu ce qu'il aime, c'est l'homme qui n'a point aimé. » (24) Vénéré par son fils, auquel il transmet indéniablement son goût des lettres, il n'avait néanmoins aucune force à opposer à sa femme pour que sa parole représentât aux yeux de l'enfant une autorité quelconque. Elle s'appuyait sur la loi et semblait remporter la plupart des débats éducatifs : « Je me souviens fort bien qu'alors ma mère comparait l'enfant que j'étais au peuple hébreu et protestait qu'avant de vivre dans la grâce il était

bon d'avoir vécu sous la loi. » [\(25\)](#) En outre, il eut le malheur de disparaître beaucoup trop tôt – il se dégagea d'une alliance ingrate par une mort prématurée !, commentait ironiquement Lacan – laissant André, alors âgé de onze ans, seul face à sa mère : « ... je me sentis soudain, note Gide, tout enveloppé par cet amour, qui désormais se refermait sur moi. » [\(26\)](#)

« Que fut pour cet enfant-là sa mère ? »

« Achille meurt par où sa mère l'a touché. » [\(27\)](#)

Cet amour qui se refermait sur lui ne pouvait qu'être problématique au vu de ce qu'était la mère de Gide. De la volumineuse correspondance entre mère et fils, du récit par Gide de son enfance dans Si le grain ne meurt, de documents inédits, comme de ses propres conversations avec lui, Delay dégagea un portrait saisissant de colère à peine contenue – comme si Gide était parvenu à lui transmettre la sienne, toujours vivace en sa vieillesse – où dominent le protestantisme passionné, le culte de l'idéal moral, l'absence de grâce et de goût : « L'exactitude poussée jusqu'à la ponctualité, l'ordre domestique mené jusqu'à la méticulosité, une régularité inflexible dans les habitudes, un grand sens de l'économie sinon une

ladrerie véritable, une rigueur morale confinant au scrupule, la hantise du sois-comme-il-faut et du fais-ce-que-dois, un amour immodéré pour le devoir, le dédain de la facilité sous toutes ses formes, le mépris de l'élégance et des ornements, l'horreur non seulement du sans-gêne et de la familiarité mais de l'aisance, une pruderie et une retenue extrême dans les épanchements sauf dans les circonstances sublimes, une religion austère et formelle, plus calviniste ou janséniste que véritablement chrétienne, un conformisme bourgeois des plus stricts mettant la respectabilité au-dessus de tout, enfin un souci vigilant de l'autorité la faisant régner en despote sur un entourage tyrannisé, tels sont les traits les plus apparents. Elle apparaît comme une incarnation de la vertu sans grâce, de la morale sans complaisance et de la religion sans amour. C'est la mère romaine des Anciens, la mère cornélienne des classiques, la mère virile des psychanalystes, qui donnera par réaction à son fils l'horreur des vertus romaines, de Corneille et de l'autorité. D'un mot, elle est la Puritaine. » (28)

Avec moins de lyrisme, Lacan alla plus loin que Delay en constatant que l'amour selon Juliette Gide avait encore une autre caractéristique importante pour son fils, celle de ne pas se rapporter à l'homme en tant que porteur du phallus. Elle entretenait en effet depuis l'enfance une véritable passion pour sa

gouvernante Anna Shackleton, passion qui résistait aux préjugés de son entourage comme à la ronde ordinaire des prétendants dans la bourgeoisie du temps. Cet attachement, chaste et sublime, doit être considéré pour ce qu'il était, la marque de l'homosexualité féminine. Lacan considéra que l'enfant Gide avait indéniablement ressenti la chose – les enfants ne savent-ils pas toujours les secrets de famille ? – puisque, écrivant ses mémoires, il plaça en manière de contrepoint une scène érotique entre deux servantes qu'il avait entendues pendant la nuit. Comme dans Marivaux, remarquait-il encore, les lutinages des soubrettes répondent au pathos des sublimes ! (29) : « [...], je fus réveillé, au cœur de la nuit, par les bruits les plus étranges. J'allais appeler Marie, lorsque je m'avisai que les bruits partaient précisément de sa chambre ; du reste ils étaient bien plus bizarres et mystérieux qu'effrayants. On eût dit une sorte de lamentation à deux voix, que je peux comparer aujourd'hui à celles des pleureuses arabes, mais qui, dans ce temps, ne me parut pareille à rien ; une mélodie pathétique, coupée spasmodiquement de sanglots, de gloussements, d'élans, que longtemps j'écoutai, à demi dressé dans le noir. Je sentais inexplicablement que quelque chose s'exprimait là, de plus puissant que la décence, que le sommeil et que la nuit [...]. » (30)

Lacan interpréta tout ceci de façon aussi précise que délicate : l'amour à la façon de Juliette Gide s'identifiait aux commandements du devoir et n'était pas lié au désir en tant que celui-ci trouverait son signifiant dans le phallus [\(31\)](#) . Nous sommes ici bien loin des ébats classiques mère-fils d'où naquirent des passions célèbres comme celle de Stendhal, Proust ou Montherlant, et des cas cliniques de référence comme celui du petit Hans. Tout ceci peut se répartir en allant du trait de perversion discret à la perversion la plus achevée mais se rassemble en un point : l'enfant était là phallicisé, parfois même jusqu'au fétiche par la mère, c'est-à-dire désiré. Dans ce cas-ci, rien de tel ; l'amour – sans aucune composante érotique et n'obéissant qu'au commandement moral et au devoir – laissait l'enfant Gide dans le vide, indéterminé, en dehors de tout désir, soit mortifié. Cela nous éloigne donc, remarque J.-A. Miller, de la clinique standard de la perversion telle que Lacan lui-même la formulait dans un texte de cette époque, Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose où il notait que « Tout le problème des perversions consiste à concevoir comment l'enfant, dans sa relation à la mère, relation constituée dans l'analyse non pas par sa dépendance vitale, mais par la dépendance de son amour, c'est-à-dire par le désir de son désir, s'identifie à l'objet imaginaire de

ce désir en tant que la mère elle-même le symbolise dans le phallus » [\(32\)](#) .

La conséquence clinique majeure était qu'une partie de sa jouissance restait dans son enfance insituée. Lacan notait ainsi qu'un abîme s'ouvrait dans sa jouissance primaire, abîme que l'enfant peupla comme il put, c'est-à-dire de monstres divers et variés [\(33\)](#) .

Ils le poursuivirent sa vie durant, animant un cortège de cauchemars identiques mais qui ne restèrent pas toujours angoissants : « Quand j'étais jeune, il m'arrivait souvent de me lancer, la nuit, dans d'effroyables cauchemars, dont je sortais tremblant et baigné de larmes. Puis, je ne sais ce qui s'est passé dans mon organisme, ni quelles glandes endocrines s'étant mises soudain à fonctionner différemment, le sentiment de frousse me déserta. Je rêvais encore des mêmes croque-mitaines, mais sans plus les prendre au sérieux ; la crique pouvait bien me croquer encore, mais je trouvais cela rigolo. » [\(34\)](#)

L'angoisse, celle qui resta inentamée, se cantonna dans une figure féminine qui, son voile tombé, ne laissait plus voir qu'un trou noir ou s'avérait insaisissable comme dans ce cauchemar datant de la rédaction de son premier livre Les

Cahiers d'André Walter : « Elle m'est apparue, très belle, vêtue d'une robe d'orfrois qui jusqu'à ses pieds tombait sans plis comme une étoile ; elle se tenait toute droite, la tête seulement inclinée, avec un mièvre sourire. Sous la robe, il n'y avait rien ; c'était noir, noir comme un trou ; je sanglotais de désespoir. Alors, de ses deux mains, elle a saisi le bas de sa robe et puis l'a rejetée jusque par-dessus sa figure. Elle s'est retournée comme un sac. Et je n'ai plus rien vu ; la nuit s'est refermée sur elle... Je me suis réveillé tant j'avais peur. » [\(35\)](#)

Entre monstres et trou noir, l'enfant se révélait, notait encore Gide, particulièrement méchant : au jardin du Luxembourg, il ne construisait guère de châteaux de sable avec les autres enfants mais les détruisait ; une cousine fort belle, cheveux très noirs, peau éclatante, largement décolletée ne lui inspirait que ceci : « La cousine de Flaux m'attira contre elle en se baissant, ce qui découvrit son épaule. Devant l'éclat de cette chair, je ne sais quel vertige me prit : au lieu de poser mes lèvres sur la joue qu'elle me tendait, fasciné par l'épaule éblouissante, j'y allai d'un grand coup de dents. » [\(36\)](#)

D'une façon plus générale, notait-il, le dégât le faisait pâmer – telle la Justine de la Comtesse de Ségur laissant tomber une pile d'assiettes – tout

comme l'histoire de Gribouille racontée par George Sand dans laquelle le héros tombé dans la rivière s'abandonne, se dissout en suivant la dérive du fleuve et se transforme en rameau de chêne : aucune page d'Aphrodite ne put jamais le troubler à ce point, c'est-à-dire le mener aussi bien à l'orgasme [\(37\)](#) ! Gide modifiait d'ailleurs l'histoire d'une façon intéressante puisque ce n'était pas, comme il le racontait, pour échapper aux moqueries de ses frères mais à un bourdon qu'il se jetait à l'eau et c'était une jolie demoiselle aux ailes bleues qui arrêta l'insecte en faisant pleuvoir [\(38\)](#) .

Que ce fût une demoiselle qui commandât aux éléments et surtout à l'objet menaçant, renvoyait à un autre de ses souvenirs d'enfance, évoqué à peu près dans les mêmes pages. Il y avait, au fond de la salle à manger de la maison de ses grands-parents paternels à Uzès, une lourde porte, dans son épaisseur un trou résultant de l'extraction d'un nœud, et, au fond de ce trou une petite bille de bois, dont on lui dit : « C'est une bille que votre papa a glissée là quand il avait votre âge, et que, depuis, on n'a jamais pu retirer. » Comme il ne parvint pas immédiatement à la retirer avec l'ongle de son petit doigt, il le laissa pousser pendant un an et, l'été suivant, put l'extraire de sa cavité : « Je restai quelques instants devant la porte, contemplant dans le creux de ma main cette bille grise, désormais

pareille à toutes les billes, et qui n'avait plus aucun intérêt dès l'instant qu'elle n'était plus dans son gîte. » [\(39\)](#) Lacan releva ce passage, exemplaire à ses yeux, dans l'un de ses séminaires postérieurs à la parution du texte de ses Écrits pour montrer le rapport fantasmatique entretenu par le sujet homosexuel avec l'objet interne de la mère ; objet, qu'il qualifiait à l'époque de phallus imaginaire, et que l'enfant plaçait de son côté, puisque c'était elle qui faisait la loi au père [\(40\)](#) . L'essentiel, soulignait-il encore, était de s'apercevoir combien c'était le désir de la mère qui remplissait le rôle décisif pour l'enfant, désir à l'objet duquel il tentait ensuite, imaginativement, de s'identifier.

L'enfant Gide n'était pas seulement mortifié et quelque peu méchant, mais aussi et surtout un écolier bien étrange. Son entrée à l'école sembla ainsi avoir été catastrophique tant il se décrit perdu, incapable de répondre aux questions les plus simples ; « J'étais stupide, écrivait-il, pareil à ce qui n'est pas encore né, ou encore à l'état larvaire. » Peu après, il fut renvoyé pour un autre aspect de la même question, puisqu'il s'agissait de faits relevant de la jouissance de l'idiot, c'est-à-dire qu'il se masturbait en classe : « ... je ne prenais pas grand soin de m'en cacher, n'ayant pas bien compris qu'elles [mes mauvaises habitudes] fussent à ce point répréhensibles ; car je vivais toujours (si l'on

peut appeler cela : vivre) dans l'état de demi-sommeil et d'imbécillité que j'ai peint. Mes parents avaient donné la veille un dîner ; j'avais bourré mes poches des friandises du dessert ; et, ce matin-là, sur mon banc, tandis que s'évertuait M. Vedel, je faisais alterner le plaisir avec les pralines. Tout à coup je m'entendis interpeller : "Gide ! il me semble que vous êtes bien rouge ?" » [\(41\)](#)

Ce passage n'est-il pas saisissant de révéler combien le phallus était pour l'enfant Gide clivé entre, d'une part, sa mortification du fait de la mère et d'autre part, son absolue liberté puisqu'il n'était pas repris dans la métaphore paternelle ? L'enfant Gide n'était donc pas entièrement mort ou complètement identifié aux commandements du devoir ; l'organe était sans autre loi que la sienne mais actif, et jouait sa partie tout seul. Lacan éclaircissait cette conjoncture compliquée en considérant que l'enfant Gide avait manqué non pas de la parole qui protège et interdit mais de celle qui humanise le désir [\(42\)](#) .

Gide ne sera donc pas qu'un homme de devoir mais aussi et surtout de désir, d'un désir qui existera pour lui sous deux espèces différentes, la mortification et la clandestinité.

La séduction

L'enfant Gide ne fut pas seulement confronté à l'incidence négative du désir de sa mère ; il rencontrera, deux ans après la mort de son père, un autre désir de mère, cette fois un désir positif mais hors-la-loi, puisqu'il s'agira d'une scène de séduction. Elle le mit en présence d'une femme de la génération de sa mère, sa tante, soit la femme du frère de sa mère. C'était une créole sensuelle et ensoleillée qui, dans ce monde protestant de Rouen, faisait tache. Si Gide ne pouvait imaginer sa mère qu'en noir, sa tante par contre n'existait pour lui qu'en blanc : « Je ne voyais ma tante que durant les mois de vacances et sans doute la chaleur de l'été motivait ces corsages légers et largement ouverts que je lui ai toujours connus ; mais, plus encore que l'ardente couleur des écharpes que ma tante jetait sur ses épaules nues, ce décolletage scandalisait ma mère. Lucie Bucolin était très belle. »

Elle était là tout en étant ailleurs, rêveuse, languissante et parfumée, abandonnée sur un sofa ou pianotant une pièce de Chopin, qui deviendra du reste le compositeur préféré d'André. Certains jours étaient occupés par des crises spectaculaires affolant enfants, mari et domestiques... bref, Gide traçait dans *La Porte étroite* le portrait d'une Emma Bovary tropicale avec un lyrisme qu'il ne retrouvera pour la description d'aucune autre femme : « Un jour de l'été [...], j'entre au salon chercher un livre ; elle y

était. J'allais me retirer aussitôt ; elle qui, d'ordinaire, semble à peine me voir, m'appelle : "Pourquoi t'en vas-tu si vite ? Jérôme ! est-ce que je te fais peur ?" Le cœur battant, je m'approche d'elle ; je prends sur moi de lui sourire et de lui tendre la main. Elle garde ma main dans l'une des siennes et de l'autre caresse ma joue. "Comme ta mère t'habille mal, mon pauvre petit !..." Je portais alors une sorte de vareuse à grand col, que ma tante commence à chiffonner. "Les cols marins se portent beaucoup plus ouverts !" dit-elle, en faisant sauter un bouton de chemise. – "Tiens, regarde si tu n'es pas mieux ainsi !" – et, sortant son petit miroir, elle attire contre le sien mon visage, passe autour de mon cou son bras nu, descend sa main dans ma chemise entrouverte, demande en riant si je suis chatouilleux, pousse plus avant... J'eus un sursaut si brusque que ma vareuse se déchira ; le visage en feu, et tandis qu'elle s'écriait : "Fi ! le grand sot !" – je m'enfuis ; je courus jusqu'au fond du jardin ; là, dans un petit citerneau du potager, je trempai mon mouchoir, l'appliquai sur mon front, lavai, frottai mes joues, mon cou, tout ce que cette femme avait touché. » [\(43\)](#)

Revenu plus tard, à l'improviste dans cette maison, attiré sans nul doute par les charmes de sa tante ainsi que par l'aura de clandestinité qui en émanait, il la surprit dans les bras d'un jeune

lieutenant et trouva ensuite, à l'étage du dessus, sa cousine Madeleine, appelée Alissa dans La Porte étroite, en larmes : « Cet instant décida de ma vie ; je ne puis encore aujourd'hui le remémorer sans angoisse. [...] Je restais debout près d'elle, qui restait agenouillée ; je ne savais rien exprimer du transport nouveau de mon cœur et sur son front mes lèvres par où mon âme s'écoulait. Ivre d'amour, de pitié, d'un indistinct mélange d'enthousiasme, d'abnégation, de vertu, j'en appelais à Dieu de toutes mes forces et m'offrais, ne concevant plus d'autre but à ma vie, que d'abriter cette enfant contre la peur, contre le mal, contre la vie. Je m'agenouillais enfin plein de prière ; je la réfugie contre moi ; confusément je l'entends dire : "Jérôme ! ils ne t'ont pas vu, n'est-ce pas ? Oh ! va-t'en vite ! il ne faut pas qu'ils te voient." Puis plus bas encore : "Jérôme, ne raconte à personne... mon pauvre papa ne sait rien..." » [\(44\)](#)

Pour Lacan, toute la vie de Gide – c'est-à-dire les éléments structuraux avec lesquels elle allait se jouer ensuite – était concentrée là, dans ces deux épisodes différents mais qui se succédèrent, la scène de séduction proprement dite avec sa tante et celle où il découvrit Alissa en pleurs [\(45\)](#) . Sa tante fit donc office de seconde mère en apportant dans son existence ce qui n'y était pas, un désir, dont l'irruption le choqua tout en le sauvant, puisqu'il

donnait à l'enfant mortifié qu'il était alors – Ci-Gide – une figure d'homme. Là où il y avait un trou, l'abîme dans sa jouissance primaire, il y avait maintenant une place, celle de l'enfant désiré, phallicisé. Néanmoins, comme ce désir, venant du dehors, sans médiation, ne pouvait être que traumatique, il gardera cette place de l'enfant désiré mais sans pouvoir l'occuper, en y mettant un autre que lui, soit en désirant le petit garçon qu'il fut dans les bras de sa tante qui lui caressa les épaules, les bras et la poitrine. Identifié au désir de sa tante, il devint désirant mais en femme. Si le grain ne meurt le montre ensuite en hystérique agité de crises semblables à celles qui animaient la belle créole. De la même façon, il se décrira pendant son voyage de noces, caressant des petits garçons à la peau brune sur les bras, les épaules...

Par ailleurs, il deviendra définitivement amoureux de sa cousine, la fille de sa tante, qu'il va se vouer à protéger de ce désir même. Cette vocation à protéger une fille de quinze ans dans le chef d'un garçon de treize, signait d'ailleurs pour Lacan l'immixtion de l'adulte, soit la séduction. Ce sera un amour chaste, sans désir mais définitif, unique, comme il le dira lui-même, embaumé contre le temps. À la place du désir, il y mettra un objet très particulier puisqu'il aura valeur de fétiche, la correspondance qu'il lui adressera sans relâche

jusqu'à ce qu'elle la détruise en 1918 dans des conditions que nous examinerons plus loin.

Les deux Gide

La particularité du cas Gide, c'est donc la présence efficiente de deux mères – et avec elles, deux désirs et deux phallus – qui lui feront, chacune, un destin différent. La première donnera forme à un amour mort pour une figure angélique, ce fut la mère de la soustraction symbolique imposant une seule figure de la jouissance, celle du devoir et de l'abnégation. La seconde incarna un autre désir, positif mais clandestin, qui compensera la mortification première, mais de façon partielle seulement, soit dans l'imaginaire, puisqu'il s'identifia au désir même de sa séductrice. C'était donc une mue imaginaire, notait Lacan, venant en résidu d'une soustraction symbolique [\(46\)](#) . Il relevait aussi que le clivage, la Spaltung freudienne, constituait le phénomène clinique majeur [\(47\)](#) . Clivage n'est pas refoulement puisqu'il n'y a pas quelque chose de rejeté mais au contraire coexistence, connexion entre des éléments différents. Dans cette conjoncture, Freud remarquait que l'enfant sortait du dilemme que lui posait le choix entre satisfaction pulsionnelle et castration, en n'optant pas pour l'une au détriment de l'autre mais en les conservant toutes les deux au prix d'une déchirure de son

moi (48) . Gide ne cessera de s'intéresser à cette faille logée au cœur de son être ; il en donnera de nombreuses descriptions tout au long de son œuvre, et l'on peut considérer que c'est dans cet effort même de représentation qu'il trouvera une ébauche de synthèse, la littérature valant alors comme solution à son symptôme (49) .

J.-A. Miller a saisi aussi dans le mathème suivant la position subjective hautement singulière de Gide face à la castration et à tout ce qui en découle : (– / ϕ) alors que la formule « normale » serait plutôt celle-ci (– ϕ), le (–) connotant ce que le sujet perd de jouissance en se logeant sous la loi du père. Chez Gide, ce (–) existe fortement mais séparé, clivé du phallus et l'on peut y reconnaître l'effet du désir de sa mère dont l'amour, remarquait Lacan, était identifié aux commandements du devoir, ce qui avait pour conséquence que son désir n'avait sur son enfant qu'une incidence négative, n'opérait sur lui qu'une soustraction symbolique. En outre, ce désir, d'être marqué par l'homosexualité féminine ne renvoyait pas l'enfant au phallus sinon à un phallus plus ou moins mortifié. L'« autre moitié » de Gide était par contre constituée d'un phallus bien vivant – c'est du reste par une scène de masturbation avec le fils de la concierge, en-dessous du tapis recouvrant la table du salon qu'il commence ses mémoires –, trop vivant de jouer sa partie tout seul

soit hors la loi, ce qui en faisait notamment un grand masturbateur devant l'Éternel, ne connaissant ni pudeur, ni limite d'aucune sorte.

II. Madeleine

Au commencement était la mort

« Ou pour mieux dire la mort elle-même n'est-elle pas le numéro des places ? » [\(50\)](#)

Si l'amour répond à une nécessité – n'est-ce pas ce qui permet de supporter l'existence en oubliant la solitude ? – l'on sait aussi qu'il est enfant de bohème ; aimer c'est donner, au sens de supposer à l'autre, ce qu'on n'a pas, que l'on désire plus que tout et en attendre la même chose ! Autant pour l'amant que l'aimé, l'amour est passion du manque et jouissance de la castration, bref si je t'aime prends garde à toi !

La particularité du cas Gide tenait à ce que le plus précieux en question n'était rien d'autre que la mort. Il fallait que l'objet d'amour en portât une marque à la manière d'un ornement : « Je n'avais pas douze ans lorsque je perdis mon père. Ma mère, que plus rien ne retenait au Havre où mon père avait été médecin, décida de venir habiter Paris, estimant que j'y finirais mieux mes études. Elle loua, près du Luxembourg, un petit appartement que Miss Ashburton vint occuper avec nous. Miss Flora Ashburton, qui n'avait plus de famille, avait été d'abord l'institutrice de ma mère, puis sa compagne

et bientôt son amie. Je vivais auprès de ces deux femmes à l'air également doux et triste, et que je ne puis revoir qu'en deuil. Un jour, et, je pense, assez longtemps après la mort de mon père, ma mère avait remplacé par un ruban mauve le ruban noir de son bonnet du matin : "Ô maman ! m'étais-je écrié, comme cette couleur te va mal !" Le lendemain elle avait remis un ruban noir. » [\(51\)](#)

Paradoxe impensable ? Non pas ! Lacan nous proposait au contraire de reconnaître dans ce goût du funèbre rien de moins que l'incidence négative du désir de sa mère (–) pour laquelle l'amour s'identifiait aux commandements du devoir. Juliette Gide prolongeait ainsi une véritable tradition familiale, transmise par les femmes qui, depuis plusieurs générations avant elle, transformaient leur petit monde en parc de maternage moral [\(52\)](#) . Lacan interprétait le phénomène en considérant que la mort doublait, précédait l'objet manquant, autrement dit, que c'était le trait macabre qui rendait l'autre aimable. La mort faisait l'amour !

Les signes qui en témoignent sont surabondants ; l'Emmanuèle des Cahiers d'André Walter, l'aimée qui est la Madeleine sublimée, remplaçait une morte, Lucie ; Gide lui-même ne pouvait évoquer Madeleine à Paul Valéry autrement qu'en écrivant : « C'est Morella » [\(53\)](#) , l'héroïne

d'un conte d'Edgar Poe mourant quand le narrateur l'appelait par son nom, Morella, qui était celui de sa mère morte ; Madeleine elle-même, restée inconsolable de la mort de son père.

Il aima Madeleine d'un amour constant et unique, n'aima jamais personne d'autre sinon Marc Allégret, et cela tourna au drame. Ce fut un amour embaumé contre le temps, le comble de l'amour, notait Lacan, puisqu'il lui visait à donner à Madeleine rien de moins que l'immortalité [\(54\)](#) .

Lacan commenta tout ceci d'une phrase étonnante : « Le cryptogramme de la position de l'objet aimé par rapport au désir est là, dans sa duplication sur elle-même appliquée. » Si le signe secret de l'amour rendant l'objet aimable est constitué par la marque de la mort, l'objet s'en trouve certes dédoublé – entre vie et mort – mais doit néanmoins rester un, puisque la duplication est appliquée sur lui-même. Il est intérieurement dédoublé par la mort, vivant mais portant sur lui un trait de cadavre. La phrase de Lacan se poursuivait comme ceci : « La seconde mère, celle du désir, est mortifère et ceci explique l'aisance avec laquelle la forme ingrate de la première, celle de l'amour, vient à s'y substituer, pour se surimposer sans que le charme en soit rompu, à celle de la femme idéale. » [\(55\)](#)

J.-A. Miller signala combien ce passage, tout en enroulements baroques, pouvait dérouter si l'on le comprenait trop vite en posant d'un côté, la mère biologique – qui serait celle de l'amour – et de l'autre, la seconde mère, la tante – celle du désir. En fait, sa mère était à la fois mère de l'amour et du désir mais d'un désir tellement marqué par la castration qu'il se réduisait à son incidence négative (–). Quant à la tante, elle n'était que mère du désir, d'un désir hors la loi – cette femme infidèle couchaille à gauche et à droite –, venant du dehors et violent, mortifère de ne porter aucune des marques de la castration. Ce désir insupportable était élidé, ce qui expliquait que la figure de la mère de l'amour se surimposait à celle de la femme idéale [\(56\)](#) . Lacan se référait à un passage du dernier livre de Gide, écrit pendant ses derniers mois quand il se demandait parfois s'il était encore vivant et se suffisait à laisser sa main courir sur le papier, en association libre : « Mais si maintenant je soumets à trop de contrôle le tout venant primesautier, tout est fichu. C'en est fait du laisser-aller, de l'abandon. Tant pis ! mieux vaut encore admettre les répétitions, si fréquentes qu'elles puissent être. Une autre chose me gêne, qui vient du désordre chronologique de mon esprit : certains souvenirs chevauchent, se télescopent, se juxtaposent ; des surimpressions se produisent.

Elles triomphent surtout dans les rêves. Pour peu que je vive encore quelque temps, les épouvantes et les horreurs des deux grandes guerres en viendront, sur plus d'un point, à se confondre. Comme aussi – mais dans le rêve seulement -la figure de ma femme se substitue parfois, subtilement et comme mystiquement, à celle de ma mère, sans que j'en sois très étonné. Les contours des visages ne sont pas assez nets pour me retenir de passer de l'une à l'autre ; l'émotion reste vive, mais ce qui la cause reste flottant ; bien plus : le rôle que l'une ou l'autre joue dans l'action du rêve reste à peu près le même, c'est-à-dire un rôle d'inhibition, ce qui explique ou motive la substitution. » [\(57\)](#)

Le phénomène curieux consistait donc pour Lacan dans le passage en ligne directe de la mère de l'amour à la femme idéale, toutes deux inhibitrices, avec l'élimination de l'intruse que fut la mère intermédiaire. La raison en était simple, remarquait encore Lacan : « L'enfant Gide, entre la mort et l'érotisme masturbatoire, n'a de l'amour que la parole qui protège et celle qui interdit ; la mort a emporté avec son père celle qui humanise le désir. C'est pourquoi le désir est pour lui confiné au clandestin. » [\(58\)](#) Gide, avec sa mère, n'a effectivement jamais manqué – c'est un euphémisme – de la parole qui protège et interdit mais toujours, en revanche, de celle qui approuve le

désir. Si le père est celui qui noue le désir à la loi, il est aussi celui qui l'humanise en lui donnant sa place dans le monde (59) , et c'est ici ce qui a manqué. Gide récupéra une part de désir grâce à celle que Lacan nomme son aimable tante, mais d'un désir qui joua toujours sa partie en marge, dans un autre monde, clandestin, jusqu'à ce qu'il se décidât à le faire reconnaître en publiant à la fois son fameux Corydon et ses mémoires.

J.-A. Miller signale que cette clinique sinueuse, voire labyrinthique, du cas Gide sur le chapitre des rapports de l'amour et du désir s'expliquait du fait que Lacan, à cette époque, n'avait pas encore établi nettement la différence entre les deux. Elle s'amorçait dans ce texte sur Gide où, bien que l'amour soit encore conçu comme une exponentiation du désir – le désir du désir –, le désir par ailleurs s'en différenciait aussi très nettement. Dans le rapport qui le liait à sa mère et ensuite à sa femme, le désir gidien se confondait avec la demande d'amour mais, dans l'autre partie de sa vie – notamment son rapport aux garçons –, le désir était quelque chose de bien différent, et n'avait rien à voir avec l'amour mais avec une force inextinguible. D'un côté, le désir était figé dans une métaphore – les commandements du devoir – de l'autre, il courait sans cesse, ici et là, dans une métonymie infinie à la recherche de peaux brunes qui ne parlent ni ne

pensent. Lacan différenciait encore les deux désirs en posant que le premier opérait une soustraction symbolique, une négation de la jouissance, que le second compensait par une mue imaginaire, Gide s'identifiant à sa séductrice [\(60\)](#) .

L'ange

« Ma sensibilité s'excite auprès de Madeleine – rien ne me laisse indifférent, j'ai des douleurs profondes pour un mot, pour un regard que je n'ai pas senti alors que pourtant je l'attendais, et des ravissements enfantins pour un sourire, un geste de caresse. Je frémis à tout souffle, et suis bien désarmé. » [\(61\)](#)

Madeleine et André passèrent une bonne partie de leur adolescence ensemble, et ceci d'autant plus que la mère de Madeleine quitta la famille peu après les événements constituant la scène de séduction. Leur proximité sera celle de lectures innombrables, de lettres souvent de plusieurs pages [\(62\)](#) mais exclusives d'autre chose que de littérature. Se rêvant d'être tout entier dans le signifiant, il écrira pour elle son premier livre, Les Cahiers d'André Walter, à un peu plus de vingt ans, escomptant que devant une telle déclaration, « si noble, si pathétique, si péremptoire », elle ne pourrait refuser sa main [\(63\)](#) .

Et quelle déclaration ! Un livre manichéen en deux parties : Le cahier blanc et Le cahier noir. Le premier consistait en une déclaration à l'amour pur, angélique, voire à la mort – ce livre qui se présente comme une œuvre posthume est en effet une véritable hécatombe où succombent l'auteur, sa mère, l'héroïne, alors que le second évoque son envers plus corsé. L'amour selon André Walter portait bien son nom surtout à l'entendre en latin amor. L'héroïne se nommait d'abord Emmanuelle, nom choisi spécialement pour sa signification hébraïque – Dieu avec nous –, et elle prenait de plus la place d'une morte, Lucie, la sœur du narrateur, décédée à quinze ans, soit l'âge qu'avait Madeleine quand son amour s'était emparé d'elle : « On t'avait fait habiter la chambre de Lucie. Il semblait que la chère morte ne l'eût pas quittée tout entière. Quand tu vins, les choses d'elle autrefois parurent la reconnaître et revivre... ». Comme le remarquait Lacan, Emmanuelle substituait subtilement à la défunte son image : « Au milieu de tout cela, tu vivais d'une vie comme passée déjà et ancienne : sa mémoire partout éparse autour de toi te faisait plus pensive. Le soir, je retrouvais son profil disparu dans l'ombre de ta tête penchée, – ta voix, quand tu parlais, me faisait souvenir. Et bientôt votre mémoire à toutes deux se confondait indécise. » [\(64\)](#)

C'était enfin, un amour fait de lectures, de

musique, où tel Scherzo de Chopin était la secousse la plus grande et où il s'agissait d'aimer « par l'âme seule une âme qui vous aime de même » en ne la poursuivant que d'une lecture commencée [\(65\)](#) . Quant au reste : « Pour ne pas troubler sa pureté, je m'abstiendrai de toute caresse – pour ne pas inquiéter son âme – et même des plus chastes, des enlacements de mains... de peur qu'après elle désire davantage, que je ne pourrai pas lui donner [...] ». L'angéliste pouvait aussi être brutal : « Aussi bien je ne te désire pas. Ton corps me gêne et les possessions charnelles m'épouvantent. » [\(66\)](#)

À l'envers de l'angélisme, Le cahier noir s'occupait non de l'amour mais du désir, situé de l'autre côté, celui du Malin. Ce désir, il s'agissait d'en venir à bout en le mortifiant par le travail, les marches forcées, les bains d'eau glacée, diverses macérations mais rien n'y faisait, fantasmes et masturbation s'en donnaient à cœur joie instaurant le règne de la continence dépravée. Les fantasmes étaient angoissants à concerner les femmes qui disparaissaient obstinément dans la nuit noire, mais ensoleillés par contre quand ils concernaient les petits garçons : « Dans la rivière je revoyais les enfants aperçus de *** qui s'y baignent et plongent leur torse frêle, leurs membres brunis de soleil dans cette fraîcheur enveloppante. – Des rages me

prenaient de n'être pas des leurs, un de ces vauriens des grandes routes, qui tout le jour maraudent au soleil, la nuit s'allongent dans un fossé sans souci du froid ou des pluies ; et, quand ils ont la fièvre, se plongent, nus tout entiers, dans la fraîcheur des rivières... Et qui ne pensent pas [\(67\)](#) ». Ce tableau enchanteur lui évoquait encore et toujours Chopin : « J'allais comme un homme ivre ; à mes oreilles chantaient, avec tous les bruissements de l'orchestre, les fureurs du scherzo d'un mineur. » Comme le notait Delay, le fantasme homosexuel de Gide apparaissait dès les rêveries d'André Walter, semblait fixé ne varier, et ceci donc bien avant ses premières aventures africaines [\(68\)](#) .

Cette demande en mariage, faite en 1891, année de parution des Cahiers, ne rencontrera évidemment pas le franc succès qu'André espérait : un accord enthousiaste apporté à l'aurore après une nuit blanche passée à lire l'ouvrage, une nuit d'Idumée à l'envers ! Non seulement Madeleine ne se jeta pas fiévreusement sur le livre mais en fit peu de commentaires. André comprit très vite mais il ne renonça pas, ce n'était guère son genre : « Il ne m'est pas arrivé souvent de renoncer : un délai, c'est tout ce qu'obtient de moi la traverse. » [\(69\)](#)

Il devra donc patienter quelques années, jusqu'en

1895, pour pouvoir arriver à ses fins, le dénouement ne survenant qu'à la faveur du vieillissement et de la mort de sa mère. Opposée dans un premier temps à ce mariage de cousins germains, Juliette Gide avait changé d'avis depuis l'équipée africaine d'André, en 1893, au cours de laquelle elle avait bien senti non seulement qu'il lui échappait mais encore dans une direction scandaleuse autant que dangereuse [\(70\)](#) . André y avait en effet connu ses premières expériences sexuelles, pas seulement avec des prostituées, la célèbre Oulad Nail Mériem, mais aussi et surtout avec de jeunes garçons. André lui fit la confidence explicite des premières, et elle fit plus que se douter des secondes. Leur correspondance de l'époque contient des passages, du reste fort drôles, où ils débattaient notamment du projet d'André de ramener un jeune Algérien de Biskra, Athman, à Paris ! André Gide était donc devenu André Gide, et elle mourra peu après non sans avoir eu le temps de passer le flambeau à Madeleine, la fille de son frère, dont elle était fort proche. Leur accord se scella donc dans une atmosphère particulièrement funèbre puisque cela se passa quasiment autour de la dépouille mortelle de la mère d'André : elle mourut le 31 mai, ils se fiancèrent le 17 juin et se marièrent le 8 octobre 1895.

Le mariage blanc

« C'était le ciel que mon insatiable enfer épousait. » [\(71\)](#)

Mariés le 7 octobre 1895, Madeleine et André Gide entamèrent un voyage de neuf mois qui allait les mener en Suisse, puis en Italie et enfin, en Afrique du nord. Le terme, quelque peu suranné aujourd'hui, de voyage de noces pour désigner le périple accompli par les amants qui se trouvent enfin seuls, était là du plus saugrenu. C'est qu'en fait de noces, les époux ne firent qu'un mariage céleste au sens où, entre eux, il ne se passa rien, ni à ce moment-là ni jamais, et ceci, pour des raisons propres à chacun.

Gide donnera de ce voyage, qui condensa ce que fut leur vie de couple, deux versions, l'une romanesque dans son *Immoraliste*, publié en 1902, et l'autre, bien plus tard en 1947 après la mort de Madeleine, dans *Et nunc manet in te*. Sous une forme différente, elles disent toutes deux que ce fut un amour mort, *L'Immoraliste* faisant mourir l'épouse aimée après quelques années de mariage en Algérie tandis que le récit campait une sorte de morte-vivante.

Gide appliqua dès ce voyage sa dissociation très personnelle de l'amour et du désir. Il épousait celle qu'il considérait comme un ange qu'un impur

contact ne saurait effleurer : « À présent, je commence un infatigable repos près de la plus tranquille des femmes », écrivait-il deux semaines plus tard. Le désir y prit une place certaine, évidemment en marge, qu'illustrent deux anecdotes célèbres, l'une lors de leur étape à Rome et une autre, en Algérie, pendant un trajet en train, cette dernière contenant des éléments ressemblant singulièrement à son récit de la scène de séduction par sa tante : « À Florence, c'est ensemble que nous visitâmes les églises et les musées ; mais à Rome, requis d'urgence par les jeunes modèles de Saraginesco qui venaient, en ce temps, se proposer sur l'escalier de la place d'Espagne, je consentis (c'est ici que je cesse de me comprendre) à l'abandonner de longues heures, qu'elle occupait je ne sais comment, sans doute errant dans la ville, éperdue – cependant que, sous prétexte de les photographier, je faisais monter les modèles dans le petit appartement que nous avions loué, Piazza Barberini. [...] il ne me paraissait pas que je lui fusse infidèle en cherchant en dehors d'elle une satisfaction de la chair que je ne savais pas lui demander. Au surplus je ne raisonnais pas. J'agissais en irresponsable. Un démon m'habitait. Il ne me posséda jamais plus impérieusement qu'à notre retour à Alger, au cours de ce même voyage : les vacances de Pâques avaient pris fin. Dans le

train qui nous ramenait de Biskra, trois écoliers, regagnant leur lycée, occupaient le compartiment voisin du nôtre à peu près plein. Ils étaient à demi dévêtus, la chaleur étant provocante, et, seuls dans ce compartiment, menaient un train d'enfer. Je les écoutais rire et se bousculer. À chacun des fréquents mais brefs arrêts du train, penché à la petite fenêtre de côté que j'avais baissée, ma main pouvait atteindre le bras d'un des trois écoliers, qui s'amusait à se pencher vers moi, de la fenêtre voisine, se prêtait au jeu en riant ; et je goûtais de suppliciantes délices à palper ce qu'il offrait à ma caresse de duveteuse chair ambrée. Ma main glissant et remontant le long du bras, doublait l'épaule... » [\(72\)](#)

Quelques années plus tard, en juillet 1901, Gide notait dans son Journal, à propos de son mariage, le rêve suivant : « Nous étions tous à Cuverville, et je ne disais pas, j'avais dit [\(73\)](#) à Edouard [frère de Madeleine] qui m'aurait demandé ce que j'aimerais le mieux être : “Ce que je préférerais d'être – c'est acteur [\(74\)](#) – oui acteur d'abord ; – et sinon ou ensuite : aveugle.” [...] Alors Madeleine déclarait que c'était une témérité bien inutile de souhaiter l'adversité et disait à ce sujet tout ce qu'on peut dire... et je m'écriais, l'interrompant brusquement : “Vous voulez faire de moi une confiture [\(75\)](#) ! Vous ne comprenez pas que certains fruits n'acquièrent

toute leur saveur que dans le vinaigre.” Et là-dessus je m’éveillai, le cœur battant. » (76) Comme il ne commenta guère ce rêve, l’on en sera réduit à l’éclairer par quelques conjectures. L’acteur renvoyait à cette dimension fondamentale de son existence qui faisait de la représentation de son cas une véritable exigence morale. Il s’agissait donc d’être l’acteur jouant son propre rôle comme il le notait dans Les Cahiers d’André Walter : « Comédien peut-être... mais c’est moi-même que je joue. » (77)

L’aveugle était une autre figure gidienne dont il fera dans sa célèbre Symphonie pastorale à la fois, le symbole de la pureté et de l’amour excluant le désir, ou à l’inverse, ce qui le protégeait en le voilant (78) . Selon le Christ, l’aveugle ignorerait le péché mais, par ailleurs, celui qui ne voit rien jouit mieux... Si, des deux côtés, une jouissance était en cause – mortifère pour la première et clandestine pour la seconde –, le rêve mettait plutôt l’accent sur la seconde puisque Madeleine s’y opposait en lui faisant la morale ; bref, il lui attribuait une fonction castratrice.

Madeleine, de son côté, n’avait guère de dispositions pour inciter André à tenter quelque chose, et Lacan relevait d’ailleurs combien elle s’accordait avec lui pour exclure le désir de leur

union. Ce désir, représenté pour elle par sa mère infidèle et dont son père adoré était victime, fut par elle rejeté sans aucun ménagement. C'est ainsi qu'elle ne revit jamais plus, après son départ du domicile familial, ni sa mère ni la cadette de ses sœurs, Lucienne, que celle-ci avait emmenée avec elle. Fixée à son père mort, elle congédia le désir : « Je ne connais peut-être bien que deux états d'âme quant aux choses de la vie : l'anxiété de l'avenir – la tristesse du regret de Papa – et puis un état de calme, un état passif et doux, comme un "ciel de demoiselle", ni pluie ni soleil. » (79) Autrement dit, Madeleine – qui pouvait écrire dans une lettre à André qu'elle n'avait pas peur de la mort mais bien du mariage –, voulut elle aussi le mariage blanc, fût-ce sans le savoir clairement, soit sur des bases inconscientes propres –notait Lacan – à laisser l'impasse d'André en l'état (80) .

Lacan allait plus loin en posant la question de savoir ce qui se serait passé si Madeleine avait été un peu plus Mathilde – à laquelle, du reste, elle ressemblait physiquement –, et avait offert à son mari une figure animée par la couleur du sexe : « Nous croyons quant à nous que, pour éteindre cette Ariane, il lui eût fallu tuer un Minotaure qui eût surgi d'entre ses bras. » (81) Le Minotaure, monstre crétois légendaire au corps d'homme et à la tête de taureau, né des amours de Pasiphaé, femme

de Minos, et d'un taureau, est évidemment une figure classique de la mort puisque chaque année il dévorait sept garçons et sept filles originaires d'Athènes jusqu'à ce que Thésée, aidé d'Ariane, parvienne à le tuer. La mort était donc pour Gide, qui se rêvait volontiers en Thésée, mère de l'amour, et qu'Ariane fût séduisante ou non, le problème restait le même : toute étreinte ne pouvait que lui faire rencontrer un monstre. Ceci est bien fait aussi pour souligner la vanité de tout traitement du conjungo comme tel puisque le problème n'est pas là et ne l'est jamais. En effet, ce que Lacan soulignait, c'était que l'écueil n'était pas dans le rapport à Madeleine mais d'abord dans le rapport de Gide à Gide. Ceci valait aussi pour elle, tant les bons offices d'un Gide métamorphosé en mari modèle, n'auraient certainement pas pu suffire à la guérir de son aversion au désir.

La grande crise

« Mon pauvre ami, pourquoi t'ensanglanter ainsi ? Il n'y a rien à faire, » [\(82\)](#)

Leur mariage dura de longues années comme il avait commencé : André aimait Madeleine et désirait ailleurs. Leur vie quotidienne s'en trouvait évidemment marquée surtout quand Madeleine quitta Paris pour s'installer en Normandie, à

Cuerville. Doté d'une libido exigeante, il ne pouvait rester à la campagne – où ses mœurs, guère admises, ne trouvaient aucun exutoire – plus de quelques jours sans devoir partir en virée à Paris et ailleurs.

D'autre part, il faisait d'elle depuis longtemps (soit depuis son adolescence) l'Autre même auprès de qui se faire valoir, une espèce de témoin privilégié, sa première lectrice tout comme la confidente de ses innombrables lectures. En outre, ses absences – « J'ai toujours vécu en valises », disait-il en son âge mûr – étaient aussi l'occasion de lui écrire, entretenant ainsi grâce à elle, à côté de son Journal, un long récit doublant son existence. Bref, Madeleine était celle qui lui permettait de vivre sa vie comme elle sera écrite ; elle représentait dans sa vie cet Autre à venir, figure du sujet supposé savoir, qu'il situait dans la postérité : « Je n'ai pas cessé de l'aimer, même aux temps où je semblais et où elle était en droit de me croire le plus loin d'elle, de l'aimer plus que moi-même, plus que la vie ; mais je n'ai plus pu le lui dire... toute mon œuvre est inclinée vers elle. Parfois j'ai pu croire que, s'en doutant et en vue de permettre à ma pensée plus d'essor, elle cherchait à me détacher d'elle comme à se détacher de moi ; à me redonner et, à la fois, pour la retrouver elle-même, la liberté. Jusqu'aux Faux Monnayeurs (le premier livre que j'ai

écrit en tâchant de ne point tenir compte d'elle), j'ai tout écrit pour la convaincre, pour l'entraîner. Tout cela n'est qu'un long plaidoyer ; aucune œuvre n'a été plus intimement motivée que la mienne – et l'on n'y voit pas loin si l'on n'y distingue pas cela. » [\(83\)](#)

La situation bascula en 1918, au sortir de la guerre, quand Madeleine brûla toutes les lettres qu'André lui avait écrites depuis leur adolescence pour la simple et bonne raison qu'il était tombé amoureux de l'un de ces petits garçons de rencontre. Le garçon en question, âgé de seize ans – plus si jeune que cela donc –, était le futur cinéaste Marc Allégret, fils du pasteur Elie Allégret. Ce dernier, ami d'enfance de Gide – pour lequel il avait rempli l'office de précepteur, étant plus âgé que lui de cinq ans –, était missionnaire en Afrique et le plus souvent absent. Plutôt content que Gide aidât sa femme à s'occuper de ses six enfants, notamment des plus jeunes à l'aube de l'adolescence, il lui écrivait : « Que dire de tout ce qui me remplit le cœur ? Simplement Merci. Tu es l'oncle, le vice-père et il m'est très doux que tu veilles sur eux. » [\(84\)](#) Gide, nommé vice-père, qui n'aimait rien tant que de faire le mentor pour ses petits protégés, put cette fois s'en donner à cœur joie, l'adolescent étant aussi réceptif que sa famille était protestante et délicieusement aveugle.

Cette crise durait depuis un certain temps, soit le début de l'idylle d'André au printemps 1917. Madeleine qui, d'ordinaire savait ne pas voir ce qu'elle voulait ignorer, s'aperçut qu'il s'agissait cette fois d'autre chose dont elle épingla les signes, qu'en trahissait la figure d'André, d'un mot aussi simple que sans appel : « moins de noblesse. » [\(85\)](#) Elle était, sur le chapitre de l'amour, particulièrement sensible, s'étant déjà aperçue d'une première alerte, dix ans plus tôt, quand André s'était épris du jeune frère de son ami, Jean Schlumberger, Maurice. Elle était alors intervenue mais de façon moins brutale, se contentant d'écrire à Henri Ghéon, qui partageait cette passion avec lui, la missive suivante : « Je vous écris parce qu'André est très fatigué. [...] Que vous ayez quelque rapport direct ou indirect avec cette fatigue, c'est ce qui pour moi, Ghéon, ne fait aucun doute : c'est depuis votre dernière venue à Paris que la fatigue d'André s'est accrue, que l'emploi de son temps en dehors a revêtu je ne sais quelle apparence secrète, qu'enfin votre correspondance est devenue quotidienne. Ne voyez là, je vous en prie, ni accusations ni reproches. Lisez ma lettre aussi simplement que je vous l'écris. Il n'y a rien entre les lignes. Dès les premières années de notre mariage, il a été convenu tacitement entre André et moi que tout ce qui de sa vie et de son âme était à ses amis restait terrain

réservé, et cet accord je l'ai tenu, pas toujours de gaieté de cœur, mais en toute loyauté. Je ne fais jamais de question, je ne cherche jamais à savoir ce qu'André préfère ne pas me dire. [...] Mais je ne pouvais plus ne pas vous faire savoir combien il est fatigué, [...] afin que vous reteniez vous-même André si, poussé par ce goût, cette curiosité passionnée de la vie qui est une des causes de sa valeur, mais qui contient en soi tant de péril, André en fait peut-être plus encore que vous ne l'en priez. » [\(86\)](#)

C'est dans ce contexte que Gide eut l'idée d'arranger, pour lui et Marc, un séjour de plusieurs mois à Cambridge, à la réalisation duquel il devra déployer d'autant plus d'ingéniosité que la guerre ajoutait, aux pesanteurs familiales, les rigueurs militaires. Ne manquant d'aucune des dispositions nécessaires – patience, obstination, astuces, relations – à ces longs préparatifs, il arriva à ses fins à l'été 1918. Peu avant son départ, il fut néanmoins surpris par Madeleine qui, contrairement à ses habitudes, provoqua une discussion qu'il relata à Roger Martin du Gard : « Je vous disais donc que j'étais venu faire un séjour auprès de ma femme, avant de partir pour l'Angleterre avec qui vous savez. J'imaginais déjà la petite maison anglaise où nous allions, pour la première fois, vivre ensemble, seuls. C'était si beau, si inespéré, et je partais pour ce voyage dans un tel état d'exaltation que je devais en

être transfiguré, que mon bonheur devait éclater sur mon visage... Hélas... La veille de quitter Cuverville, le soir, après le repas, je vois encore comment ma pauvre chérie s'est approchée de moi, qui étais resté assis, et comment, se penchant vers moi, plongeant son regard dans le mien, elle m'a dit : – Tu ne pars pas seul, n'est-ce pas ? J'ai balbutié : “Non...” – “Tu pars avec X ?” – “Oui...” Je vois ce qu'est alors devenu ce pauvre visage qui était pour moi la beauté, l'amour le plus pur de ma vie. Ah, comme j'ai souffert ! J'ai voulu parler. Mais elle m'a arrêté, d'un mot terrible : “Ne dis rien. Ne me dis plus jamais rien. Je préfère ton silence à ta dissimulation.” [...] Ma folie, ç'a été de lui écrire cette lettre, et de la lui remettre, le lendemain, au moment de mon départ... Je croyais bien faire, j'étais épuisé, brisé par l'émotion, par l'insomnie ; je n'avais plus ma raison. Je lui écrivais que je ne pouvais plus séjourner en Normandie, auprès d'elle ; que j'y pourrissais (87) , – je me souviens de ce mot affreux ; que toutes mes forces vitales s'y liquéfiaient, que j'y mourais, et que je voulais, que je devais vivre, c'est-à-dire m'évader de là, voyager, faire des rencontres, aimer des êtres, créer ! » (88)

Malgré ce départ perturbé, le séjour aux Iles (qui dura jusqu'à l'automne) fut magnifique, Gide put déployer toutes ses forces vitales non seulement avec Marc mais aussi avec d'autres gamins

rencontrés çà et là ; la campagne anglaise ressembla à l'Afrique et fut manifestement le pays des nourritures terrestres.

Le retour en Normandie fut plus difficile quand, dans un novembre triste et froid, Madeleine lui annonça qu'elle avait brûlé toutes ses lettres : « J'ai cru mourir. Mais il faut que vous sachiez ce qu'étaient ces lettres. Depuis ma première jeunesse, qui était déjà dominée par ce seul amour de ma vie, je lui écrivais. Je ne passais pas un jour loin d'elle sans lui écrire. Ces lettres étaient le trésor de ma vie, le meilleur de moi : à coup sûr, le meilleur de mon œuvre. Toutes les fois qu'il m'arrivait de rouvrir ces paquets, je frémissais de joie, de fierté. Le plus pur de mon existence, le plus pur de mon cœur, était là ; jamais je n'avais rien écrit de plus élevé, de plus chaleureux, de plus chargé de suc, que ces lettres interminables, écrites au jour le jour, et où se reflétaient minutieusement non seulement toutes mes pensées, tout mon travail, mais cet amour si précieux qui n'a cessé d'être en moi comme une lumière ! C'était le journal intime de ma vie, c'était ma vie même dans ce qu'elle avait de plus beau, de plus irremplaçable ! J'y songeais avec confiance aux heures où je doutais de moi, et souvent je me disais : "Tu peux mourir : même si tu ne laisses rien d'autre que ces lettres, il y a là une telle richesse de sensibilité, de pensée,

une telle vie profonde, et cela sous une forme si pure, si parfaite, que tu es sûr de survivre, sûr d'éveiller chez tous les adolescents de l'avenir le frémissement fraternel qu'éveillent les grands poètes. Quoi que tu deviennes et quoi que tu fasses, l'œuvre immortelle est là ! Et, brusquement, il n'y avait plus rien : j'étais dépouillé de tout ! Ah, j'imagine ce que peut éprouver le père qui rentre chez lui, et à qui sa femme vient dire : "Notre enfant n'est plus, je l'ai tué." » [\(89\)](#)

Les lettres de la vraie femme

« Certains jours, certaines nuits surtout je me sens broyé par le regret de ces lettres anéanties. C'est en elles surtout que j'espérais survivre. » [\(90\)](#)

L'interprétation faite par Lacan de ces événements fut et reste inégalée dans l'abondante littérature critique consacrée à Gide, mais aussi dans la psychanalyse elle-même puisque c'est à l'occasion de ce travail qu'il avança considérablement dans son élaboration d'un objet particulier, celui qu'il appellera plus tard l'objet a, cause du désir [\(91\)](#) .

Il s'attachait d'abord au titre donné par Gide à son récit, Et nunc manet in te – « Désormais c'est en toi qu'elle demeure » – un vers du Moustique, poème attribué à Virgile, l'un de ses poètes favoris.

Il évoque le châtement d'Orphée qui encourt le ressentiment d'Eurydice pour l'avoir condamnée définitivement aux enfers en se retournant pour la voir lors de leur remontée. Le titre n'évoque donc pas l'objet aimé, Madeleine, mais une peine éternelle qui n'est nulle part ailleurs qu'en celui qui écrit, soit Gide lui-même. Quant à son tourment, il résulte de la conjonction d'un deuil qui ne passe pas – je l'ai aimée et je l'aime à jamais –, et d'une lucidité trop tardive, les jeux étant faits, sur ce qu'il fit subir à Madeleine, soit le ravage d'une inhumaine privation en ne l'ayant aimée que d'un amour mort. Les masques de Béatrice et d'Antigone ne lui convenaient peut-être pas : « Je m'étonne aujourd'hui de cette aberration qui m'amenait à croire que, plus mon amour était éthéré, et plus il était digne d'elle – gardant cette naïveté de ne me demander jamais si la contenterait un amour tout désincarné. Que mes désirs charnels s'adressassent à d'autres objets, je ne m'en inquiétais donc guère. Et même j'en arrivais à me persuader confortablement, que mieux valait ainsi. Les désirs, pensais-je, sont le propre de l'homme ; il m'était rassurant de ne pas admettre que la femme pût en éprouver de semblables ; ou seulement les femmes de "mauvaise vie". » [\(92\)](#)

Lacan en vient ensuite à Madeleine, dont il critique vertement le portrait qu'en fit Jean

Schlumberger dans Madeleine et André Gide, portrait qui cherchait explicitement à effacer l'aura funèbre dont la nimbait Gide. Résultat, Madeleine y apparaissait en bourgeoise ignorante et fragile, ménageant à André un bonheur sur mesure, le couple passant du tragique grec mêlé d'amour courtois à Courteline.

Les couleurs du théâtre de boulevard lui semblaient d'autant plus malvenues que Madeleine, par son acte de brûler les lettres d'André, se manifestait bien autrement qu'en épouse de quiconque mais relevait au contraire de ce que Lacan appelait une vraie femme : « Jusqu'où elle vint à devenir ce que Gide la fit être, reste impénétrable, mais le seul acte où elle nous montre clairement s'en séparer est celui d'une femme, d'une vraie femme, dans son entièreté de femme. » [\(93\)](#) Gide s'entretenait en effet dans la triste idée que Madeleine était devenue Emmanuelle, Alissa ou Marceline, soit les héroïnes morbides qu'il dépeignit dans Les Cahiers d'André Walter, La Porte étroite ou L'Immoraliste : « Alissa [...], elle ne l'était pas, mais elle l'est devenue » répondait-il ainsi à une question de Delay. [\(94\)](#)

Lacan soulignait donc que Madeleine ne fut pas celle que crut modeler Gide, ou en tout cas qu'elle ne le fut plus quand elle le vit amoureux en dehors

d'elle. Elle apparut alors comme une vraie femme qui ne ressemblait plus à la femme idéale que son mari imaginait mais, au contraire, s'en distinguait par un acte particulier. Cet acte fut celui de brûler les lettres qu'André n'avait cessé de lui écrire depuis leur adolescence et qui étaient aussi ce qu'elle avait de plus précieux au monde. Elle ne s'en expliqua guère à Gide sinon pour dire ceci : « "Après ton départ, lorsque je me suis retrouvée toute seule dans la grande maison que tu abandonnais, sans personne sur qui m'appuyer, sans plus savoir quoi faire, que devenir... j'ai cru d'abord qu'il ne me restait qu'à mourir. Oui, vraiment, j'ai cru que mon cœur cessait de battre, que je mourais. J'ai tant souffert. J'ai brûlé tes lettres pour faire quelque chose. Avant de les détruire, je les ai toutes relues, une à une..." Et c'est alors qu'elle a rajouté : "C'était ce que j'avais de plus précieux au monde." » [\(95\)](#)

Gide se décrivit comme pleurant du matin au soir pendant une semaine devant Madeleine vaquant à ses occupations, apparemment aussi indifférente qu'insensible, mais surtout, à ses yeux, incompréhensible : « Pauvre Jason, remarque Lacan, parti pour la conquête de la toison dorée du bonheur, il ne reconnaît pas Médée. » [\(96\)](#) Médée, celle qui tue les enfants qu'elle a eus avec Jason quand il la quitte pour une autre, voilà donc le nom propre de la vraie femme dans son entièreté de

femme ! Ses enfants, elle les aime mais pourtant elle les tue parce qu'elle ne voulait pas en être seulement la mère. Médée, c'est la femme qui surgit en la mère en considérant qu'hors l'amour, rien ne vaut. C'est celle qui préfère ce qu'elle n'a pas, son manque – l'amour est manque, jouissance de la castration, dans ce cas plus que jamais – à son avoir. Si la mère est celle qui a, la vraie femme est celle qui affirme sans cesse qu'elle n'a pas, raison pour laquelle elle est souvent aussi un peu égarée. Son acte n'est pas le soin mais consiste à frapper l'homme dans l'objet qui bouche le désir qu'il devrait avoir pour elle [\(97\)](#) . Elle choisit donc la castration plutôt que l'avoir qui la masque, elle frappe au plus-de-jour qui leurre le non-rapport sexuel. La vraie femme n'a donc plus rien d'angélique, et on la dira Médée plutôt que sorcière.

Devant la vraie femme, Gide faisait pâle figure de se camper en homme dévasté par l'acte de celle qui creusa longuement sa béance, écrit Lacan, en jetant, non sans les relire une dernière fois, ses précieuses missives au feu. Pleurant ici et là l'irremplaçable perte de lettres magnifiques – « Peut-être n'y eut-il jamais plus belle correspondance », disait-il –, la comparant de plus à leur enfant, il ressemblait, selon certains de ses contemporains, à une femelle de primate à laquelle on aurait arraché ses petits et ne déclencha aucune compassion

mais, au contraire, une franche hilarité [\(98\)](#) .

Ce rire, Lacan considérait qu'il était vain de l'attribuer à l'obscénité du groupe, à ce qu'il appelait les « tourbes confraternelles », soit à la pente plus ou moins généralisée à se repaître du malheur de l'autre surtout quand cet autre est important, mais qu'il fallait plutôt le référer à la structure même du rire : « En ce rire plutôt entendons-nous résonner le sens humain qu'éveille la grande comédie, et nous n'étoufferons pas l'écho qu'il reçoit de l'imbroglia inimitable, où Molière nous figure l'exaltation de la cassette d'Harpagon par le quiproquo qui la lui fait substituer à sa propre fille quand c'est un amoureux qui lui en parle. C'est dire que nous ne visons pas ici la perte qu'en la correspondance de Gide l'humanité a faite, ou les humanités, mais cet échange fatidique par où la lettre a pris la place d'où le désir s'est retiré. » [\(99\)](#)

De quoi rit-on, si ce n'est de l'autre quand il révèle malgré lui ce qui l'anime vraiment ? N'est-ce pas le rire qui accueille le dévoilement de la vérité à la condition qu'il soit involontaire ? Ce n'est pas l'apparition de la vérité plus ou moins nue qui fait rire mais celui à qui elle échappe et qui fait alors figure de maître dépossédé. Sur ce point, Harpagon et Gide se ressemblent. Le premier, criant après sa cassette, avouait malgré lui que c'était là sa vraie

filles ; le second révélait aussi, sans s'en apercevoir, que ses lettres à sa femme venaient à la place des enfants qu'ils n'avaient pas eus. Ils pleurent et le public rit.

C'est là que se brisait l'ironie célèbre de Gide – écrivant de façon primesautière alors qu'il faisait le siège de Madeleine pour l'amener au mariage : « Non, nous ne serons pas de vrais amants, ma chère » – ; l'ironie grâce à laquelle il supportait plus aisément la présence de la mort dans l'amour. Elle faiblissait non seulement devant le fait que Madeleine, par son acte, touchait à son plus-de-jour en le transformant en objet perdu mais, par là-même, révélait au grand jour en quoi il consistait : « Ces lettres où il mit son âme, elles... n'avaient pas de double. Et leur nature de fétiche apparue provoque le rire qui accueille la subjectivité prise au dépourvu. » [\(100\)](#)

La valeur de la correspondance de Gide ne tenait pas tant au texte – soit au message qu'elle contenait – mais à la place qu'elle occupait pour lui, voire aussi pour elle, dans leur façon de pratiquer l'art d'aimer. Cette place était très particulière d'être celle d'où le désir s'était retiré, chassé par l'amour marqué par les commandements du devoir, soit par la mortification. Le désir dévoré par la mort était remplacé par un objet qui, à son tour, devenait

cause d'une autre passion, celle d'un amour embaumé contre le temps. Lacan qualifiait aussi cet objet de fétiche parce qu'il voilait, occultait le désir de l'Autre qu'était pour lui Madeleine.

Destinataire de ses lettres, soit de ce qu'il considérait comme le meilleur de lui-même, Gide put ainsi la croire satisfaite, non sans raison, puisqu'elle y reconnaissait, elle aussi, un signe de l'amour, ce qu'elle appelait son âme : « Ma part a été très belle – lui écrivait Madeleine en 1918, avant ou après la destruction des lettres, la datation restant incertaine -. J'ai eu le meilleur de ton âme, la tendresse de ton enfance et de ta jeunesse. Et je sais que, vivante ou morte, j'aurai l'âme de ta vieillesse. » [\(101\)](#)

Le couple Gide ne fut donc pas un couple vide puisque les époux partageaient un objet commun, objet masquant le non-rapport sexuel à l'instar des enfants. Cet objet fait de lettres dont personne ne connaîtra jamais la teneur, les faisait jouir chacun à leur manière. C'était une jouissance que l'on doit qualifier d'asexuelle et qui n'avait évidemment rien à voir avec la volupté que Gide goûtait ailleurs. Leur destruction par Madeleine fut comme une castration sauvage, tellement douloureuse pour Gide qu'il ne s'en remit jamais vraiment. L'on peut d'ailleurs se demander si elle fut ou non à l'origine de sa tentative

d'analyse avec Eugénie Sokolnicka, même si elle ne dura guère plus que quelques séances. Lacan considérait d'ailleurs qu'il constituait un bien trop gros morceau pour celle qu'il qualifiait de sympathique pionnière « aux prises manquant sans doute un peu de force pénétrante [\(102\)](#) . » Gide l'évoqua en un passage des Faux Monnayeurs qui constituait une élaboration de son propre drame [\(103\)](#) .

Le ciel dépeuplé

« Ah ! que valent près de cela ma Porte étroite, mes Nourritures, étincelles fragiles échappées d'un immense foyer. » [\(104\)](#)

L'automne 1918 fut donc le grand tournant dans la vie et l'œuvre de Gide puisqu'il perdit un objet précieux entre tous et que s'éloignait celle avec laquelle il pouvait en jouir. L'ange qu'il essayait d'être avait perdu son ciel, et l'amour unique (dont l'objet était irremplaçable) ne laissait pas d'autre avenir qu'un deuil sans fin. S'ils se rapprochèrent vers la fin de la vie de Madeleine, leurs rapports ne redevinrent jamais ce qu'ils étaient : « Par la suite, écrit-il en 1939, je ne repris réellement goût à la vie jamais plus ; ou du moins que beaucoup plus tard, lorsque je compris que j'avais recouvré son estime ; mais, même alors, je ne rentrai plus vraiment dans

la ronde, ne vécus plus qu'avec ce sentiment indéfinissable de m'agiter parmi des apparences – parmi ces apparences qu'on appelle réalité. » [\(105\)](#) Après la mort de Madeleine – un événement dont l'impact fut sur lui identique –, il dira aussi : « Depuis, il me semble souvent que je n'ai plus fait que semblant de vivre : elle était ma réalité. » [\(106\)](#)

Il ne resta pas seul pour autant, une autre femme s'occupa de lui, même si ce fut bien différemment. Cette femme, Maria Van Rijsselberghe, épouse de Théo (le peintre pointilliste belge), que son entourage surnomma La Petite Dame, était aussi différente que possible de Madeleine. Athée, engagée elle-même dans une passion homosexuelle, complaisante aux frasques gidiennes, elle prit soin du grand homme, le protégea quand c'était nécessaire pendant plus de trente ans tout en ne cessant de noter, dans ce qui deviendra ses célèbres Cahiers, les traits, dits et faits saillants de sa vie. Gide, sous son crayon, n'était ni ange ni bête mais le « bipède » ou le « bypeed » comme le surnomma Marc Allégret, soit un excentrique, élégant, saugrenu et forcément génial en tout, y compris quand il se mit en tête d'avoir un enfant avec Elisabeth, la propre fille de Maria. Quelle mouche l'avait donc piqué ? Difficile à savoir au-delà de cette proposition écrite (!) qu'il fit à

Elisabeth dans le train revenant de Calais où il avait assisté aux obsèques d'Emile Verhaeren, mort accidentellement à Rouen : « Je n'aimerai jamais d'amour qu'une seule femme et je ne puis avoir de vrais désirs qu'avec de jeunes garçons. Mais je me résigne mal à te voir sans enfant et à n'en pas avoir moi-même. » [\(107\)](#) L'enfant – une fille, Catherine, née en 1923 – n'était plus une lettre et il s'en occupa d'abord de manière oblique, sans la reconnaître du vivant de Madeleine ni même lui dire qu'il était son père jusqu'à ce qu'il eût avec elle « la grande conversation » quand elle eut treize ans [\(108\)](#) .

Tout cela n'avait évidemment plus rien à voir avec le mode de vie imposé par Médée de Cuverville, et l'on peut suivre le dernier biographe de Gide en date, Frank Lestringant, quand il considère que son œuvre même s'en trouva changée, la part purement littéraire réduite au profit à la fois de son Journal, de ses mémoires que constitue Si le grain ne meurt et de textes que l'on peut dire engagés comme son Voyage au Congo, son Retour d'URSS et surtout Corydon. Le grand écrivain, note-t-il, s'effaçait devant le grand vivant, la littérature avait perdu son autonomie de bel objet [\(109\)](#) .

S'il écrivait toujours pour la postérité, soit pour un lecteur au-delà de sa mort – « Je ne gagnerai

mon procès qu'en appel », écrivait-il dans son Journal ; « Tu n'échapperas pas à la curiosité du public », disait-il à Madeleine au plus fort de la crise – cette postérité n'était plus représentée ici-bas par personne. Bien qu'il ait prétendu écrire pour Marc Allégret comme il l'avait fait naguère pour Madeleine [\(110\)](#) , les personnages n'étaient pas à la même place. Madeleine occupait pour lui celle de l'idéal tandis que Marc semblait beaucoup plus une partie de lui-même, un double charmant pour lequel il avait eu un goût exalté : « Certains jours, cet enfant prenait une beauté surprenante ; il semblait revêtu de grâce et comme eût dit alors Signoret (poète ami de Gide), "du pollen des dieux". De son visage et de toute sa peau émanait une sorte de rayonnement blond... » Même si Gide pouvait dire encore qu'il était plus beau dans le soleil d'été que n'importe quelle œuvre d'art, cette exaltation ne dura finalement pas beaucoup plus longtemps que leur voyage en Angleterre. Marc était plus intéressé par les femmes tandis que Gide ne pouvait guère jouir sexuellement de quelqu'un avec lequel il partageait aussi autre chose [\(111\)](#) . Il connut d'ailleurs, pendant cet été anglais, bien d'autres garçons que Marc mais des garçons qui ne pensent ni ne parlent. Le clivage de l'amour et du désir, surmonté quelque temps, reprenait donc ses droits. La liaison laissa place à l'amitié qui, elle, dura jusqu'à la fin de la vie

de Gide.

Entre ces deux amours, celui pour Madeleine et pour Marc, aucune commune mesure, l'un ne remplaçait pas l'autre ; le premier était une véritable passion du registre symbolique et le second une exaltation du désir qui, chez Gide, s'alimentait dans l'imaginaire. Aveuglé par lui-même, Gide put d'ailleurs penser que ces deux manières d'amours n'étaient pas incompatibles : « l'amour que j'ai pour M., écrivait-il en son Journal en s'embarquant pour l'Angleterre, ne lui a rien volé. » [\(112\)](#)

III. Persona

Goethe entre mère et fils

« Rien ne m'aura plus rassuré dans la vie que la contemplation de la grande figure de Goethe. » [\(113\)](#)

L'émancipation sexuelle de Gide – lors de son premier voyage en Afrique du nord, pendant l'hiver 1893-1894, avec son ami Paul Laurens – fut très vite perturbée par l'arrivée inopinée de sa mère, inquiète d'abord de l'état de ses poumons puis, très vite, d'autre chose. En effet, installée dans une chambre avec vue directe sur la terrasse des deux compères, elle était donc aux premières loges pour voir, un matin, Mériem quitter la chambre de Paul. Gide, qui ne voulait pas qu'elle se méprît, lui dit peu après : « “D'ailleurs, tu sais : elle ne vient pas que pour lui. Elle doit revenir.” » [\(114\)](#)

Ces confidences plus ou moins voilées de Gide à sa mère ne s'en tinrent pas là. C'est ainsi que, peu après son retour en Europe, il lui décrivait une expérience avec un batelier du lac de Côme en ces termes : « À peine t'eus-je quittée, hier soir, mon dîner étant achevé, je frétai une petite barque, et tantôt ramant moi-même, tantôt laissant ramer, je m'avançai dans le reflet de la lune. L'air était d'une

excessive douceur [...] L'enfant qui me guidait vint alors s'asseoir près de moi ; il murmura : "Come è bello !" Je lui pris la main, et nous restâmes ainsi sans rien dire. La lune était lentement descendue ; bientôt elle disparut derrière le dôme de la ville ; et Côme, ainsi doucement éclairée, paraissait plus italienne, Tout était noir quand nous rentrâmes... De tels soirs ne s'oublient pas. » [\(115\)](#) À se reporter à la même scène, décrite cette fois sans retenue dans Si le grain ne meurt, l'on s'aperçoit que, s'il ne disait pas tout, il ne cachait finalement pas grand-chose [\(116\)](#) . À la Petite Dame qui s'en étonnait, il ne pouvait guère répondre que : « Oui, je n'y comprends rien moi-même... C'était par une sorte de bravade, sans doute, d'amour du danger, et aussi par désir d'approcher la vérité. » [\(117\)](#)

Elle put d'autant moins rester dans l'ignorance que Gide, rencontrant l'hiver suivant, en Algérie, Oscar Wilde et Lord Douglas qui se faisait accompagner de son mignon, voulut faire la même chose et essaya de la convaincre d'accueillir Athman à Paris, et ceci sous le prétexte spécieux qu'il pourrait aider leur vieille bonne Marie au ménage ! Juliette Gide ne s'en laissa évidemment pas conter et, dans la dernière lettre de leur correspondance, quelques semaines avant sa mort, elle l'entreprit non sur ses expériences – dont elle préférait détourner le regard – mais sur celui qui,

d'après elle, les inspirait : « Goethe... Goethe... Goethe... mais c'est par son génie qu'il faut se pénétrer, et non de ses tares. Et du reste, ce ne sont pas ses tares que l'on voit dans ses œuvres et dont on se préoccupe, et qui dominent le public. Ses tares ! mais s'en pénétrer ne fait rien pour ses propres productions, car Goethe prouvait son génie par ses productions, et non pas seulement par ses faiblesses [\(118\)](#) . Et puis enfin, cher enfant, Goethe a vécu, il est mort et enterré, c'est dans le premier quart du siècle qu'il vivait, et nous sommes tout près du XX^e siècle. Et puis il n'y a pas que Goethe dans le monde comme grand homme. [Elle poursuit en appelant au nom de Gide contre Goethe, à sa noblesse, au devoir...] Toi, un Gide, dont le nom était resté pur de toute salissure, et alors que je croyais que tu tiendrais à l'honneur de le passer tel à tes enfants comme tu l'avais reçu ! trouvant à cela une noblesse aussi grande que celle que les nobles recherchent dans la pureté de leurs armoiries. Oui, quelle humiliation ! et quelle amertume, en pensant à ton père ! Il me semble que l'un et l'autre nous l'avons trahi, forfait à sa mémoire. Et quand je pense à Madeleine ! est-ce là le joyau que tu veux mettre dans sa corbeille de noces, est-ce là le passé que tu veux mettre dans le berceau de tes enfants ? [En post-scriptum] Deux mots. Ce proverbe trivial : “Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es”. Et puis :

“Abstenez-vous de tout ce qui a quelque apparence de mal”... C’est la seule manière, cher enfant, de ne pas livrer votre vie à la médisance, que votre nom acquière une valeur réelle d’estime et de considération, et de puissance d’influence. » [\(119\)](#)

Cette lettre du 15 avril 1895 sera la dernière lettre qu’elle lui écrit et elle mourra le 31 mai, après avoir été la première – sinon la seule – à s’apercevoir de l’importance qu’avait prise Goethe pour son fils. Son beau-frère, Charles Gide – l’économiste célèbre, l’autorité familiale depuis la mort de Paul Gide, celui qui avait répondu à l’intempestive confiance d’André sur son dépucelage avec Mériem qu’il n’y voyait que « la marque d’un détraquement absolu du sens moral » – n’y avait pour sa part vu que du feu : André était un original qui le restera toujours et ses considérations sur Goethe n’entraînaient aucun sous-entendu mystérieux ! Même dans la tour huguenote, passion de femme et vérité faisaient donc couple pour saisir qu’André, par la seule grâce de la lecture, avait rencontré un mentor qui avait fait de lui un autre homme [\(120\)](#) .

Goethe ne constituait pas seulement une lecture de plus, chez quelqu’un qui en avait déjà fait d’innombrables, mais une lecture décisive : « Si je me laissais instruire, écrit Gide en 1931, par Goethe si volontiers, c’est qu’il m’informait de moi-même.

Et, jouant sur le mot, si je parle de reconnaissance, c'est bien qu'en lui je me reconnaissais sans cesse ; chaque pensée que je pouvais avoir, sinon née de lui, du moins prenait en lui de l'assurance. Il ne me détournait point de ma route et, pour le rencontrer, je ne m'écarterais point de moi-même. Les lectures que je fis de lui jalonnèrent mon existence. » Ou encore, dans ce même texte : « J'y admirais sans fin la légitimité du plaisir avec l'étonnement de quelqu'un qui, jusqu'à ce jour, s'achoppait partout à des prohibitions, des défenses. Quelle impunité ! Quelle aisance ! Je devais faire mien ce tranquille et harmonieux épanouissement dans la joie. » [\(121\)](#)

Le message de Goethe

« Être Lyncéus. » [\(122\)](#)

Gide dit avoir trouvé cette légitimité du plaisir dans de nombreux textes de Goethe comme le Prométhée, Torquato Tasso, Iphigénie en Tauride ou les Elégies romaines, mais Jean Delay démontre que c'est dans le Second Faust – plus précisément l'acte III autour du mythe de Lyncéus – que le message de Goethe semble le plus clair. Lyncéus est, dans la mythologie grecque, l'un des argonautes renommé pour sa vue perçante et, dans le Second Faust, un veilleur chargé de scruter

l'horizon du haut de la tour pendant que les autres dorment. À l'acte III, Goethe le montre en défaut pour la première fois ; il a vu Hélène et en a oublié sa mission :

« J'attendais une aube de rêve,
Je l'épiais à l'Orient,
Mais soudain le soleil se lève
Au sud miraculeusement
[...]
Oubliant le vallon, la cime,
La terre et le ciel tout entiers,
D'elle, l'Unique, la Sublime,
Mes yeux devinrent prisonniers
[...]
Du veilleur j'oubliai les tâches,
[...]

Comme le fait remarquer Delay, Lyncéus ayant eu la révélation de la beauté du désir, en a oublié tous ses devoirs. La déesse intercédait en sa faveur – « Le mal qui vient de moi, dit-elle, il ne m'est pas permis de le punir » – et il sera gracié. Devenu Gide, Lyncéus oubliera ses obligations aussi bien envers la tour symboliste où il avait commencé sa carrière littéraire que la tour huguenote de la résistance au péché. Lyncéus donnera alors son nom à la 6^{ème} partie des Nourritures terrestres qui s'ouvre par un discours aux commandements faisant

manifestement référence au discours maternel :

« Commandements de Dieu, vous avez endolori mon
âme.

Commandements de Dieu, serez-vous dix ou vingt ?

Jusqu'où rétrécirez-vous vos limites ?

Enseignerez-vous qu'il y a toujours plus de choses
défendues ?

De nouveaux châtiments promis à la soif de tout ce
que j'aurai trouvé de beau sur la terre ?

Commandements de Dieu, vous avez rendu malade
mon âme, vous avez entouré de murs les seules
eaux pour me désaltérer.

... Mais je me sens à présent, Nathanaël, plein de
pitié pour les fautes délicates des hommes » [\(123\)](#)

Le plus important pour Gide, comme le note J.-A. Miller, c'est qu'il trouva dans le message de Goethe un certain rétablissement de la métaphore paternelle, notamment une parole qui humanisait le désir – ce qui lui avait jusqu'alors manqué, lui qui n'avait eu que celle qui protège et interdit –, qui l'autorise, qui dise oui « Tu peux être ce que tu es ». Et de fait, après cette immixtion du message de Goethe – Lacan utilise le même terme d'immixtion pour qualifier le rôle de sa tante séductrice, indiquant par là que tous les deux faisaient intrusion de venir du dehors – le désir de Gide sortira de plus en plus de la clandestinité pour, finalement, camper

en place publique. Il commença modestement avec ses confidences prudentes mais indiscrètes à sa mère et à son oncle Charles pour aller crescendo et conclure par la publication aventureuse de ces deux livres jumeaux que sont *Si le grain ne meurt* et *Corydon* [\(124\)](#) .

L'imprégnation de Gide par Goethe dura plusieurs années, soit de 1892 à 1895, période pendant laquelle il le lira tous les jours, et cette rencontre constitua le véritable achèvement de sa formation subjective et littéraire. L'on peut en effet considérer que, pour cet homo litterarius achevé qu'il était, la chose littéraire ne différait guère de la sienne. « Mon subjectif », n'était-ce pas du reste le nom qu'il donnait au journal de lecture qu'il tenait pendant ces années-là ?

Gide fut toujours un homme couvert de livres, lisant tout le temps, même en marchant [\(125\)](#) , allant aux livres comme d'autres, en un autre siècle, iront en analyse. Le message de Goethe fit quasiment pour lui office d'interprétation, libérant le désir comprimé jusque-là par le commandement et l'interdit.

Quelques années plus tard, en 1900, il évoqua ce « transfert » littéraire dans une conférence à Bruxelles qu'il intitula *De l'influence en littérature*. Il

y faisait l'apologie de l'influence, non pas de celle commune qui confine au déterminisme mais de celle, particulière, qui distingue et sépare celui qui la reçoit de la communauté. C'est une influence dont la raison se trouve du côté de l'influencé puisqu'il est le seul à la subir ; elle peut même être inconsciente – c'est elle qui vous choisit – et elle est constitutive de ce qu'il n'appelle évidemment pas le sujet : il est impossible, note-t-il, d'imaginer quelque chose d'humain qui soit incomplètement, profondément, foncièrement spontané. La rencontre est le propre de l'homme, elle se fait sous les espèces d'un mot, elle éveille, révèle. Les grands esprits ne craignent pas les influences mais les recherchent avec une avidité qui est une avidité d'être [\(126\)](#) .

« Tu peux être ce que tu es »

« Que s'ouvre à deux battants la porte du désir. » [\(127\)](#)

Gide avait vingt-cinq ans quand il trouva, grâce à Goethe, à s'affranchir du poids de l'Autre parental – en l'occurrence maternel – pour se constituer ce que Lacan qualifiait en 1958 d'idéal du moi, de persona. Cet idéal du moi donnera à l'imaginaire gidien une stabilité qui lui manquait cruellement et dont sa première œuvre donnait un écho parfois pathétique, André Gide alias André Walter n'étant qu'image se

perdant en elle-même et n'ayant d'autre issue que le néant de l'apparence brisée [\(128\)](#) .

Lacan évoquait ainsi, à propos du jeune Gide se dépeignant dans André Walter, un dédoublement se répercutant à l'infini au point d'en arriver à épuiser son image même. La composition des Cahiers en était effectivement marquée : Gide tenant son journal et écrivant les Cahiers se transposait en un double André Walter, attelé aux mêmes tâches, journal et roman, appelé Allain, double lui-même d'A. Walter. Cette galerie des glaces trouvait sa limite dans la disparition de tous ces figurants : Walter clôturait son roman sur la folie de son héros Allain, et mourait à son tour d'une fièvre cérébrale. L'ensemble était alors présenté comme une œuvre posthume, recueillie par un nommé Pierre Chrysis, alias Pierre Louÿs !

Gide deviendra très vite un virtuose de ce procédé, qu'il qualifia de mise en abyme, et qui montrait la rétroaction de l'œuvre sur son auteur. Il écrivait souvent à l'époque, en se regardant dans un miroir – pas n'importe lequel, d'ailleurs, puisqu'il s'agissait de celui surmontant le secrétaire de l'amie de sa mère, Anna Shackleton - : « J'écris sur ce petit meuble d'Anna Shackleton [...] C'était là que je travaillais ; je l'aimais, parce que dans la double glace du secrétaire, au-dessus de la tablette où

j'écrivais, je me voyais écrire ; entre chaque phrase je me regardais ; mon image me parlait, m'écoutait, me tenait compagnie, me maintenait en état de ferveur. » [\(129\)](#)

André Gide constitua ainsi sa persona, le rôle ou le programme de sa vie, vie d'écrivain attaché à la réalisation d'une œuvre unique dont il avait trouvé une représentation dans Goethe. « Mes œuvres m'apparaissent, devant moi, depuis longtemps déjà, prêtes, n'attendant plus que d'être écrites. » [\(130\)](#) , disait-il à l'époque. Ce nouveau canevas subjectif n'allait pas sans un résidu de commandement, qui constituera le pur secret de sa vie : « Nous devons tous représenter. » Ce commandement d'inspiration goethéenne impliquait, bien évidemment, une forme de refoulement du désir. En effet, il ne s'agissait pas pour Gide de pratiquer ou de préconiser un abandon total au désir et aux nourritures terrestres – perspective que Gide savait dangereuse d'amener à une forme de dissolution, l'homme n'étant plus que l'esclave de ses désirs – mais de chercher à les représenter. L'épisode d'Hylas dans Les Nourritures terrestres était assez clair : « Et chacun de mes sens a eu ses désirs. Quand j'ai voulu rentrer en moi, j'ai trouvé mes serviteurs et mes servantes à ma table ; je n'ai plus eu la plus petite place où m'asseoir. La place d'honneur était occupée par la Soif ; d'autres soifs lui disputaient la belle place.

Toute la table était querelleuse ; mais ils s'entendaient contre moi. Quand j'ai voulu m'approcher de la table, ils se sont tous levés contre moi, déjà ivres ; ils m'ont chassé de chez moi ; ils m'ont traîné dehors, et je suis ressorti pour aller leur cueillir des grappes. » [\(131\)](#)

Ce Hylas pouvait rappeler le destin d'Oscar Wilde, celui qui fit office de mentor à Gide lors de sa fameuse nuit d'Alger. Merveilleux conteur, dramaturge à succès, personnage rayonnant du Londres fin de siècle, il se flattait d'avoir mis son génie dans sa vie mais son talent seulement dans ses œuvres. Cette formule par laquelle il ressemblait moins aux philosophes grecs qu'il n'excusait la relative médiocrité de ses textes – des chefs-d'œuvre manqués, disait Gide – équivalait à laisser dévorer ce génie par les plaisirs : « Il allait au plaisir comme on marche au devoir », notait-il, et rajoutait : « Nietzsche m'étonna moins, plus tard, parce que j'avais entendu Wilde dire "Pas le bonheur ! Surtout pas le bonheur. Le plaisir ! Il faut vouloir toujours le plus tragique..." » [\(132\)](#) Wilde devint effectivement la victime de son mode de jouissance ; condamné à deux ans de bagne pour son homosexualité, il en ressortit ruiné, brisé, littérairement éteint pour mourir seul dans un triste hôtel parisien. Gide remarquait aussi combien, pour Wilde – et à l'inverse de lui-même – l'art était mensonge, ne représentant pas le

visage mais le dissimulant : « N'employez jamais je » lui disait-il à propos des Nourritures terrestres [\(133\)](#) .

L'esthétique gidiennne constituait ainsi une sagesse mettant, comme l'indique Lacan, le désir même en question et non le contraire. Comme le disait joliment Delay : « Au plus fort de ses ivresses dionysiaques, Gide ne dansa jamais que sur un pied et ne fut aveuglé que d'un œil ; l'autre le regardait sans indulgence faire l'ilote ivre et jugeait que cette ébriété pourrait mal finir. » [\(134\)](#) Cette mise en lumière du désir et de ce qui en constitue le fond obscur – soit la jouissance – par l'exploration et la représentation de sa propre singularité, est ce qui a donné et donne encore à Gide toute son importance. Il n'était pas sans en avoir une certaine idée, comme l'atteste un projet de préface pour Si le grain ne meurt : « C'est parce qu'il se croyait unique que Rousseau dit avoir écrit ses Confessions. J'écris les miennes pour des raisons exactement contraires et parce que je sais que grand est le nombre de ceux qui se reconnaîtront. "Mais quelle utilité... ?

— Je crois que tout ce qui est vrai peut instruire." » [\(135\)](#)

Gide ne se voulait donc pas seulement singulier mais aussi représentatif, et aspirait, pour cela, à

élever son cas au paradigme. C'était même ce qui en faisait, selon Lacan, un maître au-delà de sa bourgeoisie (136) . Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il y est parvenu ; sa singularité, aussi chétive qu'elle ait pu être, concerne beaucoup de monde depuis longtemps, tout en étant devenue aussi une manière de modèle. Ce n'est évidemment pas le désir même de Gide qui a fait école – fort heureusement, puisque même s'il le voilait du terme d'uranisme (137) , il s'agissait en fait de pédophilie – mais l'intérêt qu'il y a porté a contribué à ce que l'on soit attentif aujourd'hui au désir propre qui nous habite. De la même façon, ce n'est pas tant la reconnaissance de l'homosexualité qui a progressé que celle de l'importance du désir comme tel. À l'ère démocratique, celle de l'homme sans qualités, où chacun se doit de ressembler à tout le monde, c'était aussi malaisé que nécessaire puisque le désir, comme la jouissance qui l'accompagne, ne se fondent dans aucune volonté générale et ne font de loi que singulière.

Lacan évoquait aussi les rapports du désir et de la persona en des termes au fort parfum d'Ancien Régime : le désir est un privilège et la persona son secret : « [...] ce n'est pas ailleurs que dans ce masque que s'offre à nous le secret du désir, et avec lui le secret de toute noblesse. » (138) J.-A. Miller a éclairci cette formule énigmatique en

montrant qu'elle renvoyait à la théorie de la noblesse chez Hegel, pour qui le noble était celui pour lequel il n'y avait pas de conflit entre l'État et la richesse individuelle. Cette harmonie avait un prix, le refoulement de son désir au bénéfice du monarque, dont le modèle idéal était Louis XIV. Le noble était donc, parmi les maîtres, celui qui avait sacrifié son désir à l'idéal du moi. Il précisait encore : « Il suffit de suivre la construction métonymique de la persona pour avoir la forme humaine du désir. Ce que le sujet dissimule, ce par quoi il le dissimule, est ce par quoi même il le révèle. Le masque démasqué. » Et encore : « Le refoulement n'est pas derrière le masque, il est dessus, chacun le porte sur son masque. » [\(139\)](#) La noblesse du désir tenait donc à son refoulement et, à le reconnaître amoureux en dehors d'elle, Madeleine n'eut d'ailleurs que ces mots : « moins de noblesse. » [\(140\)](#)

Plutôt que de se contenter de reconnaître dans les créations littéraires gidiennes des éléments de sa biographie et de ses symptômes, il serait donc plus intéressant de cerner les transformations que sa plume leur faisait subir. Prenons le fameux acte gratuit qui aura une fortune au-delà de Gide, notamment avec Sartre voire Camus, et qui se trouvait défini surtout dans *Le Prométhée mal enchaîné* [\(141\)](#) ou dans *Les Caves du Vatican* : « un acte qui n'est motivé par rien. Comprenez-

vous ? intérêt, passion, rien. L'acte désintéressé ; né de soi ; l'acte aussi sans but, donc sans maître ; l'acte libre ; l'Acte autochtone ? » [\(142\)](#) L'exemple le plus célèbre, inspiré en partie du Raskolnikov de Dostoïevski, était celui du Lafcadio des Caves, bâtard cynique et solitaire qui, dans un train de nuit entre Rome et Naples près de Capoue, décidait brusquement, sans calcul préalable, sans rime ni raison, de flanquer son voisin par la fenêtre. Les conséquences pour Lafcadio s'avéraient aussi spectaculaires que surprenantes, le bel indifférent qu'il était – que la police ne soupçonnait évidemment pas puisqu'elle est toujours embarrassée devant les crimes immotivés – commençait à se sentir quelque peu coupable, disait détester l'impunité, pensait à se livrer et surtout rencontrait l'amour d'une belle blonde [\(143\)](#) ...

La critique s'accorde à voir dans l'acte gratuit la transposition de la jouissance du saccage et de la destruction qui marqua sa première enfance, ce que Lacan appelait l'abîme dans sa jouissance primaire [\(144\)](#) . S'il n'y a pas lieu d'en contester les points communs, l'on ne peut pourtant négliger les modifications que l'écrivain y apportait. Si l'enfant Gide n'était guère changé par ses méfaits et continuait de plus belle, il n'en allait pas de même du héros de l'acte gratuit qui en arrivait à se dégager

d'une certaine position de jouissance. N'était-ce pas d'ailleurs une part de celle-ci, représentée par son voisin qu'il poussait par la fenêtre du wagon, et ceci à proximité d'une ville que l'histoire a rendue célèbre pour ses délices ? C'était donc une part de lui-même qu'il frappait dans l'Autre, celle qui ne lui était plus supportable, une jouissance qui l'isolait tant et plus. Ce passage à l'acte survenait d'ailleurs après que Lafcadio se soit vu devenir plus ou moins riche à la mort de son géniteur qui, tout en lui laissant beaucoup d'argent, veillait néanmoins à ne pas le reconnaître : « Mon enfant, disait son père sur son lit de mort, la famille est une grande chose fermée ; vous ne serez jamais qu'un bâtard. » [\(145\)](#)

L'acte gratuit, qui n'était qualifié comme tel uniquement parce que ses raisons ne s'apercevaient pas d'emblée – même si l'on se livre aux joies de la tautologie en disant qu'agir sans motif serait un motif comme un autre, on les dira à plus juste titre, inconscientes –, relevait du concept même de l'acte : il était sans calcul, transgressait les codes et, en visant cette zone particulière de son rapport à la jouissance, changeait surtout profondément celui qui le commettait [\(146\)](#) . Lafcadio n'était pas seulement l'enfant Gide vieilli, il en était aussi et surtout la transformation. Là où il y avait destruction sans limite, l'écrivain y substituait une figure qui n'y ressemblait plus qu'en apparence puisqu'il s'agissait

d'un crime par lequel le bâtard qu'il était entraînait peu ou prou dans le circuit de la dette. Ce n'était plus une action répétée à l'infini mais un acte unique. Lafcadio ressortissait à la persona gidiennne : il témoignait de ce que fut l'enfant Gide mais en le civilisant, c'est-à-dire en lui ajoutant un trait de castration portant sur la jouissance. Le message de Goethe, dont l'immixtion était postérieure à la première partie de son œuvre – celle marquée par le symbolisme avec Les Cahiers d'André Walter mais aussi Le Traité du Narcisse, Le voyage d'Urien, La Tentative amoureuse et Paludes – apporta ainsi une modification importante dans le style de Gide. André Walter était son reflet, André Gide un signifiant maître qui le représentait en le masquant ; le premier n'était qu'imaginaire, le second symbolique.

Boris

« Même son ciel à présent se vidait. » [\(147\)](#)

Dans son roman Les Faux Monnayeurs, écrit après la crise conjugale de 1918, Gide donna de son enfance, qu'il qualifiait de rechignée, une représentation clinique à la lumière de la psychanalyse telle qu'il la connaissait par Eugénie Sokolnicka. Cette psychanalyste polonaise, successivement en analyse avec Jung, Freud puis Ferenczi, était arrivée – recommandée tièdement par

Freud qui ne l'aimait guère (148) – en 1921 à Paris, ville où tout était à construire du point de vue psychanalytique. Georges Heuyer lui ouvrit les portes de l'hôpital Sainte-Anne où elle participa aux présentations de malades et à des réunions de cas. Ne s'y plaisant guère, elle quitta le temple de la psychiatrie française après quelques mois pour trouver meilleur accueil auprès du groupe de la Nouvelle Revue Française. Elle tint chez elle un séminaire réunissant notamment Martin du Gard, Gallimard, Jean Schlumberger et Gide. Celui-ci s'y intéressait à sa façon et la Petite Dame notait, amusée : « Il [Gide] m'entraîne chez M^{me} Sokolnicka, doctoresse polonaise qui réunit chez elle quelques notoriétés pour leur expliquer les théories de Freud dont elle fut l'élève, en donnant des exemples détaillés de psychanalyses faites par elle ou par d'autres. [...] Tout de suite il fait de l'opposition un peu systématique, d'une façon intelligente et savoureuse mais brutale ; on sent M^{me} Sokolnicka qui s'énerve, mais elle se défend bien. » (149) Il essaya aussi d'entrer en analyse mais l'expérience tourna court puisqu'elle se serait arrêtée après six séances seulement, Gide constituant sans doute, selon Lacan, un trop gros morceau pour les prises de la sympathique pionnière (150) . C'est néanmoins en s'inspirant de l'un de ses articles publié en 1920 « Analyse d'une

névrose obsessionnelle infantile » qu'il fera son portrait de l'artiste en enfant névrosé [\(151\)](#) .

L'enfant de dix ans et demi, dont Eugénie Sokolnicka s'occupa quotidiennement pendant six semaines, souffrait de symptômes apparus lors de l'occupation de la ville de Minsk en 1919 par les bolchéviques. Son père comme son grand-père durent se cacher pour échapper à la mobilisation forcée tandis que la communauté juive était particulièrement menacée. Les symptômes, englobant mère et fils, étaient spectaculaires : une phobie du toucher telle que sa mère devait lui donner la becquée, des rituels compliqués auxquels elle devait aussi se soumettre – il la battait parfois –, de violents maux de tête, il ne pouvait rien demander ou dire sans le nier aussitôt, etc. Tout cela s'éclaircissait rapidement dans la cure avec l'apparition dans le discours de l'enfant d'un autre garçon, Monja, qui, en affirmant disposer de pouvoirs magiques contre les Bolchéviques, l'avait de plus initié à la masturbation et à la sexualité. La disparition du père avait donc laissé l'enfant face à une jouissance qui le dépassait et que ses symptômes tentaient en vain d'endiguer.

Ceux du petit Boris des Faux Monnayeurs étaient à peu près identiques – l'absence du père, l'initiation à la magie et à la jouissance par un

garçon plus âgé, les symptômes et les rituels névrotiques qui s'ensuivent – mais complétés de signifiants manifestement gidiens. Âgé de treize ans, il était accompagné de Bronja, la fille de son analyste, charmante créature que Gide décrivait comme ceci : « La petite Bronja est exquise ; elle doit avoir quinze ans. Elle porte en nattes d'épais cheveux blonds qui descendent jusqu'à sa taille ; son regard et le son de sa voix semblent plutôt angéliques qu'humains. » [\(152\)](#) Sokolnicka était elle-même devenue Sophroniska, nom où s'entend le sophron grec désignant celui qui est sain d'esprit, le sage ou le prudent. La place de la mort était par contre plus accentuée encore qu'à Minsk : si elle n'était là-bas qu'une menace pesant sur les hommes, elle était ici déjà dans la place même puisque le père de Boris était mort et que son grand-père auquel il allait être confié, le vieux La Pérouse, était manifestement au bout du rouleau.

À travers une conversation avec M^{me} Sophroniska, Gide présentait la cure analytique d'une façon assez classique – la cause est traumatique et se découvre en laissant parler et rêver le sujet, etc. – mais en tirait une conclusion plutôt maussade : « Le pauvre enfant n'a plus en lui le moindre taillis, la moindre touffe où s'abriter des regards de la doctoresse. Il est tout débusqué. Sophroniska étale au grand jour, démontés, les

rouages les plus intimes de son organisme mental, comme un horloger les pièces de la pendule qu'il nettoie. Si, après cela, le petit ne sonne pas à l'heure, c'est à y perdre son latin. » [\(153\)](#)

Et de fait, l'enfant, mis en confiance et ayant tout avoué de sa découverte de la magie et de la volupté avec un copain de collègue, devrait être, selon la doctoresse, tiré d'affaire, ce qui n'était pas l'avis de Gide qui, un peu plus loin, rajoutait ceci : « Sophroniska va répétant que le petit Boris est guéri ; cette cure doit corroborer sa méthode ; mais je crains qu'elle n'anticipe un peu. Naturellement je ne veux pas la contredire ; et je reconnais que les tics, les gestes-repentirs, les réticences du langage, ont à peu près disparu ; mais il me semble que la maladie s'est simplement réfugiée dans une région plus profonde de l'être, comme pour échapper au regard inquisiteur du médecin ; et que c'est à présent l'âme même qui est atteinte. De même qu'à l'onanisme avaient succédé les mouvements nerveux, ceux-ci cèdent à présent à je ne sais quelle transe invisible. Sophroniska s'inquiète, il est vrai, de voir Boris, à la suite de Bronja, précipité dans une sorte de mysticisme puéril ; elle est trop intelligente pour ne comprendre point que cette nouvelle "béatitude de l'âme", que recherche à présent Boris, n'est pas très différente après tout, de celle qu'il provoquait d'abord par artifice, et que, pour

être moins dispendieuse, moins ruineuse pour l'organisme, elle ne le détourne pas moins de l'effort et de la réalisation. » [\(154\)](#)

Selon Gide, l'analyse n'avait donc rien guéri – il évoquait une espèce de réaction thérapeutique négative : la maladie se réfugie dans une région plus profonde de l'âme, les mouvements nerveux deviennent transe invisible – mais seulement déplacée, répercutée ailleurs [\(155\)](#) . En lieu et place des croyances magiques de départ – c'est-à-dire l'initiation brutale à la chose phallique par un voyou plus âgé – apparaissait un nouveau mysticisme, les deux enfants lisant ensemble l'Apocalypse et conversant avec les anges. Bref, Bronja avait chassé le voyou et la jouissance phallique pour emmener Boris dans un monde angélique, c'est-à-dire mortifié. Gide faisait alors mourir Bronja d'une espèce de Schaudern, soit une crise d'épilepsie, et puis Boris en jouant à la roulette russe pour tenter de se faire accepter de ses gredins de condisciples qui rêvaient de former une « Confrérie des hommes forts » !

Le roman se clôturait sur les méditations du grand-père du petit Boris, le vieux Lapérouse, qui ne pensait pas à la mort de son petit-fils mais aux desseins de Dieu qu'il assimilait au diable : « Il s'amuse avec nous, comme un chat avec la souris qu'il tourmente... Et il nous demande encore après

d'être reconnaissants. Reconnaisants de quoi ?[...] Et savez-vous ce qu'il a fait de plus horrible ?... C'est de sacrifier son propre fils pour nous sauver. Son fils ! Son fils !... La cruauté, voilà le premier des attributs de Dieu. » [\(156\)](#)

Ces réflexions sur le désir de Dieu étaient loin d'être périphériques dans l'œuvre de Gide ; elles se rencontraient aussi bien dans Numquid et tu, témoin de sa crise mystique pendant la première guerre mondiale, que dans La Porte étroite, La Symphonie pastorale, Les Caves du Vatican ou encore dans le Journal où il en parlait aussi souvent que de Madeleine. Pour Lacan, ce n'était pas là qu'un semblant dépareillé – reste de son éducation protestante –, mais au contraire l'une de ses préoccupations constantes. Il ne fallait pas y voir selon lui l'évocation mélancolique d'un Dieu méchant mais plutôt un appel à son désir. Être désiré était, en effet, « sa grande affaire » puisqu'il ne l'avait pas été enfant et il s'imaginait volontiers l'objet de l'Autre suprême, fut-ce de son caprice : « Là où le A prend forme, il en avait même une notion tout à fait spécifiée, c'est à savoir que, le plaisir de ce grand Autre, c'était celui de déranger celui de tous les petits. Moyennant quoi il pigeait très bien qu'il y avait là un point de tracasserie qui le sauvait évidemment du délaissement de son enfance. Toutes ces taquineries avec Dieu, c'était quelque chose de

fortement compensatoire pour quelqu'un qui avait si mal commencé. » [\(157\)](#)

IV. Les garçons

Idéal du moi ou perversion

[Gide] « – Tu sais, je m'intéresse beaucoup aux poupées ; quand j'étais petit, je jouais toujours avec celles de mes cousines. [Élisabeth, alors âgée de neuf ans] – Comme c'est dommage que tu n'es plus un petit garçon !

[Gide] – Ma petite fille, on ne m'a jamais rien dit de plus gentil » [\(158\)](#)

« Je ne suis qu'un petit garçon qui s'amuse doublé d'un pasteur protestant qui l'ennuie. » [\(159\)](#)

Voilà une phrase comme Gide en avait le secret et l'habitude – c'était aussi un auteur à citations et dictionnaires –, bien faite pour donner un premier aperçu de ce que fut son mode de jouissance.

Nous reconnaissons aisément l'influence du pasteur protestant dans le discours des femmes qui achevèrent de transformer sa famille en un fief de religionnaires et un parc de maternage moral : sa mère, l'amie de celle-ci (Anna Shackleton), Marie la servante et enfin Madeleine. Cela aboutit à Gide, que Lacan qualifia de fleur illustre d'humanité, mais capable seulement d'un amour mort, vide, d'une

passion du manque ne trouvant à se satisfaire que dans l'art littéraire : les époux lisaient, s'écrivaient et, persuadés tous deux du génie d'André, gardaient leurs lettres.

La figure de l'enfant qui s'amuse ne se mêlait pas à la précédente mais la dédoublait. C'était aussi une litote pour désigner un mode de jouissance précis, la masturbation. Gide resta en effet toujours fidèle à ses pratiques enfantines formant avec sa main l'un des couples les plus célèbres de la littérature française. Les Nourritures terrestres font donc concurrence aux Rêveries du promeneur solitaire, à ceci près que Gide continuait Diogène en se faisant souvent accompagner d'un autre lui-même (160) . Les petits garçons étaient donc deux, s'aimant face à face et sans violence !

La perversion de Gide ne tenait pas simplement à son goût des petits garçons mais plus précisément au fait qu'il désirait le petit garçon qu'il avait été dans les bras de sa tante. L'amour maternel, identifié aux commandements du devoir, n'ayant laissé aucune place au désir, celui-ci ne pouvait faire qu'intrusion en venant du dehors. Moyennant quoi, il était violent et mortifère, soit insupportable. Ne pouvant occuper cette place de l'enfant désiré, le sujet Gide y plaçait un substitut, tandis qu'il s'identifiait de son côté à celle qui, de ce

désir, avait la jouissance et les moyens. Autrement dit, il désirait en femme – en femme ressemblant à son aimable tante – sa séductrice, ce qui explique aussi que les petits garçons étaient plus désirables s'ils avaient, comme elle, la peau brune. La perversion venait donc à la place de l'idéal du moi [\(161\)](#) .

Si ce canevas, qui organisait la partie de sa jouissance tenant au phallus, trouva ses fondements suite à la scène de séduction de ses treize ans, il ne se réalisa évidemment pas à cette époque. Il fallut pour cela du temps, soit une période de plus ou moins dix ans jusqu'à son premier voyage en Afrique du nord, période pendant laquelle il se forma, c'est-à-dire trouva les moyens pour devenir ce qu'il était. Ce n'est effectivement pas la rencontre de jeunes arabes qui le transforma, mais autre chose, des lectures notamment, et surtout celle de Goethe qui lui apporta, peu après ses vingt ans, le signifiant nécessaire à s'orienter dans l'existence. Il ne faut pas en conclure pour autant que tout était déjà écrit à treize ans, loin s'en faut, ce n'est même qu'à vingt-cinq ans que Gide put estimer son processus de formation achevé.

Prenons garde aussi aux anachronismes biographiques : ce qui arriva ne devait pas nécessairement arriver ! N'est-ce pas plutôt ce qui

se passe – de manière contingente – qui rend opératoire, réalise telle ou telle de nos dispositions que l'on ignorait jusque-là ? L'on soutiendra avec Gide qu'il ignorait son homosexualité jusqu'à ce qu'il la vive et que ce n'est qu'après-coup qu'il put tant soit peu l'expliquer. Cela emporte une conséquence structurale non négligeable : c'est le futur qui éclaire le passé, et personne ne peut prédire l'avenir ! Gide a ainsi pu dire, après-coup, des choses apparemment contradictoires : que son voyage en Algérie avait été une terrible erreur d'aiguillage ou, à l'inverse, que son « penchant » était précoce (162) . Les deux peuvent pourtant être vrais : d'un côté, il aurait pu, en faisant d'autres choix, rester le mort vivant qu'il était, de l'autre, il a réalisé le fantasme inconscient qui était en lui. Le résultat, évidemment, diffère considérablement selon que l'on vive en tenant compte de son sinthome – soit ce que l'on a en soi d'irréductible –, ou qu'on l'ignore.

Ali, Mériem et Mohammed

« Utinam ex vobis unum ! Que personne n'a lu, dans ce mot de Virgile, l'émotion que je sais y lire. » (163)

Gide connut ses premières expériences sexuelles en Afrique du nord pendant l'hiver 1893-94 ; il y retourna un an plus tard, vécut d'autres

aventures, cette fois en compagnie de deux débauchés célèbres, Oscar Wilde et son compagnon lord Alfred Douglas. Le dramaturge irlandais vivait ses derniers moments de liberté avant son procès contre le marquis de Queensberry, père de Douglas, à l'issue duquel, en mai 1895, il sera emprisonné pendant deux ans [\(164\)](#) . Gide a rendu ces voyages célèbres en les contant dans la seconde partie de *Si le grain ne meurt* qu'il commença à écrire très tôt, en 1910 – certaines pages datant même de 1897 –, mais il n'aura les coudées franches pour les achever qu'après la crise de l'automne 1918 avec Madeleine. Il qualifia, du reste, cette seconde partie de longue conversation avec le diable [\(165\)](#) .

Âgé de vingt-quatre ans, il ne semblait donc pas encore vraiment fixé sur ses choix d'objet et pratiquera donc, avec des succès divers, jeunes garçons et jeunes femmes.

Comme toujours s'agissant de Gide, les choses commencèrent par la rencontre de la mort, du moins de sa menace, puisqu'il souffrit rapidement d'une affection alarmante, les médecins hésitant entre congestion pulmonaire ou tuberculose [\(166\)](#) . La mort précédant donc l'objet du désir, il le découvrit peu après, en novembre, sous les espèces d'un jeune garçon, Ali, maraudant près de son hôtel, et

qui s'offrit à lui dans la dune de Sousse : « Sitôt arrivé là, sur le sable en pente, Ali jette châle et manteau ; il s'y jette lui-même et, tout étendu sur le dos, les bras en croix, commence à me regarder en riant. Je n'étais pas niais au point de ne comprendre pas son invite ; toutefois je n'y répondis pas aussitôt. Je m'assis, non loin de lui, mais pas trop près pourtant, et, le regardant fixement à mon tour, j'attendis fort curieux de ce qu'il allait faire. [...] Mais saisissant la main qu'il me tendait, je le fis rouler à terre. Son rire aussitôt reparut. Il ne s'impatienta pas longtemps aux nœuds compliqués des lacets qui lui tenaient lieu de ceinture ; sortant de sa poche un petit poignard, il en trancha d'un coup l'embrouillement. Le vêtement tomba ; il rejeta au loin sa veste, et se dressa nu comme un dieu. Un instant il tendit vers le ciel ses bras grêles, puis en riant, se laissa tomber contre moi. Son corps était peut-être brûlant, mais parut à mes mains aussi rafraîchissant que l'ombre. Que le sable était beau ! Dans la splendeur adorable du soir, de quels rayons se vêtait ma joie !... » [\(167\)](#)

Peu après, dans la grande oasis de Biskra, il rencontrera Mériem, de la tribu des Oulad Nail, dont les filles pratiquaient une forme rituelle de prostitution pour se constituer une dot leur permettant, écrivait Gide, d'acheter un époux ! Cette rencontre fut précédée de quelque angoisse ;

l'attendant et craignant qu'elle ne vienne pas, il a ces mots curieux, se sentant comme Caïn quand il vit la fumée de son sacrifice repoussée vers le sol ; « l'holocauste n'était pas agréé ». Et il rajoute quelques lignes plus bas : « j'étais forclos » [\(168\)](#) , soit le terme même dont il usait dans la première partie de ses mémoires pour évoquer ses Schaudern, le tremblement le saisissant au contact de la mort. Le manque pour Gide était manifestement une épreuve...

Mériem était de chair ferme, de peau ambrée, de formes pleines mais enfantines, et surtout cynique et sauvage, bref, rien en elle n'évoquant pour lui l'amour, les choses se passèrent le mieux du monde. Il n'en alla pas de même avec la sœur de celle-ci, En Barka, très belle : « beaucoup trop belle [...] sa beauté même me glaçait ; je ressentais pour elle une sorte d'admiration mais pas le moindre soupçon de désir. » [\(169\)](#) En écrivant ces lignes, Gide était moins dans le brouillard de s'apercevoir que le ravalement de la vie amoureuse était la condition même de sa jouissance : « Je commençais à comprendre que je n'avais supporté Mériem que grâce à son cynisme et à sa sauvagerie ; avec elle, du moins, on savait à quoi s'en tenir ; dans ses propos, dans ses manières, rien ne singeait l'amour ; avec l'autre je profanais ce que j'avais de plus sacré dans le cœur. » [\(170\)](#)

Ces expériences passionnantes seront interrompues par l'arrivée inopinée de Madame Gide mère et de Marie, sa servante sévère, inquiètes des poumons de notre héros ! Le poumon, le poumon ! La famille Gide faisait du Molière ; mais, en attendant, la fête était finie, le retour en Europe décidé, retour qui l'amènera par Malte et l'Italie à un long séjour dans le Jura suisse à La Brévine où avait séjourné Jean-Jacques en son temps. Se sentant ressuscité, il supportera le village peu accueillant, le climat polaire et écrit Paludes, délicieuse satire des cénacles symbolistes et de son goût personnel pour l'évanescence funèbre [\(171\)](#) .

Prenant goût à la résurrection, Gide repartit l'hiver suivant pour un deuxième voyage en Algérie où il vivra grâce à Wilde, qui fera office de mentor, ses expériences les plus significatives. Alger, la nuit obscure, un petit musicien, une longue période d'abstinence – c'est-à-dire marquée par le vice solitaire insuffisant pour le satisfaire –, tout était réuni pour qu'il se passât quelque chose : « Depuis, chaque fois que j'ai cherché le plaisir, ce fut courir après le souvenir de cette nuit. Après mon aventure de Sousse, j'étais retombé misérablement dans le vice. La volupté, si parfois j'avais pu la cueillir en passant, c'était comme furtivement ; délicieusement pourtant, un soir, en barque avec un jeune batelier du lac de Côme (peu avant de gagner La Brévine)

tandis qu'enveloppait mon extase le clair de lune ou l'enchantement brumeux du lac et les parfums humides des rives fondaient. [...] La tentative auprès de Mériem, cet effort de "normalisation" était resté sans lendemain, car il n'allait point dans mon sens ; à présent je trouvais enfin ma normale. [...] Mais comment nommerai-je alors mes transports à serrer dans mes bras nus ce parfait petit corps sauvage, ardent, lascif et ténébreux ?... Je demeurai longtemps ensuite, après que Mohammed m'eût quitté, dans un état de jubilation frémissante, et bien qu'ayant déjà, près de lui, cinq fois atteint la volupté, je ravivai nombre de fois encore mon extase et, rentré dans ma chambre d'hôtel, en prolongeai jusqu'au matin les échos. [...] Comme je donnais ici ma mesure, et qu'au surplus je venais de lire Le Rossignol de Boccace, je ne me doutais pas qu'il y eût de quoi surprendre, et ce fut l'étonnement de Mohammed qui d'abord m'avertit. Où je la dépassai d'abord cette mesure, c'est dans ce qui suivit, et c'est là que pour moi commence l'étrange : si soulé que je fusse et si épuisé, je n'eus de cesse et de répit que lorsque j'eus poussé l'épuisement plus loin encore. J'ai souvent éprouvé par la suite combien il m'était vain de chercher à me modérer, malgré que me le conseillât la raison, la prudence ; car chaque fois que je le tentai, il me fallut ensuite, et solitairement, travailler à cet épuisement total hors

lequel je n'éprouvais aucun répit, et que je n'obtenais pas à moins de frais. » [\(172\)](#)

De l'Un à l'Autre

Ces lignes décrivaient avec autant d'élégance que de précision un mode de jouir très singulier. La jouissance le reliant à la nature environnante était un thème récurrent chez Gide dont Les cahiers d'André Walter campaient déjà les petits vauriens des grandes routes, à la peau brune, sauvages, lascifs, plongeant nus dans la fraîcheur des rivières, et qui ne pensent pas. Frémissante et vespérale, cette nature était autant sonore que visuelle. Mohammed était musicien et le son de sa flûte rehaussait la grâce de son corps : « Comme une eau limpide et constante le chant de la flûte coula à travers un extraordinaire silence, et l'on oubliait l'heure, le lieu, qui l'on était et tous les soucis de ce monde. » [\(173\)](#) Gide évoquait encore Le Rossignol du Décaméron de Boccace qui mettait en scène un couple de jeunes gens non mariés faisant, à l'insu des parents de la belle, l'amour, huit fois en une seule nuit sur une terrasse où s'entend le chant du bel oiseau. Le rossignol peut aussi évoquer Le ramier, inédit de Gide publié récemment, dans lequel il raconta sa vaine poursuite de la jouissance avec plusieurs partenaires différents jusqu'à ce qu'il la trouve avec un nommé Ferdinand, qu'il surnomma

le ramier parce qu'il roucoulait au moment de l'orgasme. Il considéra d'ailleurs avoir connu là une nuit plus belle que celle, pourtant déjà inoubliable, d'Alger [\(174\)](#) .

La flûte du jeune Mohammed révélait ainsi ce que l'on n'entend pas d'ordinaire soit le silence, dans lequel Lacan situait ce qu'il appelait l'objet voix. Normalement aphone, hormis dans les psychoses, la voix ne peut se manifester que par la grâce de l'art ou de l'artifice de l'Autre, telle la musique. Celle qui se faisait entendre ici à Gide n'était plus celle de la mort ou de la castration mais celle d'une jouissance étonnante dans son chef. En effet, celle qu'il arrachait à la mortification de son être – le titre *Les Nourritures terrestres*, qu'il trouva du reste ces jours-là, sonne donc comme un chant de retrouvailles avec la vie – et qui lui donnait le sentiment d'appartenir à la nature entière, était proprement océanique, féminine. Ne retrouvait-il pas là une part de ce que Lacan appelait sa jouissance primaire quand le simple récit de la métamorphose de Gribouille en rameau de verdure l'amenait à l'orgasme ?

Un mot encore sur le grand nombre « d'extases » que, finalement, il ne comptait même plus, et qui ne répondaient manifestement pas à la logique masculine habituelle, imposant côté homme

un régime binaire de l'ordre 0,1 contrastant avec celui à l'œuvre côté femme, infini et qui ne se décompte pas. En effet, à l'érection ne succédait pas chez lui la détumescence causée par l'orgasme différenciant chaque moment de jouissance. Au contraire, la jouissance semblait ici se prolonger au-delà même des moyens du phallus qui la suivait comme il pouvait. Le seul point d'arrêt n'était plus alors que l'épuisement total, ne s'obtenant qu'après un très dur labeur : « Je me suis exténué, écrit-il dans son Journal le 14 juillet 1918, tout le long du jour. Deux fois avec M. ; trois fois seul ; une fois avec X ; puis seul encore deux fois. Absurde besoin d'outrance, puis d'annihilation... d'en finir. » [\(175\)](#)

Si, au départ, la jouissance masturbatoire de Gide, n'était que jouissance de l'idiot, de l'Un, elle devenait ainsi celle de l'Autre : « On peut dire, remarque J.-A. Miller, que sur le versant de l'amour, l'amour de Gide obéit à la formule masculine, en ce qu'elles sont toutes les mêmes, avec la place marquée de l'exception [Madeleine]. Par contre, sur le versant du désir ou de la jouissance, puisque dans le texte de Gide [celui de Lacan sur Gide] les deux termes ne sont pas complètement distribués, il obéit à la formule féminine. » [\(176\)](#)

Si Gide était donc bien autre chose qu'un enfant qui s'amuse et tendait aussi à être une femme qui

désire et jouit, reste à savoir laquelle ! Lacan y reconnaissait sans aucune hésitation le modèle de sa tante qui sera présente dans son œuvre sous deux espèces différentes : « La Putiphar se cache sous la Pasiphaé qu'il se dira devenir, mugissante à s'ouvrir à la pénétration de la nature, de même que le modèle de sa tante se devine où Jean Delay l'indique, sous le mimodrame de son hystérie infantile. » [\(177\)](#) Pasiphaé était la femme de Minos qu'elle trompa avec le taureau envoyé par Poséidon, tandis que la Putiphar était celle du général égyptien du même nom dans l'Ancien Testament qui avait essayé de séduire son esclave, Joseph, alors adolescent. Autrement dit, la femme du désir se cache et commanderait celle de la jouissance ! C'était évidemment la position de Lacan en 1958 qui considérait que la jouissance était subordonnée au pouvoir du signifiant et donc du désir qui, de la libido, en était la face symbolique. Son enseignement n'en restera pas là, la jouissance faisant de plus en plus office ensuite de marteau sans maître [\(178\)](#) .

Corydon

« Dia voluptas, dux vitae. » [\(179\)](#)

Corydon est une pièce atypique dans l'œuvre gidienne à la fois par sa forme, très éloignée de

toute espèce de journal, récit, mémoire ou sottise ironique – quatre dialogues socratiques entre un médecin nommé Corydon, en référence au personnage de Virgile amoureux du bel Alexis, et un honnête homme, figure de la vox populi, son contradicteur – et aussi par sa visée, la défense de l'homosexualité. Aussi brillant et cultivé qu'il soit, c'est néanmoins un texte de militant, un plaidoyer que Gide considérerait comme très important ; non pas le plus réussi mais, pensait-il, le plus serviceable c'est-à-dire utile et durable [\(180\)](#) .

Gide pensait à ce livre depuis longtemps (soit les années 1900), accumulant lectures, notes, documents ; il en commença la rédaction dès 1909 pour en faire une première publication en 1911 à douze exemplaires, une seconde tout aussi confidentielle en 1920 et la dernière en 1924 [\(181\)](#) . Les raisons de ces atermoiements de plus de dix ans sont multiples : la nécessité, habituelle chez Gide, de laisser mûrir longtemps un texte avant de le publier ; l'époque, à la fois dangereuse pour un éloge de la pédérastie et peu réceptive pendant la première guerre mondiale ; enfin et surtout Madeleine... Ce sera donc la grande crise de leur mariage en 1918 qui, tout en le brisant, lui laissa le champ libre à la fois pour Corydon et Si le grain ne meurt, deux livres à considérer comme jumeaux [\(182\)](#) .

Que Gide cherchait-il en écrivant et publiant Corydon ? Donner à l'homosexualité et à ses diverses formes – la pédérastie qu'il appelait aussi uranisme, la sodomie ou encore l'inversion – droit de cité à côté de l'hétérosexualité. Pour ce faire, la cause manquait de martyrs, de « Quelqu'un, écrivait-il dans les premières pages, qui irait au-devant de l'attaque ; qui, sans forfanterie, sans bravade, supporterait la réprobation, l'insulte... » [\(183\)](#) Jusque-là, les homosexuels faisant alors la une – même et surtout le célèbre Oscar Wilde – n'étaient surtout que des victimes plus ou moins honteuses [\(184\)](#) .

Dans le premier de ses quatre dialogues, Gide s'employait à démontrer qu'elle n'est pas une maladie. Prenant appui sur son propre cas comme toujours, il y campait le portrait d'un Gide-Corydon qui, bien que n'ayant jamais éprouvé de désir pour une femme, aime néanmoins sa fiancée et ne découvre son penchant que lorsque le frère de sa dulcinée, Alexis B., vient lui avouer le même pour lui ! – « il me semblait me confesser moi-même », note Corydon. L'affaire se termine mal puisque le jeune éconduit se suicide [\(185\)](#) ! L'intéressant n'est pas tant de retrouver la séparation entre amour et désir tout comme l'habituelle présence obsédante de la mort, que ce qu'il proposait de faire dans un cas pareil : « J'aurais pu le guérir comme je me suis

guéri moi-même – C'est-à-dire ? – En le persuadant qu'il n'était pas malade. » [\(186\)](#)

Corydon parle en effet au nom des pédérastes normaux : « [...] l'homosexualité, tout de même que l'hétérosexualité, a ses dégénérés, ses viciés et ses malades ; j'ai comme médecin, relevé à la suite de beaucoup de confrères, maints cas pénibles, désolants ou douteux ; j'en ferai grâce à mes lecteurs ; encore une fois mon livre traitera de l'uranisme bien portant ou [...] de la pédérastie normale. » [\(187\)](#)

Ce n'est pas sur ce chapitre de l'histoire des mœurs, où l'on voit comment une norme joue contre l'autre, que Corydon est le plus intéressant. C'est que, aussi brillant que soit l'argumentaire, nous restons alors sur le plan de ce qu'un critique de l'époque appelait un tract. C'est dans ce même sens qu'allait encore récemment Monique Nemer dans son Corydon citoyen, quand elle n'hésitait pas à faire de ce livre un coming out, un véritable acte de nomination qui aurait changé les choses. Le livre vaudrait plus par l'acte que sa publication constituait que par ce qu'il énonçait : « C'est cela Corydon : contradictoirement un texte en grande partie désuet, et un acte, en son temps radicalement moderne. » [\(188\)](#)

Gay Gide, donc ? Incontestablement, mais c'est aussi par là que ce texte a vieilli de n'être finalement que le premier d'une longue série et qui, passé les temps héroïques, n'a plus qu'un intérêt historique. Gide attachait certes, comme en toutes choses, de l'importance à être le premier, à plus forte raison pour ce qui était de sortir l'homosexualité de la clandestinité, mais la question devient plus intéressante quand on s'avise qu'elle se redoublait ici d'une pointe de rivalité avec Freud : « Freud. Le freudisme... Depuis dix ans, quinze ans, j'en fais sans le savoir. Il est nombre de mes idées qui, l'une ou l'autre exposée ou développée longuement dans un livre épais, eût fait fortune ; si seulement elle était l'unique enfant de mon cerveau [...] "Voilà qui va, je le crains, apporter de l'eau à ton moulin" me dit Rivière, l'autre jour, en parlant du petit livre de Freud sur le développement sexuel. Parbleu ! Il est grand temps de publier Corydon. » [\(189\)](#)

Gide s'était intéressé à Freud dès 1921, avait pensé entrer en contact avec lui par Dorothy Bussy – la sœur de James Strachey, le traducteur de Freud en anglais – et espéré surtout que celui-ci préfaçât la traduction allemande de son Corydon [\(190\)](#) . Si la préface se fait toujours attendre, il semble néanmoins que ce fut Gide qui convainquit Gallimard de publier la traduction française des Trois essais sur la théorie de la

sexualité auxquels Gide fait ici allusion [\(191\)](#) .

Lacan ne contesta pas cette idée qu'avait Gide de faire du freudisme sans le savoir – s'apercevoir de l'existence de l'inconscient n'est après tout pas si extraordinaire pour un écrivain – mais précisa plutôt sur quel point. Gide témoignait, selon Lacan, d'une véritable intuition qui faisait de son Corydon « plus qu'un tract mais un étonnant aperçu de la théorie de la libido. » [\(192\)](#)

Cet aperçu se trouve dans les deuxième et troisième dialogues qui prenaient leur départ d'une critique d'un livre de Remy de Gourmont, La physique de l'amour. Quittant le terrain de la norme, Gide, s'appuyant sur les biologistes de son temps, se lançait sur celui de la nature et de l'éthologie animale dans le but de fonder une nouvelle théorie de l'amour. L'homosexualité ne serait pas contre nature mais seulement contre coutume : personne n'aurait jamais été amoureux s'il n'en avait pas entendu parler, et, comme le disait Dumas fils : « Si l'on ne devient pas amoureux avec tout ça, c'est qu'on a été mal élevé. » [\(193\)](#) Sa nouvelle théorie s'appuyait sur ceci : « Je prétends, moi, que ce fameux "instinct sexuel" n'existe pas qui précipite irrésistiblement un sexe vers l'autre [...] », ou mieux encore : « Ce n'est pas la fécondation que cherche l'animal, c'est simplement la volupté. Il cherche la

volupté – et trouve la fécondation par raccroc. » (194) La volupté se trouve tellement peu dans la copulation que celle-ci, dans de nombreuses espèces, laisse la plupart des mâles sur le carreau. Que font-ils alors sinon jouer entre eux (195) ?

Déjà contestable chez l'animal – mais dépendant de conditions précises telles l'odorat, les menstruations, etc. –, l'instinct sexuel chez l'homme, où rien de tout cela n'existe, tourne alors au jeu (196) . La démonstration freudienne de Gide s'achevait par cette forte assertion : « ... je prétends que, dans la plupart des cas, l'appétit qui se réveille en l'adolescent n'est pas d'une bien précise exigence ; que la volupté lui sourit, de quelque sexe que soit la créature qui la dispense, et qu'il est redevable de ses mœurs plutôt à la leçon du dehors, qu'à la décision du désir ; ou, si vous préférez, je dis qu'il est rare que le désir se précise de lui-même et sans l'appui de l'expérience. » (197)

Le quatrième dialogue – motivé par la critique du livre de Léon Blum Du mariage – prouve la supériorité de l'amour grec par une série de sophismes brillants et comiques manifestement inspirés par l'idylle qu'il vivait alors avec Marc Allégret : il fit la grandeur de la Grèce, ses armées les plus valeureuses tel le bataillon sacré des Thébains formés d'amants et d'aimés, ses femmes

les plus admirables puisque le désir les épargnait... Bref, « la décadence d'Athènes commença lorsque les Grecs cessèrent de fréquenter les gymnases. » [\(198\)](#) Transposé dans le monde bourgeois, l'uranisme assure incomparablement la paix des ménages [\(199\)](#) : un homme ne pouvant se contenter d'une seule femme, un amant sera préférable à une maîtresse qui jamais ne prétendra aux prérogatives de l'épouse... Autrement dit, à celle-ci l'amour, aux amants le reste ! Par ailleurs, qui, mieux qu'un aîné du même sexe pourra entourer, guider vers de radieux sommets le molliter juvenis qu'est le jeune garçon entre treize et vingt-deux ans, plus désirable et désiré que désirant ? » [\(200\)](#)

En cherchant à prouver que l'homosexualité est aussi normale que sa consœur hétérosexuelle – soit, selon ses termes, aussi naturelle –, Gide livrait en passant des points de vue intéressants. La nonne n'était qu'un semblant, une coutume masquant le naturel ; ce qui est premier, vraiment naturel donc, est la jouissance qu'il nommait volupté ; celle-ci n'a en elle aucune autre finalité que sa satisfaction ; le désir qui en émane est erratique, sans loi, dans ses mots, indécis ; la volupté n'est pas la sexualité, la première est naturelle, la seconde culturelle... La jouissance est – c'est-à-dire existe –, au contraire de l'instinct sexuel qui n'est

finalement qu'un mirage.

Cet aperçu par Gide de la théorie freudienne de la libido était d'autant plus étonnant qu'il dépassait non pas Freud, comme il le pensait, mais les conceptions de nombreux analystes de l'époque et des suivantes dont le complexe d'Œdipe constitua longtemps la principale grille de lecture [\(201\)](#) . James Strachey – pourtant très brillant traducteur de Freud en anglais – n'y aurait d'ailleurs vu, selon sa sœur, aucun intérêt : « J'ai prêté mon exemplaire à mon frère James – le psychanalyste – mais il a dit que ça l'ennuyait. » [\(202\)](#)

Gide s'amusa de la mode œdipienne qui régna un moment dans les salons parisiens, la baptisant d'un mot d'esprit méritant un effort de mémoire : « Ne trouvez-vous pas, disait-il à Jean Delay, qu'il y a depuis Freud une vague d'œdipémie ? » [\(203\)](#) Cette pointe n'avait pour l'occasion rien de gratuit puisque la norme œdipienne ne faisait aucune place à l'homosexualité sinon celle d'un arrêt pathologique du développement sexuel ; le pervers restait une manière d'enfant qui, lui, n'accédait jamais à la norme œdipienne.

Les choses ont évidemment beaucoup changé depuis les années vingt du siècle dernier, notamment sous la pression de l'homosexualité

masculine et de textes comme celui de Gide. La norme œdipienne n'en est plus une mais ce que Lacan appela une père-version, le trait d'union étant là pour souligner que l'œdipe était une perversion comme une autre [\(204\)](#) .

Il n'y a plus de mode de vie normal mais seulement des modes de vie possibles c'est-à-dire des façons de se débrouiller le mieux possible avec la jouissance. Homo et hétérosexualité sont sur le même pied, deux sexualités différentes constituant chacune une réponse au réel de la jouissance. Il ne s'agit donc plus d'être en adéquation avec un idéal universel mais seulement avec son être propre. Dans la préface à la première édition américaine de *Corydon*, Gide écrivait ainsi que le véritable guide de vie était la volupté : « *Dia voluptas, disait Lucrèce, dux vitae* » en sont les derniers mots. Sur ce point, Gide n'allait-il pas encore plus loin que lui-même, au-delà d'aucune identification, en faisant de la voluptas – rebelle à toute loi, signifiant maître ou encore identification – la véritable et obscure question de l'existence ? Décrivant son inoubliable nuit d'Alger avec Mohammed, ne témoignait-il pas combien son insatiable jouissance lui était finalement incompréhensible, *unheimlich* ?

V. Le style, c'est l'objet

Delay

« Oui, certainement, je conserverai tes lettres... » [\(205\)](#)

Le style, c'est l'objet, c'est par cette formule aussi abrupte qu'énigmatique que Lacan, à l'occasion de son étude du Gide de Delay intervint dans la question du style [\(206\)](#) . Le style ne désignait donc plus seulement une forme esthétique particulière résultant de la combinaison des signifiants entre eux mais dépendait aussi et surtout d'autre chose, soit de l'objet. Mais alors, de quel objet s'agissait-il ?

Lacan introduisait son propos en mettant en lumière le projet de Delay et la place singulière que celui-ci occupa pour Gide. L'on ne pouvait manquer d'être frappé tout d'abord par les éloges inhabituels sous sa plume, même si l'on tient compte de sa position d'obligé envers Delay qui accueillait son séminaire : « finesse clinique », « performance », « aucun ouvrage paru au titre de la psychanalyse appliquée n'est préférable à celui-ci pour la pureté de sa méthode et pour l'assiette de ses résultats ». Par ailleurs, les nombreuses pages que Delay consacrait à la constitution de Gide – celle d'un

nerveux faible – ne lui attiraient aucun sarcasme... Plus surprenant encore, Lacan en arrivait même à ne pas récuser son ambition, manifeste dès la préface : « Introduction à une psychobiographie », et, qui, en outre, aspirait à faire de cette catégorie un genre nouveau ! A priori, rien de plus éloigné de la position de Lacan disqualifiant – dans le même texte et sans aucune équivoque – la psychanalyse dite appliquée qui, par un curieux détournement du signifiant, qualifiait depuis Freud, les études analytiques de textes littéraires. Lacan rétablissait d'ailleurs les choses en posant que la seule psychanalyse appliquée est celle que l'on fait avec un sujet qui parle et entend : « Il ne peut s'agir hors de ce cas que de méthode psychanalytique, celle qui procède au déchiffrement des signifiants sans égard pour aucune forme d'existence présumée du signifié » [\(207\)](#) .

Serait-ce une inconséquence ? Loin s'en faut ! Lacan relevait plutôt que la réussite même du livre de Delay marquait la limite du genre, et ceci pour la simple et bonne raison que cette psychobiographie répondait au vœu de Gide lui-même. Celui-ci, qui connut Delay à la fin de sa vie et en usait parfois comme d'une espèce de médecin généraliste, repéra surtout en lui la plume du grand psychiatre pour lequel il prépara tous les papiers nécessaires pour qu'il pût mener à bien sa Jeunesse d'André

Gide. Ces papiers, que Lacan qualifia de « petits papiers », étaient constitués d'une masse énorme de correspondance – Gide fut dès son adolescence un épistolier frénétique et pénétré de l'importance du moindre billet –, de notes personnelles, de cahiers de lecture, de morceaux inédits de son fameux Journal, soigneusement classés par lui-même et son entourage, à commencer par sa mère [\(208\)](#) .

Dans quel but ? Disons que, très tôt, Gide vécut avec cette instance de la postérité, de l'Autre à venir, auprès duquel il ne cessait de vouloir se faire représenter. Inclure dans sa vie en train de se dérouler l'instance de la postérité – dans laquelle il logeait le sujet supposé savoir – fut indéniablement pour Gide une façon de transfert et, s'il ne trouva à l'incarner que dans sa vieillesse, il vivait déjà en fonction d'elle depuis longtemps, l'appelant même parfois Dieu.

À vingt-trois ans, Gide présentifiait déjà cette instance en notant dans son Journal : « La vie d'un homme est son image. À l'heure de mourir, nous nous refléterons dans le passé, et, penchés sur le miroir de nos actes, nos âmes reconnaîtront ce que nous sommes. Toute notre vie s'emploie à tracer de nous-mêmes un ineffaçable portrait. Le terrible, c'est qu'on ne le sait pas ; on ne songe pas à se faire beau. On y songe en parlant de soi ; on se flatte ;

mais notre terrible portrait, plus tard, ne nous flattera pas. On raconte sa vie et l'on se ment ; mais notre vie ne mentira pas ; elle racontera notre âme, qui se présentera devant dieu dans sa posture habituelle. On peut dire alors ceci, que j'entrevois, comme une sincérité renversée (de l'artiste) : il doit, non pas raconter sa vie telle qu'il l'a vécue, mais la vivre telle qu'il la racontera. » [\(209\)](#) On ne pouvait mieux dire : nous ne pourrions savoir qui nous sommes qu'après coup, notamment à l'heure de mourir, voire même quand il n'y aura plus que l'Autre pour le voir. Dès lors, autant commencer tout de suite, et vivre déjà selon ce que l'on pourra en dire plus tard !

Dans le même fil, sa correspondance avec sa mère révélait leur discussion serrée, en décembre 1894, sur l'éventualité d'un prêt à l'un de ses amis industriels, Maurice Quillot, qui courait tout droit à la faillite : « Tu parles de mon ami, et raisones sur lui, comme tu ferais pour X ou Y... Après tout, tu fais bien, mais comprends que je ferais très mal, moi, si je raisonnais de même. Je ne dois même pas raisonner. N'avoir pas eu confiance, ou mieux : N'AVOIR PAS EU FOI en quelqu'un, si par hasard ce quelqu'un est QUELQU'UN [\(210\)](#) , c'est une salissure que je ne veux pas faire à ma vie. Voilà je soigne ma biographie. Oh ! ce n'est pas pour les yeux des autres, ils n'en sauront rien, c'est pour moi-même, j'ai horreur du doute qui est une lâcheté.

Que veux-tu ? C'est ma façon d'être moral. » [\(211\)](#)

Il ne s'agit pas ici d'évoquer une inauthenticité quelconque mais de s'apercevoir plutôt que c'était l'artifice que le sujet Gide avait trouvé pour intégrer dans sa vie la fonction de l'Autre. De la même façon, Lacan constatait d'ailleurs « qu'une psychanalyse durant le temps qu'elle se poursuit, guinde plus qu'il ne croit les actes du sujet, et que ceci ne change rien aux problèmes que sa conduite propose. » [\(212\)](#) Au contraire, ils n'en seront même que plus clairs !

Delay écrivit ainsi la psychobiographie de Gide non pas sous sa dictée mais sous le rayonnement de l'objet que celui-ci constituait. Pour que cela fut possible, il fallait seulement que Delay acceptât de jouer le jeu, et mît sa plume au service du désir de Gide d'exister bien au-delà de sa propre vie. Cela constitua ce que Lacan distingua comme la performance de Delay pour l'accomplissement de laquelle il fallait qu'il fût par rapport à Gide dans une disposition particulière, et qu'il qualifiait « d'attention la plus tendre ». Il notait aussi que ce mouvement ne s'était pas achevé avec Delay mais se poursuivait, notamment avec lui, Lacan, écrivant sur Gide – et donc aussi avec nous qui continuons non seulement à le lire mais à scruter les petits papiers qu'il a rassemblés pour nous. Le mouvement

continue du reste, entretenu par ses héritiers qui ont décidé que tout Gide devait être disponible : « C'est Gide qui l'a souhaité, remarque sa fille Catherine, [...]. C'était dans sa manière de voir les choses. Quoiqu'il arrive. » [\(213\)](#)

Performance, attention la plus tendre, ne peut-on reconnaître dans cette conjoncture un des ressorts de l'amour de transfert qui ne peut se cristalliser qu'à la condition que l'analyste s'intéresse suffisamment, mais sans se laisser fasciner, à celle ou à celui qui vient le trouver tout en ayant les moyens de lui répondre ensuite de façon adéquate ?

Le style, c'est l'objet trouva encore à se justifier d'une autre réussite littéraire dans l'entourage de Gide, soit les fameux Cahiers de la Petite Dame, écrits par Maria Van Rijsselberghe, épouse de Théo, le célèbre peintre pointilliste belge. Elle vécut très près de lui – sinon avec lui – dans un appartement contigu au sien, au 1 bis de la rue du Vaneau à Paris, les vingt dernières années de sa vie, facilitant son existence en s'occupant de toutes les questions pratiques. Femme, amie voire mère mais point religieuse du tout, elle vivait elle aussi, au moment de leur rencontre, une passion homosexuelle... À un rythme parfois quotidien, elle tint un journal où elle recueillait anecdotes, bon mots, fulgurances mais aussi travers, manies et

faiblesses de celui qu'elle appela, en faisant son éloge funèbre, « la grande ombre ». La jeunesse d'André Gide tout comme les Cahiers de la Petite Dame se lisent, continueront à se lire avec un plaisir certain, et pourtant, aucun de ces deux auteurs ne connut hors de Gide de réussite littéraire comparable. Et si Lacan estimait que Delay « a montré déjà ses qualités d'écrivain en une œuvre sensible sur laquelle le temps reviendra », force est de constater, malgré son élection à l'Académie française en 1959, que ce retour du temps tarde un peu. Les éloges de Lacan étaient subtilement ironiques ! La qualité d'un style ne dépend donc pas seulement de la virtuosité de l'auteur mais aussi de l'objet qui anime sa plume.

Gide, par contre, ne fait pas antichambre, le temps ne cessant de revenir sur lui comme les vagues sur la plage. Les éditions se succèdent, les tirages restent conséquents, même en Pléiade ; bref, il ne connaît décidément pas le purgatoire ordinaire des auteurs morts. Gide a donc réussi un véritable tour de force puisque même mort il bouge encore et continue à écrire, un nombre considérable de vivants se prêtant obligeamment au jeu d'écrire à sa place ou de tendre – remarque encore Lacan – le tambour où [son] message continuera de rouler (214) . La mort pour un écrivain est ainsi la meilleure ou la pire des choses. La pire, s'il

comptait sur sa personne pour faire vivre son œuvre, la meilleure, s'il savait avant de disparaître que la mort est la plus fidèle des mémoires. La mort conserve l'amour, les vivants sont gouvernés par des morts, Gide savait tout cela et s'entendait à merveille à en jouer [\(215\)](#) . Il fut toujours celui dont on parle, et fit en sorte de le rester, même si cela s'étiole peut-être un peu aujourd'hui.

Sainte-Beuve

Il est pourtant une critique au livre de Delay, que Lacan fit dès le début de son article, mais une critique indirecte puisqu'elle visait la méthode de Sainte-Beuve – méthode visant à faire une histoire naturelle des esprits –, et dans laquelle celui-ci s'inscrivait spontanément [\(216\)](#) . Sainte-Beuve avait en effet profondément marqué la critique littéraire du XIX^e siècle en imposant une nouvelle façon de lire. Il ne s'agissait plus de se limiter à l'œuvre publiée mais encore de chercher ailleurs, soit dans sa vie privée, des détails significatifs révélant l'homme qui l'avait écrite. La critique devait quitter ce qu'il concevait comme le domaine du pur esprit et de la rhétorique pour se laisser éclairer par la biographie de l'auteur. La vie et l'œuvre devint ainsi, et pour longtemps, le canevas obligé de toute étude critique digne de ce nom : « La littérature, la production littéraire, n'est point pour moi distincte ou du moins

séparable du reste de l'homme et de l'organisation ; je puis goûter une œuvre, mais il m'est difficile de la juger indépendamment de la connaissance de l'homme même ; et je dirais volontiers : tel arbre, tel fruit. L'étude littéraire me mène ainsi tout naturellement à l'étude morale. » [\(217\)](#)

Comment connaître cet homme au-delà du masque idéal que constitue son œuvre ? « On ne saurait s'y prendre de trop de façons et par trop de bouts pour connaître un homme, c'est-à-dire autre chose qu'un pur esprit. Tant qu'on ne s'est pas adressé sur un auteur un certain nombre de questions et qu'on n'y a pas répondu, ne fût-ce que pour soi seul et tout bas, on n'est pas sûr de le tenir tout entier, quand même ces questions sembleraient le plus étrangères à la nature de ses écrits : – Que pensait-il en religion ? – Comment était-il affecté du spectacle de la nature ? – Comment se comportait-il sur l'article des femmes ? sur l'article de l'argent [...] quel était son régime, quelle était sa manière journalière de vivre ? etc. – Enfin, quel était son vice ou son faible ? Tout homme en a un. » [\(218\)](#)

Cette méthode avec ses naïvetés peut évidemment faire rire : Baudelaire gagne à être vu, c'est un gentil garçon ; les romans de Stendhal sont critiquables mais c'est un brave homme ! Comme Chateaubriand, homme supérieur s'il en est,

masque volontiers ses caractéristiques morales, on retrouvera plus clairement ce qui les compose dans ses parents, sa mère surtout et aussi dans ses sœurs ! De la même façon, les sœurs de Lamartine, de Beaumarchais et de Balzac constituent des sources de renseignement inépuisables [\(219\)](#) ! Cela dit, Sainte-Beuve mérite aussi d'être lu, son Flaubert comporte de bonnes pages et son Balzac est remarquable : le XIX^e siècle est sa chose, note-t-il, il a senti la Restauration en amant, il a inventé la femme de trente ans, il était la proie de son œuvre, il s'est jeté dedans comme Curtius dans le gouffre, etc. Par ailleurs, Sainte-Beuve avait le goût du singulier et faisait objection à Taine pour lequel l'état de la société expliquait celui de la littérature : « L'esprit humain, dites-vous, coule avec les événements comme un fleuve. Je répondrai oui et non. Mais je dirai hardiment non en ce sens qu'à la différence d'un fleuve l'esprit humain n'est point composé d'une quantité de gouttes semblables. Il y a distinction de qualité dans bien des gouttes. En un mot, il n'y avait qu'une âme au XVII^e siècle pour faire La Princesse de Clèves ; autrement il en serait sorti des quantités. Et en général, il n'est qu'une âme, une forme particulière d'esprit pour faire tel ou tel chef-d'œuvre. [...] Il n'y a de chaque vrai poète qu'un seul exemplaire. » [\(220\)](#)

Dans le débat suscité par la méthode

biographique de Sainte-Beuve – dans lequel Delay prenait plutôt le parti de Sainte-Beuve –, Lacan adoptait une position originale. Loin de s'y opposer entièrement à l'instar de Proust, il en tirait des conséquences nuancées. Proust et Sainte-Beuve ont chacun raison de leur côté : l'œuvre et la vie ne sont pas indépendantes l'une de l'autre mais s'entrecroisent ; la vie donne le matériel que l'œuvre articule en « message » au prix de certaines déformations voire même – Lacan va jusque-là – de falsifications. En effet, la vérité n'est pas dans les faits mais dans leur agencement, et elle a toujours une structure de fiction. Lacan relève d'ailleurs ce passage d'un Journal alors inédit de Gide : « Le roman prouvera qu'il peut peindre autre chose que la réalité – directement l'émotion et la pensée ; il montrera jusqu'à quel point il peut être déduit, avant l'expérience des choses – jusqu'à quel point c'est-à-dire il peut être composé – c'est-à-dire œuvre d'art. Il montrera qu'il peut être œuvre d'art, composé de toutes pièces, d'un réalisme non des petits faits et contingents, mais supérieur. [...] Il faut que dans leur rapport même chaque partie prouve la vérité de chaque autre, il n'est pas besoin d'autre preuve. Rien d'irritant comme le témoignage que Monsieur de Goncourt donne de tout ce qu'il avance – il a vu ! il a entendu ! comme si la preuve par le réel était nécessaire. » [\(221\)](#)

Lacan relevait aussi que le tournant constitué par Sainte-Beuve entraînait une autre conséquence, inaperçue d'ordinaire, soit une révolution des valeurs littéraires. Désormais, ce n'est plus seulement l'œuvre publiée qui compte mais aussi son « négatif », soit tous les papiers que l'écrivain a pu noircir sans les publier. Les manuscrits refoulés par l'invention de l'imprimerie dans la fonction de l'inédit, et qui ne faisaient pas nécessairement partie de son œuvre (comme sa correspondance, ses notes personnelles, ses brouillons, etc.), font maintenant l'objet de publications diverses. La consultation et la publication des manuscrits semble être devenue un genre avec des fortunes diverses, l'importance de ceux de Flaubert, de Pascal ou de Newton masquant mal la vacuité de certains autres. Sainte-Beuve y voyait des instruments pour connaître l'homme sans son masque, soit dans ce qu'il aurait eu de plus naturel. C'est là le point que Lacan critique le plus : le naturel est tellement peu concerné dans l'affaire que, dans le cas de Gide, tous ces papiers ont été recueillis, classés et conservés à dessein, c'est-à-dire en vue de la biographie à venir. Rien donc là qui soit spontané et livré au hasard. Pour Lacan, il est vain de chercher à voir derrière le masque où il n'y a rien ; la vérité n'est pas derrière mais dessus ; elle a structure de fiction, et il importe de savoir la lire ([222](#)) .

Buffon

Le style, c'est l'objet joué, en le modifiant, de l'aphorisme célèbre forgé par Buffon dans son Discours sur le style prononcé lors de sa réception à l'Académie française en 1753 : « Le style est l'homme même ». En dehors de ce texte sur Gide, Lacan ne le commentera à nouveau qu'en 1966 quand il écrit la préface de ses Écrits intitulée « Ouverture de ce Recueil » [\(223\)](#) . Le ton était cette fois plus ironique et il raillait le dit célèbre dès la première ligne : l'homme même qui est-ce ? où est-il ? à l'ère du discours de la science, ce n'est plus un référence si certaine, relevait-il ! Recommandant la lecture du Voyage à Montbard d'Hérault de Séchelles dans lequel l'auteur, l'un de ces aristocrates acquis aux idées nouvelles qui allaient pourtant le mener à sa perte – il deviendra membre du comité de Salut Public d'où Robespierre l'enverra à l'échafaud –, relatait à la façon d'un reportage journalistique moderne – soit impertinent et bouffonnant – la visite qu'il rendit à Buffon en 1785 [\(224\)](#) . Lacan constatait que l'homme de l'aphorisme n'était surtout qu'un fantasme, celui du grand homme. Buffon, en effet, dans ce moment précédant la Révolution française, était l'un des derniers représentants encore en vie des Lumières, soit l'un des derniers grands hommes, et se considérait manifestement comme tel. Ce scénario

organisait ainsi toute la vie de Montbard, du simple paysan au visiteur de marque. Celui-ci commençait son parcours par un tour dans les vastes jardins où il pouvait contempler la colonne que le fils, surnommé Buffonet (!) – qui finira aussi sur l'échafaud – avait fait ériger à côté des restes d'une tour médiévale : « À la haute tour, l'humble colonne. À son père, Buffon fils, 1785. » [\(225\)](#)

Tout était à l'avenant ! La conversation portant forcément sur le génie, le style, le travail nous vaut quelques perles. Sur le génie : « Il n'y en a guère que cinq [...] Newton, Bacon, Leibniz, Montesquieu et moi. » Cela dit, le génie ne serait pas selon lui qu'une grâce de la nature : « Le génie n'est qu'une plus grande aptitude à la patience », c'est-à-dire la faculté de travailler tant et plus comme un métronome. La journée du génie était réglée comme du papier à musique, et restait identique à elle-même jour après jour. Levé avant le jour, Buffon ne quittait son bureau qu'aux heures des repas pour parler de lui-même et cajoler des petites filles dont notre journaliste d'occasion notait qu'il était extrêmement friand [\(226\)](#) . Il n'y avait pas que le travail qui, présenté comme cela, ferait plutôt penser à l'ennui, mais aussi autre chose. Le génie n'était-ce pas aussi l'aptitude à cultiver, attendre le désir ? Autrement dit, le travail n'avait donc pas là valeur de modèle mais de manifestation d'un élément de la

jouissance de l'Académicien. Gide, du reste ne s'y était pas trompé et estimait que c'était de Buffon l'une des phrases les plus intéressantes [\(227\)](#) . Rien qui relève là du naturel mais, à l'inverse, d'un rituel assurant un mode de jouissance.

Lacan se moquait aussi de lui-même – cette fois en le disant –, puisqu'il contestait que l'on pût sauver l'aphorisme buffonesque en le rallongeant de l'homme à qui on s'adresse. Cela ne reviendrait, notait-il, qu'à satisfaire le principe qu'il avait promu dès les débuts de son enseignement selon lequel notre message nous vient de l'Autre sous une forme inversée. Dans ce cas, ajoutait-il malicieusement : « Si l'homme n'est rien que le lieu de retour de notre discours, la question ne nous en reviendrait-elle pas d'à quoi bon le lui adresser ? ».

Et de fait, la question n'est-elle pas de savoir pourquoi l'on parle, soit la cause de notre discours ? Si le style ne dépendait que de celui à qui l'on s'adresse, ce ne serait alors qu'affaire d'étiquette et de forme. C'est cela aussi, mais pas seulement. Il procède surtout d'autre chose, du désir qui nous fait parler, et donc de ce qui le cause. Si la lettre d'amour est un genre, il admet toutes les variations. N'y a-t-il pas autant de lettres d'amour que d'amoureux ? C'est là que le style commence, il est toujours le signe de quelqu'un.

Écrire, devenir

Le style, c'est l'objet est un aphorisme convenant bien à Gide dont l'œuvre est tout entière marquée du poids du « Je », au point de l'empêcher de s'occuper d'autre chose. S'il appréciait Stendhal, Balzac, Dickens et surtout Dostoïevski, il ne leur ressemblait en rien et ne se définissait pas du reste comme romancier. Il ne se reconnut qu'un seul roman, Les Faux-monnayeurs, et ne fit dans son Journal qu'en évoquer d'autres qu'il n'écrivit jamais, comme cette « histoire imaginaire d'un peuple, d'un pays, avec des guerres, des révolutions, des changements de régime, des événements exemplaires. » [\(228\)](#) Son Journal constitua la partie principale de son œuvre, sa vérité, les créations littéraires ne venant que prélever sur lui certaines parties en leur rajoutant une formalisation supplémentaire [\(229\)](#) .

Son style apparaît ainsi comme une solution à son symptôme, solution à entendre plus au sens chimique – une première substance mélangée à une deuxième pour en former une troisième – que comme résolution d'une énigme. Il le découvrit suite à la rencontre du message de Goethe proclamant non seulement la beauté du désir mais encore la nécessité de le représenter sous la forme d'une œuvre d'art pour un Autre à venir. Autre à venir qui,

pour Gide, englobait aussi la postérité, et dans lequel il trouvait une compensation à ce qui lui avait manqué dans celui qui, sous les espèces de ses parents, l'avait lancé dans l'existence. Né pour obéir à la loi, il parviendra à se faire admirer, jusqu'au prix Nobel en 1947, pour son désir qui la transgressait !

Le jeune symboliste qu'il fut d'abord considérait que l'émotion – terme qui dans son vocabulaire recouvre amplement son symptôme – « sa vie, dis-je, est le besoin même de se manifester. » [\(230\)](#) La littérature devint ainsi pour Gide, bien plus que la représentation de sa vie mais une façon de la transformer. Transmuté en œuvre d'art, le symptôme n'avait pas disparu mais trouvait un autre destin, et, en retour, faisait autre qu'il n'était le sujet qui en pâtissait d'abord. Gide goûtait peu le « Connais-toi toi-même » antique parce qu'il ne changeait rien chez personne, et lui préférait un « Obtiens-toi ». Il ne vivait pas tant pour écrire qu'il n'écrivait pour vivre davantage, notant à l'occasion : « Je ne suis jamais, je deviens. » [\(231\)](#)

Chronologie

1869

- 22 novembre : naissance d'André Gide à Paris.
- 1880 Eté : premier Schaudern.
- 28 octobre : mort du père.

1881

- Hiver : deuxième Schaudern.

1883

- Troisième Schaudern.

1887

- Début du Journal.

1890

- Les Cahiers d'André Walter.

1891

- Le Traité du Narcisse.

1892

- Le voyage d'Urien.
- Lecture de Goethe qui s'échelonne sur plusieurs années.

1893

- La tentative amoureuse.
- Octobre 1893-printemps 1894 : premier voyage

en Algérie ; Ali, Mériem.

1894

- Retour d'Algérie, séjours à Florence, Rome, La Brévine (Suisse).
- Rencontre Oscar Wilde.
- Début de la rédaction des Nourritures terrestres et de Paludes.

1895

- Deuxième séjour en Algérie. Nuit d'Alger avec Mohammed.
- 25 mai : condamnation d'Oscar Wilde à Londres.
- 31 mai : mort de sa mère.
- 17 juin : fiançailles avec Madeleine.
- 7-8 octobre : mariage.
- Octobre 1895-mai 1896 : voyage de noces.

1896

- Achève Les Nourritures terrestres.

1899

- Le Prométhée mal enchaîné.
- Fait connaissance avec Maria Van Rysselberghe, la future Petite Dame.

1902

- L'Immoraliste.

1905

- Liaison avec Maurice Schlumberger.

1908

- La Porte étroite.
- Dostoievski d'après sa correspondance

1909

- Début de La Nouvelle Revue Française.

1911

- Première édition confidentielle à 23 exemplaires de Corydon.
- Naissance des éditions de la NRF, futures Editions Gallimard.

1912

- Refus par la NRF de Du côté de chez Swann. Gide aurait suivi l'avis de Schlumberger sans lire le manuscrit.

1914

- Les Caves du Vatican qui entraînent la rupture avec Claudel.

1915

- Consacre la totalité de son temps au foyer franco-belge, aidant les réfugiés de guerre.

1916

- Crise religieuse à l'origine de Numquid et

tu... ?

- Commence la rédaction de ses Mémoires qui deviendront Si le grain ne meurt.
- Crise entre André et Madeleine (déjà Marc Allégret ?).

1917

- Liaison avec Marc Allégret.
- Voyage en Suisse avec Marc Allégret et André, son frère.

1918

- Reprend la rédaction de Corydon.
- Juin-septembre : séjour avec Marc à Cambridge.
- Novembre : apprend que Madeleine a détruit ses lettres.

1919

- La Symphonie pastorale.

1920

- Publication d'extraits de Si le grain ne meurt dans la NRF. Edition remaniée et confidentielle (21 exemplaires).

1921

- Lecture de Freud.
- Conférences sur Dostoïevski au Vieux-Colombier.

– Publication confidentielle (13 exemplaires) de la seconde partie de Si le grain ne meurt.

1923

– 18 avril : naissance de Catherine.

1924

– Édition courante de Corydon.

1925

– Achèvement des Faux-monnayeurs.

– Juillet : départ pour le Congo avec Marc Allégret dont ils ne reviendront qu'en mai 1926.

1926

– Première édition courante de Si le grain ne meurt.

1927

– Parution de Voyage au Congo.

1928

– Installation au 1 bis rue Vaneau, à Paris, où il habitera jusqu'à sa mort à côté de la Petite Dame.

1929

– L'École des femmes.

– Essai sur Montaigne.

1932

- Début de sa sympathie pour le communisme.

1934

- Parution de Pages du Journal (1929-1932).

1936

- Juin-août : voyage en U.R.S.S. Discours aux funérailles de Gorki sur la Place rouge.
- Octobre : parution de Retour d'URSS.

1937

- Retouches à mon retour d'URSS.

1938

- 17 avril : mort de Madeleine.
- Fin août : commence la rédaction d'Et nunc manet in te.

1939

- Écrit les Carnets d'Egypte.
- Mai : publication du Journal 1889-1939 dans la Bibliothèque de la Pléiade.

1940

- Vit dans le sud de la France.

1941

- Rupture avec la NRF collaborationniste.
- Conseils à une jeune actrice écrits pour sa fille qui avait pensé devenir comédienne.
- Découvrons Henri Michaux.

1942

- Introduction au théâtre de Goethe.
- S'installe en Tunisie où il restera jusqu'à la libération de l'Afrique du nord.

1947

- Parution d'Et nunc manet in te à 13 exemplaires.
- Prix Nobel de littérature.
- Notes sur Chopin.

1949

- Anthologie de la poésie française.
- Correspondance avec Paul Claudel (1899-1926).

1951

- 19 février : mort au 1 bis rue Vaneau.

1952

- Publication posthume d'Ainsi soit-il ou les jeux sont faits.
- 24 mai : mise de l'œuvre entière à l'Index librorum prohibitorum.

Bibliographie

1. Œuvres d'André Gide

Anthologie de la poésie française, Paris, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1949.

Romans, Récits et Soties, œuvres lyriques, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1958.

Romans et Récits, œuvres lyriques et dramatiques, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2009.

Journal, T I, 1887-1925, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1996.

Journal, T II, 1926-1950, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1997.

Essais critiques, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1999.

Souvenirs et voyages, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2001.

Les Cahiers et les Poésies d'André Walter, Paris, Gallimard, Poésie, 1986.

Le Ramier, Paris, Gallimard, Paris, Gallimard, 2002.

Notes sur Chopin, Paris, Gallimard, 2010.

Hugo, hélas !, Fontfroide, Fata Morgana, 2002.

Théâtre, Paris, Gallimard, 1969.

2. Correspondance

Correspondance avec sa mère (1180-1895), Paris, Gallimard, 1988.

André Gide – Marc Allégret, Correspondance 1917-1949, Paris, Gallimard, « Les Cahiers de la nrf », 2005.

André Gide – Dorothy Bussy, Correspondance 1918-1951, Paris, Gallimard, « Cahiers André Gide 9,10,11 », 1979-1982,3 vol.

André Gide – Paul Claudel, Correspondance 1899-1926, Paris, Gallimard, 1949.

André Gide – Henri Ghéon, Correspondance 1897-1944, Paris, Gallimard, 1976,2 vol.

André Gide – François Mauriac, Correspondance 1912-1950, Paris, Gallimard, « Les Cahiers de la nrf », 1971.

André Gide – Paul Valéry, Correspondance 1890-1942, Paris, Gallimard, 2009.

3. Témoignages contemporains

Allégret, Marc, « Notes prises en courant sur le voyage en Angleterre », Bulletin des amis d'André Gide, XXVIII, n° 125, janvier 2000, p. 86-130.

Gide, Catherine, Entretiens 2002-2003, « Les Cahiers de la nrf », Paris, Gallimard, 2009.

Gide, Madeleine, « Le Journal de Madeleine », Bulletin des amis d'André Gide, n° 35, juillet 1977. Herbart, Pierre, À la recherche d'André Gide, Paris, Gallimard, Le Promeneur, 2000.

Martin du Gard, Roger, Notes sur André Gide (1913-1951), Paris, Gallimard, 1951.
— Journal, II, 1919-1936, Paris, Gallimard, 1993.

Sartre, Jean-Paul, « Gide vivant », Les Temps modernes, mars 1951, n° 65.

Schlumberger, Jean, Madeleine et André Gide, Paris, Gallimard, 1956.

Van Rysselberghe, Maria, Les Cahiers de la Petite Dame. Notes pour l'histoire authentique d'André Gide. Préface d'André Malraux, Paris,

Gallimard, « Cahiers André Gide 4,5, 6,7 », 1973-1977, 4 vol.

4. Études critiques

Billard, Pierre, André Gide et Marc Allégret. Le roman secret, Paris, Plon, 2006.

Delay, Jean, La jeunesse d'André Gide,
T I : André Gide avant André Walter (1869-1890) ;
T II : D'André Walter à André Gide (1890-1895),
Paris, Gallimard, 1956-1957, 2 vol.

Durosay, Daniel, « Les Faux -Monnayeurs de A à Z. quelques clés », Bulletin des amis d'André Gide, XVII, n° 88, octobre 1990, p. 423-447.
— « L'Allegretto de Cambridge : le "Journal" de Marc (été 1918) », Bulletin des amis d'André Gide, XXVIII, n° 125, janvier 2000, p. 75-85.

Goulet, Alain, André Gide écrire pour vivre, Paris, José Corti, 2002.
Hérault de Séchelles, Voyage à Montbard, Paris, Gallimard, Le Promeneur, 2007.

Lestringant, Frank, Gide l'inquiéteur, le ciel sur la terre ou l'inquiétude partagée, 1869-1918, T I, Paris, Flammarion, Grandes biographies, 2011.

Leys, Simon, « Protée : un petit abécédaire d'André Gide », *Protée et autres essais*, Paris, Gallimard, 2001, p. 69-151.

Martin, Claude, *La maturité d'André Gide, T I : De Paludes à L'Immoraliste (1895-1902)*, Paris, Klincksieck, 1977.

Marty, Éric, *L'écriture du jour, le « Journal » d'André Gide*, Paris, Seuil, 1985.

— *André Gide, qui êtes-vous ? Avec les entretiens Jean Amrouche – André Gide*, Lyon, La manufacture, 1987.

— « Lacan et Gide, ou l'autre école », *Lacan et la littérature, Textes rassemblés et présentés par Éric Marty*, Houilles, Éditions Manucius, 2005, p. 125-146.

Masson, Pierre, « Les lettres brûlées ou le chef-d'œuvre inconnu », *Bulletin des amis d'André Gide*, XVI, n° 78-79, avril-juillet 1988, p. 71-85.

Nemer, Monique, *Corydon citoyen. Essai sur André Gide et l'homosexualité*, Paris, Gallimard, 2006.

Sainte-Beuve, *Pour la critique*, Paris, Gallimard, Folio, 1992.

Steel, David, « Gide à Cambridge 1918 »,

Bulletin des amis d'André Gide, XXVIII, n° 125, janvier 2000, p. 17-74.

— « Gide et Freud », Revue d'histoire littéraire de la France, janvier – février 1977, n°1, p. 48-74.

— « Gide lecteur de Freud », Littératures contemporaines, Paris, Klincksieck, 1999, p. 15-36.

5. Psychanalyse

Duhamel, Pascale, « André Gide ou le génie de Sokolnicka », la Cause freudienne, n° 25, septembre 1993, p. 63-70.

Freud, Sigmund, « Le clivage du moi clans les processus de défense », Résultats, idées, problèmes, II, Paris, PUF, 1985, p. 283-286.

Freud, Sigmund et Ferenczi, Sandor, Correspondance, T II, 1920-1933, Paris, Calman-Lévy, 2000. Indart, J.C. « Logique du miglionar », Ornicar digital, n° 156, 26 janvier 2001.

Jadin, Jean-Marie, André Gide et sa perversion, Paris, Arcanes, 1995.

Lacan, Jacques, « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir. Sur un livre de Jean Delay et un autre de Jean Schlumberger », Écrits, Paris, Seuil, 1966, p. 739-764.

- « Le problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience », De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité suivi de Premiers écrits sur la paranoïa, Paris, Seuil, p. 383.
- « Ouverture de ce recueil », Écrits, p. 9-10.
- « Le séminaire sur "La lettre volée" », Écrits, p. 11-61.
- « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », Écrits, p. 237-322.
- « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », Écrits, p. 493-528.
- « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », Écrits, p. 531-583.
- « Lituraterre », Autres écrits, Paris, Seuil, 2001, p. 11-20.
- Les formations de l'inconscient, Séminaire V, 1957-1958, Paris, Seuil, 1998. Texte établi par Jacques-Alain Miller.
- Le désir et son interprétation, Séminaire VI, 1958-1959. Inédit.
- Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1973.
- ... ou pire, Séminaire XIX, 1971-1972, Texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2011.

- Encore, Séminaire XX, 1972-1973, Texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1975.
- Le sinthome, Séminaire XXIII, Texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2005.
- Le savoir du psychanalyste, Entretiens de Sainte-Anne, 1971-1972. Inédit.

Lebovits, Annaëlle, « La pastorale d'André Gide », la Cause freudienne, Nouvelle revue de psychanalyse, Paris, Navarin éditeur, n° 71, juin 2009, p. 119-129.

Miller, Jacques-Alain, « Sur le Gide de Lacan », la Cause freudienne, n° 25, septembre 1993, p. 7-38.

- « Jacques Lacan : remarques sur son concept de passage à l'acte », Actualités psychiatriques, n°1, janvier 1988.
- « Des gays en analyse ? », la Cause freudienne, n° 55, octobre 2003, p. 82-90.
- « Un divertissement sur le privilège », la Cause freudienne, n° 65, mars 2007, p. 157-171.
- « Médée à mi-dire », La lettre mensuelle de l'École de la Cause freudienne, p. 19-20.
- « Les six paradigmes de la jouissance », Revue de l'École de la Cause freudienne, octobre 1999, n° 43, pp. 5-30.
- « Notice de fil en aiguille », dans Lacan,

Jacques, Le sinthome, p. 199-247.

— ... du nouveau ! Introduction au séminaire V de Lacan, Paris, ECF, 2000.

— « Des réponses du réel », L'orientation lacanienne 1983-1984, séances des 21 et 28 mars 1984. Inédit.

— « Dans les profondeurs du goût », Élucidation, Paris 2002, n°1, pp. 21-22.

— Vie de Lacan, Paris, Seuil, 2011.

Millot, Catherine, Gide, Genet, Mishima, Paris, Gallimard, L'Infini, 1996.

Morel, Geneviève, "Gide : masques et sinthome", dans Lakhdari, Sadi, Lectures psychanalytiques croisées, Paris, Indigo, 2008, p. 75-114.

Ronvaux, Marianne, « André Gide et Eugénie Sokolnicka », Ornica ?, avril-juin 1986, p. 86-89. Sokolnicka, Eugénie, « Analyse d'une névrose obsessionnelle infantile », Traduction Ronvaux, Marianne et Vereecken, Christian, Ornica ?, n° 37, avril-juin 1986, p. 90-101.

Roudinesco, Élisabeth, Histoire de la psychanalyse en France. 2, 1925-1985, Paris, Seuil, 1986. Wajcman, G. « Stylus », Sur le style et autres essais, Analytica, Paris, Navarin, pp. 77-89.

Remerciements

La psychanalyse enseigne que l'on n'arrive à rien tout seul. Je suis donc très heureux de remercier Jacques-Alain Miller, sans lequel je n'aurais jamais pris la plume ; Laura Petrosino, qui, en aimant ce que j'écrivais, a écrit avec moi ; Christiane Alberti, qui me fait toujours confiance ; Yves Depelsenaire, qui me soutient depuis la nuit des temps ; Jean-Claude Encalado, un puits de science ayant réponse à presque tout ; Eleonore Parchliniak, pour sa lecture du manuscrit ; ma fille, Annande, qui courut pour moi les bibliothèques et pense avec Mathilde, sa sœur, que la psychanalyse n'est pas si compliquée ; mes fils Octave et Hippolyte, pour leur patience au cœur d'un été d'écriture ; Dominique Holvoet, Jean-François Lebrun et les participants de l'Antenne Clinique de Mons, qui, en appréciant ce qui fut d'abord un cours, m'encouragèrent à poursuivre ; Ariane Benhamour et Philippe Lacadée, enfin, pour m'avoir si bien accueilli aux Éditions Michèle.

1 Rimbaud A., « Lettre à Georges Izambard et Le cœur supplicié »(13 mai 1871) in Œuvre- vie, Paris Arléa, 1991, p. 18

2 Freud S., « L'inquiétante étrangeté », première édition Imago, tome 5 [5-6] [1919] in L'inquiétante étrangeté et autres textes, Paris, Gallimard, (« Folio ; Editions Bilingue »), 2001.

3 Goethe, « Elégies romaines », citées par Gide, A., « À Naples » in Souvenirs et voyages, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 2001, p. 983.

4 Lacan, J., Le Séminaire, Livre XI : Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil (« Le Champ freudien »), 1973, p. 252.

5 Gide, A., Hugo, hélas !. Fontfroide, Fata Morgana, 2002.

6 Papini, G., «Visite à Freud » in Gog, traduit par René Patris, Paris, Ed. Attila, 2007, p. 113.

7 Lacan, J., « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir » in Écrits, Paris, Seuil 1966, pp. 739-64.

8 Miller, J.-A., « Sur le Gide de Lacan », La

Cause freudienne, n° 25, 1993, p. 7.

9 Miller, J.-A., « Sur le Gide de Lacan », art. cit., pp. 7-8.

10 Miller, J.-A., « Sur le Gide de Lacan », La Cause freudienne, n° 25, 1993, pp. 7-38. « Des réponses du réel », « L'Orientation lacanienne », séances des 21 et 28 mars 1985 (inédit).

11 Delay, J., La Jeunesse d'André Gide, Paris, Gallimard, 1956 et 1957 ; Martin, C., La Maturité d'André Gide, Paris, Klincksieck, 1977 et La Vocation du bonheur, Paris, Fayard, 1998 ; Lestringant, F., André Gide l'inquiéteur, vol. I : Le Ciel sur la terre ou l'inquiétude partagée 1869-1918, Paris, Flammarion (« Grandes Biographies »), 2011.

12 Sur les rapports entre biographie et psychanalyse, voir Miller, J.-A., Vie de Lacan, Paris, Seuil 2011.

13 Certains évoquent Roger Nimier tandis que d'autres, comme Simone de Beauvoir, l'attribuent à Anne-Marie Cazalis dite « la petite Cassoulet », l'une des reines de la nuit de Saint-Germain-des-Prés, avec Juliette Greco. Voir notamment Simone de Beauvoir, Lettres à Nelson Algren, Paris, Gallimard (« Folio »), 1997, p. 659.

14 Lacan, J., « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir » in Écrits, Paris, Seuil 1966, p. 751.

15 Gide, A., Si le grain ne meurt in Souvenirs et voyages, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade ») 2009, pp. 165-6.

16 Gide, A., Si le grain ne meurt, op. cit. p. 207.

17 Gide, A., Si le grain ne meurt, op. cit. p. 208.

18 Gide, A., Journal, vol. II : 1926-1950, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 1997, p. 767 (2 juillet 1941). Cité par J.-A. Miller, « Sur le Gide de Lacan », op. cit., p. 28.

19 Gide, A., Si le grain ne meurt, op. cit., pp. 93-4.

20 Cahiers André Gide, 7 : Les Cahiers de la Petite Dame, t. 4, 1945-1951, Paris, Gallimard, 1977, p. 372. Cité aussi dans Jadin, J. -M., André Gide et sa perversion, Paris, Arcanes, 1995, p. 131.

21 Les Cahiers de la Petite Dame, op. cit., p. 242.

22 Gide, A., Les Faux-monnayeurs in Romans et récits, vol. II, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 2009, p. 359.

23 Lacan, J., « Réponse à une question de Catherine Millot- improvisation: désir de mort, rêve et réveil », L'Âne magazine freudien, n°3, Paris, Seuil, 1981.

24 Delay, J., La Jeunesse d'André Gide, vol. I, op. cit., p. 81.

25 Gide, A., Si le grain ne meurt, op. cit., p. 86.

26 Delay, J., La Jeunesse d'André Gide, vol. I, op. cit., p. 165 et Lacan, J., «Jeunesse de Gide », op. cit., p. 746-7.

27 Hugo, V., Dieu [Paris, 1897], cité par Gide, A., Anthologie de la poésie française, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 1948, p. 138.

28 Delay, J., La Jeunesse d'André Gide, vol. I, op. cit., p. 92.

29 Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p. 749-50.

30 Gide, A., Si le grain ne meurt, op. cit., p. 116.

31 Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p. 749.

32 Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit.,

p. 544. Cité par Miller, J.-A., « Sur le Gide de Lacan », op. cit., p. 14.

33 Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p. 750-1.

34 Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p. 750 ; Delay, J., La Jeunesse d'André Gide, vol. I, p. 138 et Gide, A., Ainsi soit-il ou les jeux sont faits, Paris, Gallimard, 1952, p. 98.

35 Delay, La Jeunesse d'André Gide, vol II, op. cit., p. 525 et Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p. 750.

36 Gide, A., Si le grain ne meurt, op. cit., p. 82.

37 Delay, J., La Jeunesse d'André Gide, vol I, p. 250 et Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p. 750-1.

38 Gide, A., Si le grain ne meurt, op. cit., p. 117 et note 19 de P. Masson (p. 1125).

39 Gide, A., Si le grain ne meurt, op. cit., p. 114.

40 Lacan, J., Le Séminaire, Livre VI : « Le Désir et son interprétation », séance du 24 juin 1959 (inédit)

41 Gide, A., Si le grain ne meurt, op. cit., p. 120. Comme le remarque J.-A. Miller (« Sur le Gide de Lacan », op. cit., p. 27) : « Lorsqu'on a affaire à l'érotisme masturbatoire sans culpabilité, on pourrait dire, comme on dit "Cherchez la femme", "Cherchez la mort", "Cherchez l'appel de la mort" ».

42 Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p. 752-3.

43 Gide, A., La Porte étroite in Romans, récits, soties, œuvres lyriques, op. cit., p. 500

44 Gide, A., La Porte étroite, op. cit., p. 503-4.

45 Lacan, J., Le Séminaire, Livre V : Les Formations de l'inconscient, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil (« Le Champ freudien »), 1998, p. 260.

46 Miller, J.-A., « Sur le Gide de Lacan », op. cit., p. 28-9.

47 Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p. 752.

48 Freud, S., « Le Clivage du moi dans le processus de défense » in Résultats, idées, problèmes, vol. II, Paris, PUF, 1985, pp. 284-6.

49 Miller, J.-A., « Sur le Gide de Lacan »,

op. cit., p. 8.

50 Lacan, J., « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir » in Écrits, Paris, Seuil 1966, p. 751.

51 Gide, A., La Porte étroite, in Romans, récits, soties, œuvres lyriques, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 1958, p. 495.

52 Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p. 746.

53 Delay, J., La Jeunesse d'André Gide, vol. I, Paris, Gallimard, 1956 p. 300, et vol. II, 1957, p. 98 ; Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p. 755.

54 Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p. 754-5.

55 Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p. 755.

56 Miller, J.-A., « Sur le Gide de Lacan », La Cause freudienne, n° 25, 1993, p. 33.

57 Gide, A., Ainsi soit-il ou les jeux sont faits, Paris, Gallimard, (« Bibl. de la Pléiade »), 2001, p. 1041 ; cité par Miller, J.-A., « Sur le Gide de Lacan », op. cit., p. 33.

58 Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit.,

p. 752-3.

59 Miller, J.-A.,... du nouveau ! Introduction au séminaire V de Lacan, Paris, ECF rue Huysmans, 2000, pp. 35-7.

60 Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p. 754.

61 Gide, A., Journal, vol. 1 : 1887-1925, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 1996, janvier 1890, p. 115.

62 Madeleine, déjà, brûlait certaines lettres au grand dam d'André : « Ne crie pas trop : ce n'est que la quatrième ou cinquième depuis que nous nous écrivons [...] Tu sais que si jamais tu deviens vraiment célèbre (ce mot est bête, mais je n'en trouve à l'instant pas d'autre), je te rends tes lettres, toi les miennes, nous en faisons un beau feu [...]. » Cité par Cl. Martin in Gide, A., Correspondance avec sa mère, Paris, Gallimard, 1988, pp. 64-5.

63 Delay, J., La Jeunesse d'André Gide, vol. I, op. cit., p. 16.

64 Delay, J., La Jeunesse d'André Gide, vol. I, op. cit., p. 494.

65 « [...] j'aimais t'aider et te voir diligente, nous montions dans la lingerie si grande – et parfois

tandis que tu rangeais le linge, je t'y poursuivais d'une lecture commencée. », Gide, A., Les Cahiers et les poésies d'André Walter, Paris, Gallimard (« Poésie »), 1986, p. 48.

[66](#) Gide, A., Les Cahiers et les poésies d'André Walter, op. cit., pp. 70-1. Cité par Delay, J., La Jeunesse d'André Gide, vol. I, op. cit., p. 498.

[67](#) Gide, A., Les Cahiers et les poésies d'André Walter, op. cit., p. 145. Cité aussi par Delay, J., La Jeunesse d'André Gide, vol. I, op. cit., p. 527.

[68](#) Delay, J., La Jeunesse d'André Gide, vol. I, op. cit., pp. 527-8.

[69](#) Delay, J., La Jeunesse d'André Gide, vol. II, op. cit., op. cit., p. 479, et Lacan, J., «Jeunesse de Gide », op. cit., p. 752, note 1.

[70](#) Oscar Wilde, rencontré plusieurs fois par son cher fils, venait d'être condamné le 25 mai 1895 à deux ans de travaux forcés.

[71](#) Gide, A., Si le grain ne meurt in Souvenirs et voyages, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 2009, p. 327.

[72](#) Gide, A., Et nunc manet in te in Souvenirs et voyages, op. cit., pp. 947-8.

73 Souligné par Gide.

74 Gide, A., Journal, vol. I, op. cit., 6 juillet 1901, p. 309. Souligné par Gide.

75 Gide, A., Journal, vol. I, op. cit., 6 juillet 1901, p. 309. Souligné par Gide.

76 Gide, A., Journal, vol. I, op. cit., 6 juillet 1901, p. 309.

77 Cité par Delay, J., La Jeunesse d'André Gide, vol. I, op. cit., p. 286.

78 Sur La Symphonie pastorale, Lebovits, A., « La Pastorale de Gide », La Cause freudienne, n° 71, juin 2009, p. 128. La cécité inspira aussi à Gide ce commentaire étonnant sur l'automutilation d'Œdipe dans une conversation avec Roger Martin du Gard: «Vous venez de me faire trouver tout à fait la fin d'un Œdipe que je veux faire: un Œdipe goethéen, parfaitement heureux, et qui, par suite de l'influence et des révélations d'un Tirésias chrétien, d'un prêtre, finit par perdre tout bonheur sans qu'aucun fait nouveau ne soit intervenu. Rien n'a changé, ce sont les mêmes faits qui le faisaient heureux et qui, les mêmes, parce que l'éclairage a changé, parce qu'un point de vue chrétien s'est superposé au point de vue païen, ne peuvent plus lui donner que du malheur. Et j'entrevois cet Œdipe désirant la cécité,

la nuit éternelle [...]. », Martin du Gard, R., Journal, vol. II, 1919-1936, Paris, Gallimard, 1993, p. 116.

79 Delay, J., La Jeunesse d'André Gide, vol. II, op. cit., p. 187 ; Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p. 756, n 1.

80 Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p. 755.

81 Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p. 756.

82 Cahiers André Gide, 4: Les Cahiers de la Petite Dame, t. 1, 1918-1929, Paris, Gallimard, 1973, pp. 10-1.

83 Gide, A., Et nunc manet in te, op. cit., p. 973.

84 Billard, P., André Gide et Marc Allegret: le roman secret, Paris, Plon, 2006, p. 61; Lestringant, F., André Gide l'inquisiteur, vol. I: Le Ciel sur la terre ou l'inquiétude partagée 1869-1918, Paris, Flammarion (« Grandes Biographies »), pp. 77-80.

85 Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p. 761 et Schlumberger, J., Madeleine et André Gide, Paris, Gallimard, 1956, p. 182. L'on dit aussi, mais c'est beaucoup moins convaincant, que la découverte fortuite (?) d'une lettre de Ghéon, en

compagnie duquel André écumait avant-guerre boulevards et piscines, lui aurait fait découvrir trop nombreux détails de la vie d'André. Voir Lestringant, André Gide l'inquiéteur, vol. I, op. cit., p. 1007; Ghéon, H., Gide, A., Correspondance, Paris, Gallimard, 1976, vol. II, p. 931, n. 1.

86 Madeleine Gide à Henri Ghéon, 17 mars 1905, Ghéon, H., Gide, A., Correspondance, vol. II, op. cit., p. 594.

87 Souligné par Gide.

88 Schlumberger, J., Madeleine et André Gide, op. cit., p. 188-9.

89 Schlumberger, J., Madeleine et André Gide, op. cit., pp. 191-2.

90 Lacan, J., «Jeunesse de Gide », op. cit., p. 758-64.

91 Gide, A., Journal, vol. I, op. cit., p. 1080.

92 Gide, A., Et nunc manet in te, op. cit., p. 942; Delay, J., La Jeunesse d'André Gide, vol. I, op. cit., p. 516.

93 Lacan, J., «Jeunesse de Gide », op. cit., p. 761.

94 Lacan, J., «Jeunesse de Gide », op. cit., p. 761, n. 2.

95 Gide, A., Et nunc manet in te, op. cit., p. 961.

96 Lacan, J., «Jeunesse de Gide », op. cit., p. 761.

97 Miller, J.-A., « Médée à mi-dire », La Lettre mensuelle [de l'École de la Cause freudienne], septembre-octobre 1993, n° 122, p. 20. Voir aussi: Miller, J.-A., « Des réponses du réel », « L'Orientation lacanienne », séance du 21 mars 1985 (inédit).

98 Gide, A., Et nunc manet in te, op. cit., p. 962, note.; Schlumberger, J., Madeleine et André Gide, op. cit., p. 213.

99 Lacan, J., «Jeunesse de Gide », op. cit., p. 762.

100 Lacan, J., «Jeunesse de Gide », op. cit., p. 763.

101 Schlumberger, J., Madeleine et André Gide, op. cit., p. 201.

102 Lacan, J., «Jeunesse de Gide », op. cit., p. 748.

103 Voir III, 4, le chapitre Boris.

104 Gide, A., Journal, vol. I, op. cit., 24 novembre 1918, p. 1077.

105 Gide, A., Et nunc manet in te, op. cit., p. 961, note.

106 Gide, A., Et nunc manet in te, op. cit., p. 995.

107 Cahiers André Gide, 4: Les Cahiers de la Petite Dame, op. cit., p. 150.

108 Gide, C., Entretiens 2002-2003, Paris, Gallimard (« Les Cahiers de la **NRF** »), 2009, pp. 24-5.

109 Lestringant, F., André Gide l'inquiéteur, vol. I, op. cit., p. 969.

110 « C'est pour lui, pour conquérir son attention, son estime, que j'écrivis Les Faux-monnayeurs, de même que, tous mes livres précédents, c'était sous l'influence de Em. ou dans le vain espoir de la convaincre. » Gide, A. Journal, vol. II: 1926-1950, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 1997, 9 juin 1928, p. 82.

111 Voir Allegret, M., « Notes prises en courant sur le voyage en Angleterre », Bulletin des amis

d'André Gide, XXVIII, 125, janvier 2000, pp. 86-133.

112 Gide, A., Journal, vol. I, op. cit., 18 juin 1918, p. 1070.

113 Gide, A., « Goethe » in Essais critiques, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 1999, p. 710.

114 Gide, A., Si le grain ne meurt in Romans et récits vol. II, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade ») 2009, p. 287.

115 Gide, A., Correspondance avec sa mère, Paris, Gallimard, 1988, le 14 septembre 1894, p. 466.

116 « La volupté, si parfois j'avais pu la cueillir en passant, c'était comme furtivement; délicieusement pourtant, un soir, en barque avec un jeune batelier du lac de Côme (peu avant de gagner La Brévine) tandis qu'enveloppait mon extase le clair de lune où l'enchantement brumeux du lac et les parfums humides des rives fondaient. », Gide, A., Si le grain ne meurt, op. cit., p. 309.

117 Cahiers André Gide, 7: Les Cahiers de la Petite Dame, t. 4, 1945-1951, Paris, Gallimard, 1977, p. 102. Cité par Martin, C., « Introduction à la Correspondance de Gide avec sa mère » in Gide,

A., Correspondance avec sa mère, op. cit., pp. 26-7.

118 Elle répondait à une lettre d'André du 5 avril où il disait: « J'achève les Mémoires de Goethe tout est enseignement dans ce grand homme, et je m'instruis plus en apprenant comment Goethe se mouchoit que comment communiait un concierge. [...] N'importe, j'aimerais que tu lises ces Mémoires; tu t'étonnerais peut-être, comme je le fis, de l'extraordinaire somme de folie que cet homme raisonnable entre tous put absorber [souligné par Gide], faire sienne et neutraliser, comme Mithridate, je crois, sut habituer son corps aux poisons. », Gide, A., Correspondance avec sa mère, op. cit., pp. 652-3.

119 Gide, A., Correspondance avec sa mère, op. cit., p. 657-8.

120 Lacan, J., «Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir » in Écrits, Paris, Seuil 1966, p. 758.

121 Gide, A., « Goethe », op. cit., p. 710 et 711.

122 Gide, A. Journal, vol. 1: 1887-1925, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 1996, 13 octobre 1894, p. 185.

123 Gide, A., Les Nourritures terrestres in

Romans et récits: œuvres lyriques et dramatiques, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 1958, p. 215.

124 Miller, J.-A., « Sur le Gide de Lacan », La Cause freudienne, n° 25, 1993, p. 36.

125 «J'emporte toujours avec moi quelque imprimé, car j'aime lire tout en marchant. C'est un écran immatériel qu'on dresse entre soi et la vie; écran fragile, crevé sans cesse, car tout de même on participe à l'animation de la rue; mais une joie spéciale vient du désaccord entre le réel et l'imaginaire. Oh! je suis prêt à reconnaître que cette habitude est contraire aux principes mêmes de mon éthique [il était en peine période communiste!]; mais mon éthique comprend aussi, fort heureusement, l'inconséquence. » Gide, A., « La journée du 27 septembre », Souvenirs et voyages, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 2009, p. 736.

126 Gide, A., « De l'influence en littérature », Essais critiques, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 1999, p. 410. Il décrit cette influence comme ceci: « J'ai lu ce livre; et après l'avoir lu je l'ai fermé; je l'ai remis sur ce rayon de ma bibliothèque, – mais dans ce livre il y avait telle parole que je ne peux pas oublier. Elle est

descendue en moi si avant, que je ne la distingue plus de moi-même. Désormais je ne suis plus comme si je ne l'avais pas connue. [...] Sa puissance vient de ceci qu'elle n'a fait que me révéler quelque partie de moi inconnue à moi-même; elle n'a été pour moi qu'une explication – oui, qu'une explication de moi-même. On l'a dit déjà: les influences agissent par ressemblance. On les a comparées à des sortes de miroir qui nous montreraient, non point ce que nous sommes déjà effectivement, mais ce que nous sommes d'une façon latente. [...] Combien de sommeillantes princesses nous portons en nous, ignorées, attendant qu'un contact, qu'un accord, qu'un mot les réveille. ». Essais critiques, op. cit., p. 406.

127 Goethe, « Second Faust, Acte I » in Faust I et II, Paris, GF-Flammarion, 1984, trad. Jean Malaplate, p. 222.

128 Gide, A., Journal, vol. I, op. cit., 18 octobre 1907, p. 578. Cité aussi par Jadin, J. -M., Gide et sa perversion, Paris, Arcanes, 1995, p. 95.

129 Gide, A., Journal 1887-1925 18 octobre 1907, p. 252. Cité par Jadin, J. -M., Gide et sa perversion, op. cit., p. 95. Ecrire en se regardant dans le miroir, voilà ce que cela donne: « La nuit, devant la glace, j'ai contemplé mon image. Comme

surge de l'ombre, la fragile apparition se modèle et s'immobilise; autour de moi, dans l'ombre éclairée, des profondeurs de ténèbres s'enfoncent. Je plonge mes yeux dans ces yeux: et mon âme flotte incertaine entre cette double apparence, doutant enfin, comme étourdie, lequel est le reflet de l'autre et si je ne suis pas, un fantôme irréel; – doutant lequel des deux regarde, sentant un regard identique répondre à l'autre regard. Les yeux l'un dans l'autre se plongent, – et, dans ses prunelles profondes, je cherche ma pensée... Allain a jeté sur l'image un grand drap étendu; – dessous elle est emprisonnée, – je ne la vois plus – mais je la sens vivante encore sous le drap, derrière le verre; – par crainte de son regard, je n'ose soulever le voile et je la sens quand je me tourne, qui me regarde; c'est un souffle entre les épaules. Exaspéré, il la crèverait, – mais la peur le retient de trouer aussi le fantôme et que le néant n'apparaisse derrière l'apparence brisée. » Gide, A., Les Cahiers et les poésies d'André Walter, Paris, Gallimard (« Poésie »), 1986, p. 132-3.

130 Delay, J., La Jeunesse d'André Gide, vol. I, Paris, Gallimard, 1956, p. 28.

131 Cité par Delay, J., La Jeunesse d'André Gide, vol. II, Paris, Gallimard, 1957, p. 655.

132 Gide, A., « Oscar Wilde » in Essais

critiques, op. cit., p. 845.

133 Gide, A., Journal, vol. II: 1926-1950, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 1997, 1^{er} octobre 1927, p. 44.

134 Delay, J., La Jeunesse d'André Gide, vol. II, op. cit., p. 655.

135 Gide, A., Si le grain ne meurt, op. cit., p. 330.

136 Lacan, J., «Jeunesse de Gide », op. cit., p. 763.

137 Terme savant évoquant l'amour pur!

138 Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p. 757. Sur le privilège, voir Miller, J.-A., Un divertissement sur le privilège », La Cause freudienne, n° 65, mars 2007, p. 167.

139 Miller, J.-A., « Sur le Gide de Lacan », op. cit., p. 37.

140 Lacan, J., «Jeunesse de Gide », op. cit., p. 761.

141 Sur le millionnaire, voir Lacan, J., Le Séminaire, Livre V: Les Formations de l'inconscient. Paris, Seuil (« Le Champ freudien »), 1998, pp. 43 et

51-2; Indart, J. C., « Logique du miglionnaire », Omicar digital, n° 156, 26 janvier 2001 (http://membres.multimania.fr/jlacan/ornicar/ornicardigital/Articles_d_Omicar_digital/logique_du_miglionnaire_Juan_Carlos_Indart.htm) (consulté 3 septembre 2011).

142 Gide, A., Le Prométhée mal enchaîné, in Romans, récits, soties, œuvres lyriques, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 1958, p. 305.

143 Gide, A., Les Caves du Vatican in Romans, récits, soties, œuvres lyriques, op. cit., p. 827-73.

144 Goulet, A., André Gide: écrire pour vivre, Paris, Corti, 2002, p. 193-194.

145 Gide, A., Les Caves du Vatican, op. cit., p. 728.

146 Sur l'acte, voir : Miller, J. – A., « Jacques Lacan : remarques sur son concept de passage à l'acte », Actualités psychiatriques, n° 1, janvier 1988. Gide évoqua encore l'acte gratuit en tirant les leçons de son expérience de juré dans ses Souvenirs de la Cour d'assises. Il s'agissait du cas d'un incendiaire, n'ayant par ailleurs aucun antécédent judiciaire, qui n'avait pas pu s'empêcher de bouter le feu au pressoir puis, le lendemain, à la maison de sa belle-sœur. Les débats étonnèrent

l'opinion puisque l'accusé, qui avait avoué les faits, ne pouvait, en revanche, rien dire de ses raisons sinon répéter : « Je n'avais pas de motifs », il n'avait pas bu, s'entendait bien avec sa victime, etc. Le médecin rapporta néanmoins « l'étrange soulagement, la détente » éprouvé par l'incendiaire la première fois : « J'eusse été curieux, commenta Gide, de savoir si cette étrange satisfaction du boutefeux n'avait aucune relation avec la jouissance sexuelle ; mais malgré que je sois du jury, je n'ose pas poser la question, craignant qu'elle ne paraisse saugrenue. » Le cas était évidemment très différent de celui qu'il avait imaginé sur base de ce qu'il savait du sien dans son Lafcadio, l'incendiaire présentant des traits manifestes de psychose, mais des deux côtés, l'acte visait une même zone, celle des rapports du sujet avec sa jouissance.

147 Gide, A., Les Faux-monnayeurs in Romans, récits, soties, œuvres lyriques, op. cit., p. 455.

148 Correspondance Freud-Ferenczi, Paris, Calman-Lévy, 2000, vol. III. Lettre de Freud à Ferenczi du 17 juin 1920, p. 30. Elle fonda avec Laforgue, Pichon et d'autres la Société psychanalytique de Paris en 1926.

149 Cahiers André Gide, 7: Les Cahiers de la Petite Dame, op. cit., 23 février 1922, p. 110.

150 Lacan, J., «Jeunesse de Gide », op. cit., p. 748.

151 Paru initialement dans l'Internationale Zeitschrift für psychoanalyse, 1920, vol. VI, pp. 90-101. Ni Delay ni Lacan ne connaissaient cet article puisqu'il n'a été traduit qu'en 1971 par M. Gourevitch « Eugénie Sokolnicka, pionnière de la psychanalyse et inspiratrice d'André Gide », Médecine de France, n° 219, févr. 1971, pp17-22 et ensuite par M. Ronvaux et Ch. Vereecken, Ornica?, n°37, été 1986, pp. 90-101. À propos de Sokolnicka, voir aussi Duhamel, P., « Gide ou le génie de Sokolnicka », La Cause freudienne, n° 25, septembre 1993, pp. 63-70 et Roudinesco, É., Histoire de la psychanalyse en France, vol. II: 1925-1985, Paris, Seuil 1986, pp. 99-109.

152 Gide, A., Les Faux-monnayeurs, op. cit., p. 303.

153 Gide, A., Les Faux-monnayeurs, op. cit., 326.

154 Gide, A., Les Faux-monnayeurs, op. cit., p. 330-31.

155 C'est le sens explicite de la citation de Sainte-Beuve qu'il plaçait en exergue du chapitre où se trouve le passage cité: « "C'est ce qui arrive de

presque toutes les maladies de l'esprit humain qu'on se flatte d'avoir guéries. On les répercute seulement, comme on dit en médecine, et on leur en substitue d'autres. " Sainte-Beuve (Lundis, I, 19) », Les Faux-monnayeurs, op. cit., p. 326.

156 Les Faux-monnayeurs, op. cit., p. 466.

157 Lacan, J., Le Séminaire, Livre XIX : ...ou pire, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil (« Champ freudien »), 2011, p. 73.

158 Dialogue entre Gide et Elisabeth Van Rysselberghe, future mère de Catherine Gide, en 1899. Cahiers André Gide, 7 : Les Cahiers de la Petite Dame, op. cit., p. 253.

159 Gide, A., Journal, vol. I : 1887-1925, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 1996, 22 juin 1907, p. 576.

160 Miller, J.-A., « Sur le Gide de Lacan », La Cause freudienne, n° 25, 1993, p. 35.

161 Lacan, J., Le Séminaire, Livre V: Les Formations de l'inconscient, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil (« Le Champ freudien »), 1998, pp. 258-61; et Lacan, J., « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir » in Ecrits, Paris, Seuil 1966, p. 752.

162 « Il me faut noter ici ce que j'ai omis dans

Si le grain ne meurt..., qui ne laisse pas d'avoir une certaine importance, en réfutation de certaines théories, lesquelles prétendent faire dépendre nos goûts sexuels des occasions offertes à un âge tendre où l'instinct, encore indécis, hésite et s'informe. Entouré, pendant les vacances d'été tout au moins, d'enfants de mon âge ou un peu plus jeunes, mes privautés avec les garçons ne descendaient jamais plus bas que la ceinture; avec les filles j'y allais d'une totale indiscretion. Oui je gardais avec ceux-ci une assez grande réserve, où je crois un psychologue perspicace eût pu voir déjà l'indice de mon penchant. » Gide, A., Et nunc manet in te in Souvenirs et voyages, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 2001, pp. 944-5. Et alors? Personne n'était en mesure de savoir ce qu'il en fera, même pas le psychologue perspicace!

163 Gide, A., Journal, vol. I, op. cit., septembre 1901, p. 309. « Ah! Que ne suis-je l'un d'entre vous! ». Le vers de Virgile est dans Bucoliques, X, 35. Gide rajoute ensuite ceci: « Écrit cela pour me donner une contenance pendant que deux enfants de Bruneval jouaient entre eux. »

164 Le marquis de Queensberry avait sommé Oscar Wilde de mettre fin à sa liaison avec son fils et le traita publiquement de sodomite, bref, fit scandale. La réaction de Wilde fut pour le moins

bizarre puisqu'il lui intenta un procès en diffamation qu'il perdit, se retrouva en prison – l'homosexualité étant encore un délit dans l'Angleterre victorienne –, d'où il ressortit définitivement brisé. Il mourut à peu près seul à Paris en 1900 à l'âge de 46 ans.

165 Masson, P., « Notice de Si le grain ne meurt » in Gide, A., Souvenirs et voyages, op. cit., p. 1102.

166 L'on peut aussi se référer à une nouvelle écrite en son âge mûr dans laquelle il décrit son enchantement lors d'un séjour d'automne dans un petit village des Abruzzes, quand, nageant dans une espèce de lac souterrain d'eau sulfureuse, il rencontra une divinité aquatique, « un triton échappé du cortège voluptueux d'Amphitrite », en la personne d'un garçonnet à la peau brune mais... unijambiste. Gide, A., « Aquasanta » in Souvenirs et voyages, op. cit., p. 875.

167 Gide, A., Si le grain ne meurt, op. cit., pp. 279-80.

168 Gide, A., Si le grain ne meurt, op. cit., p. 284.

169 Gide, A., Si le grain ne meurt, op. cit., p. 287.

170 Gide, A., Si le grain ne meurt, op. cit., p. 290.

171 Il aura quand même affaire à une plantureuse Suissesse qui ne put faire son ménage sans se jeter dans ses bras: « Avec un grand effort je la trimbalai sur un divan; puis comme elle se cramponnait à moi et que j'avais culbuté sur son sein entre ses jambes ouvertes, écoeuré je m'écriai soudain: "J'entends des voix!" » et, feignant l'épouvante, je m'échappai de ses bras comme un Joseph, et courus me laver les mains. », Gide, A., Si le grain ne meurt, op. cit., pp. 295-6.

172 Si le grain ne meurt, op. cit., p. 310.

173 Si le grain ne meurt, op. cit., p. 307.

174 Gide, A., Le Ramier, Paris, Gallimard, 2002, p. 30. Il confirme la chose dans les notes préparatoires de Si le grain ne meurt, op. cit., p. 1113.

175 Roger Martin du Gard a aussi recueilli dans son propre journal les confidences de Gide: « Gide a besoin d'arriver à un total épuisement de sperme, et il n'y arrive qu'après cinq, six ou même huit coups consécutifs. Je n'ai pas besoin de remarquer qu'il n'y a pas trace de forfanterie dans cet aveu, qu'il ne considère pas ce phénomène comme un "exploit" »

mais comme une des “monstruosités” de sa nature. Il tire d’abord deux coups, presque en même temps, sans débrider, “comme un chanteur”, dit-il, “qui, dans un même chant, reprend sa respiration pour pousser la seconde note, sans presque que le temps d’arrêt soit perceptible”. “La seconde jouissance, dit-il encore, semble monter sur les épaules de la première...” Ces deux coups, les deux premiers, bien nets, bien différenciés, bien caractérisés par deux éjaculations distinctes, mais immédiatement consécutifs, font la stupéfaction, paraît-il, du partenaire. Mais ce n’est pas fini. Le troisième coup vient à peu de distance. Lorsque les circonstances le permettent, il s’offre alors un second sujet, avec lequel il tire successivement le quatrième et souvent le cinquième coup. Après quoi il se retrouve dans un état très spécial qui est l’impossibilité d’éprouver pour ces deux partenaires un nouveau désir, joint à un besoin impérieux d’éjaculer encore afin d’atteindre le calme, par l’épuisement total du sperme. Et, presque toujours, il n’atteint ce point final que chez lui, par la masturbation. Il est exceptionnel (cela lui est arrivé une dizaine de fois dans sa vie) que le partenaire lui plaise assez pour qu’il puisse successivement épuiser auprès de lui son besoin d’éjaculation. C’est donc insatisfait qu’il quitte le lieu où il vient de jouir, trois, quatre, ou cinq fois même, en moins d’une

heure. Il est alors dans un état d'énervement, d'incertitude, d'insatisfaction, qui lui est tellement insupportable qu'il n'a qu'une idée: rentrer chez lui et se masturber autant de fois qu'il faudra pour atteindre le point final d'épuisement. » Martin du Gard, R., Journal, vol. II, 1919-1936, Paris, Gallimard, 1993, le 6 mai 1921, p. 232-3. Martin du Gard reconnaît avoir transcrit ces propos « crûment » soit hors des termes dont Gide se servait. L'on s'aperçoit ainsi de ce que la vérité gagne avec le style: la précision qui la rend intelligible. En effet, le récit qu'en donnait Gide dans ses mémoires n'était pas seulement plus joli mais plus précis puisque son style y ajoutait une interprétation manquante dans le récit réaliste de Roger Martin du Gard: sa note océanique, féminine.

176 Miller, J.-A., « Sur le Gide de Lacan », op. cit., p. 35.

177 Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p. 754.

178 Miller, J.-A., « Les Six paradigmes de la jouissance », La Cause freudienne, octobre 1999, n° 43, pp. 5-30.

179 « La divine volupté, guide de vie », Lucrèce, De la nature des choses, cité par Gide, A., « Préface de la traduction américaine de Corydon »,

Corydon in Romans et récits, vol. II, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 2009, p. 172.

180 Il précisait : « Nous n'avons pas de mot, et je ne sais même si ce mot anglais exprime exactement ce que je veux dire : de plus grande utilité, de plus grand service pour le progrès de l'humanité. » Gide, A., Journal, vol. II : 1926-1950, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 1997, janvier 1946, p. 1017.

181 Goulet, A., « Notice sur Corydon » in Romans et récits, vol. II, op. cit., pp. 1162-83.

182 Madeleine pour ou contre, c'est finalement toujours Madeleine qui constituait son adresse voire son aiguillon. Il notait ainsi le 29 juin 1930 : « Il est certain que mon amour pour Em. a beaucoup retenu ma pensée ; mais, la forçant de considérer sans cesse ce qu'elle laissait en arrière et qu'elle eût voulu qui la suivît, je crois que cette pensée a gagné en profondeur et largeur ce qu'elle perdait en pointe et en élan. Enfin, je ne suis même pas assuré que des ouvrages comme Corydon, ou la deuxième partie de Si le grain ne meurt..., j'eusse senti suffisant besoin de les écrire, sinon poussé par une si gênante contrariété. Il n'est guère de jour où je ne sente la gêne de mon amour, de sa pensée. » [Souligné par Gide], Gide, A., Journal, vol. II,

op. cit., p. 210.

183 Gide, A., Corydon, op. cit., p. 67. Roger Martin du Gard, qui n'hésitait jamais à grossir le trait, notait dans son propre Journal du 14 mars 1922: « Il veut le faire lorsqu'il y a encore des risques, lorsqu'il risque d'être censuré, poursuivi, peut-être obligé de quitter la France [...] De longue date, ayant prévu la possibilité d'un scandale public, d'un procès en police correctionnelle, il s'est considéré comme une victime expiatoire prédestinée, l'homme qui doit payer de son repos, de son bonheur, le progrès de l'humanité, l'élargissement des idées vers une plus grande liberté de vie sexuelle: le Christ de l'homosexualité, le rédempteur. » Cité par Goulet, « Notice sur Corydon », op. cit., pp. 1175-6.

184 Il n'y avait pas que l'affaire Oscar Wilde mais aussi bien d'autres, telle celle de Renard - du nom d'un majordome condamné parce qu'il était homosexuel, pour le meurtre de son maître qu'il n'avait pas commis -, à défrayer la chronique à l'époque. Comme le disait un journal du temps à propos de cette dernière: «[...] il y avait dans la foule cette impression que Renard, même innocent du meurtre de M. Rémy ne déparerait pas la collection d'individus que la société rejette de son sein pour les envoyer croupir en Guyane. ». « J'en

suis malade », disait Gide. Voir sur ce point, dans Nemer, M. Corydon citoyen: essai sur Gide et l'homosexualité, Paris, Gallimard, 2006, les chapitres « L'Innommable », pp. 13-41 et « Le Désir et la loi », pp. 83-120.

185 Allusion à son ami Armand Bavretel dont il parle dans Si le grain ne meurt, op. cit., pp. 193-201.

186 Gide, A., Corydon, op. cit., p. 72.

187 Souligné par Gide, Corydon, op. cit., p. 74.

188 Nemer, Corydon citoyen, op. cit., p. 111.

189 Gide, A., Journal, vol. I, op. cit., 4 février 1922, pp. 1170-1.

190 « J'achève la lecture (dans la Revue de Genève d'un troisième article de Freud sur "l'Origine et le développement de la psychanalyse") – (je n'ai pu me procurer les deux premiers) [...] C'est décidément très sérieux. À vrai dire il ne me dit rien (Freud) que je n'aie déjà pensé; mais il met au net une série de pensées qui restaient en moi à l'état flottant – disons "larvaire". [...] Il faut absolument que j'entre en relations avec Freud. Votre frère le connaît n'est-ce pas, et ne me refusera pas de m'introduire auprès de lui? [...] Je rêve déjà une

préface de lui à une traduction allemande de Corydon, qui pourrait bien peut-être précéder la publication française. [...] Cette préface de Freud pourrait souligner l'utilité et l'opportunité du livre... » Lettre de Gide à Dorothy Bussy du 16 avril 1921, citée par Goulet, « Notice sur Corydon », op. cit., pp. 1174-5.

[191](#) Nemer, M., Corydon citoyen, op. cit., p. 76. La réponse de Strachey a disparu, celle de Freud aussi et la lettre de Gide à Freud ne serait pas consultable! Voir aussi sur cette question Roudinesco, É., Histoire de la psychanalyse en France, vol. II: 1925- 1985, Paris, Seuil 1986, pp. 99-109 et plutôt Steel, D., « Gide et Freud », Revue d'histoire littéraire de la France, janvier-février 1977, n° 1, pp. 48-74 et « Gide lecteur de Freud », Littératures contemporaines, n° 7: "André Gide", Paris, Klincksieck, 1999, pp. 15-36.

[192](#) Lacan, J., «Jeunesse de Gide », op. cit., p. 763.

[193](#) Gide, A., Corydon, op. cit., p. 79.

[194](#) Gide, A., Corydon, op. cit., p. 84.

[195](#) Le 14 juillet 1930, il se distrait d'un voyage en train en notant: « Melville parle (Moby Dick: chap. 87 ou 88 suivant les éditions) des "collèges"

de jeunes cachalots femelles, présidés par un mâle unique, sultan maître de ce harem, qui en défend l'approche aux autres mâles. Les "collèges" de jeunes mâles sont, dit-il, plus importants (larger) que les collèges des femelles. Turbulents et comparables, dit-il, aux bandes indisciplinées des collégiens de Yale ou de Harvard. Ces mâles plus nombreux que les femelles dont un seul va s'approprier et monopoliser les femmes par troupeaux, ces mâles exclus et qui n'auront pas accès au gynécée, que font-ils? Que deviendront-ils? Cette question si simple, se peut-il que je sois le premier à la poser? Se peut-il que je sois le seul? Se peut-il qu'on y réponde par des rires; ou pas du tout? », Gide, A., Journal, vol. II, op. cit., 1926-1950, p. 215.

[196](#) Gide, A., Corydon, op. cit., p. 112.

[197](#) Gide, A., Corydon, op. cit., p. 125.

[198](#) Gide, A., Corydon, op. cit., p. 136.

[199](#) Et du reste de la société! Ainsi en 1930: « Nul peuple n'eut plus le sens et l'intelligence de l'harmonie que le peuple grec. Harmonie de l'individu, et des mœurs, et de la cité. Et c'est par besoin d'harmonie (intelligence autant qu'instinct) qu'ils donnèrent droit de cité à l'uranisme. C'est ce que j'ai tâché de faire voir dans Corydon. On

comprendra ce livre plus tard, lorsqu'on l'aura compris, d'abord, qu'une grande part du malaise de notre société et du dérèglement de nos mœurs vient de ceci: qu'on prétend bannir l'uranisme, indispensable au tempérament d'une société bien réglée. », Journal, vol. II, op. cit., le 8 juillet 1930, p. 214.

200 « [...] c'est, pour les Grecs, l'âge de la camaraderie amoureuse, de l'exaltation commune, de la plus noble émulation. Après quoi seulement, le garçon selon leurs vœux "souhaite de devenir un homme", c'est-à-dire songe à la femme, c'est-à-dire: à se marier. », Gide, A., Corydon, op. cit., p. 142.

201 En août 1921, il disait ainsi à la Petite Dame: « Freud me semble avoir une tendance exagérée en ramenant tout à la sexualité; il faudrait plutôt étendre la signification du mot volupté; toute fonction naturelle correspond à une volupté, dans la nature il y a tendance à la volupté. », Les Cahiers André Gide, 7: Les Cahiers de la Petite Dame, t. 4, 1945-1951, Paris, Gallimard, 1977, p. 103.

202 Cité par Goulet, A., « Notice sur Corydon » op. cit., p. 1177.

203 Delay, J., La Jeunesse d'André Gide, vol. I, Paris, Gallimard, 1956 p. 265. Cité par Lacan, J., «Jeunesse de Gide », op. cit., p. 749.

204 J.-A. Miller remarque: « Le Witz de Lacan est fait pour montrer que l'Œdipe lui-même n'est qu'une perversion, qu'il n'y a pas la norme, ou que ladite norme n'est pas d'une autre étoffe que la perversion. La voie œdipienne, ce n'est que se tourner vers le père en tant qu'il s'occupe d'une femme, pour la barrer, et aussi bien pour s'en encombrer. » Miller, J.-A., « Des gays en analyse? », La Cause freudienne, n° 55, octobre 2003, p. 88.

205 Juliette à André Gide, le 13 octobre 1893. Gide, A., Correspondance avec sa mère, Paris, Gallimard, 1988, p. 197.

206 Lacan, J., Jeunesse de Gide, p. 740. Il s'y était déjà intéressé dans les années trente, écrivant dans la revue surréaliste Le Minotaure, « Le Problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience », De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité suivi de Premiers écrits sur la paranoïa, Paris, Seuil, 1975, pp. 383-388.

207 Lacan, J., « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir » in Écrits, Paris, Seuil 1966, pp. 747-8.

208 Bien plus tard sa fille, Catherine Gide, notait: « Envoyer un télégramme, dans la famille c'était une affaire d'État!. Il fallait que chaque mot soit bien choisi. Dans un télégramme en général on

dit seulement ce qu'on a à dire, tandis que là on avait l'impression qu'il fallait envoyer des télégrammes extraordinaires. » Gide, C., Entretiens 2002-2003, Paris, Gallimard (« Les Cahiers de la NRF »), 2009, p. 51.

209 Gide, A., Journal, vol. 1: 1887-1925, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 1997, p. 149.

210 Souligné par l'auteur.

211 Gide, A., Correspondance avec sa mère, op. cit., lettre du 6 décembre 1894, pp. 542-6.

212 Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p. 743.

213 Gide, C., Entretiens 2002-2003, op. cit., p. 59-60.

214 Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., pp. 741, 744. Voir aussi pp. 763-4.

215 Voir sur ce point J.-A. Miller, « Dans les profondeurs du goût », Elucidation, n°1, Paris, Verdier, 2003, pp. 21-2.

216 Delay, J., La Jeunesse d'André Gide, vol. I, Paris, Gallimard, 1956, p. 11.

217 Sainte-Beuve, « Chateaubriand jugé par un

ami intime en 1803 » in Pour la critique, Paris, Gallimard (« Folio »), 1992, pp. 146-7.

[218](#) Sainte-Beuve, « Chateaubriand jugé », op. cit., pp. 158-9.

[219](#) Sainte-Beuve, « Chateaubriand jugé », op. cit., pp. 149-51.

[220](#) Sainte-Beuve, « "Histoire de la littérature anglaise" par M. Taine » in Pour la critique, op. cit., p. 180.

[221](#) Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p., 742.

[222](#) Lacan, J., « Jeunesse de Gide », op. cit., p. 742.

[223](#) Lacan, J., Écrits, Paris, Seuil, 1966, pp. 9-10. Sur ce texte voir Wajcman, G., « Stylus », Analytica, n° 43: "Sur le style et autres essais", Paris, Navarin, 1986, pp. 77-89.

[224](#) Hérault de Séchelles, Voyage à Montbard, Paris, Gallimard (« Le Promeneur »), 2007.

[225](#) Hérault de Séchelles, Voyage à Montbard, op. cit., p. 43.

[226](#) Hérault de Séchelles, Voyage à Montbard,

op. cit., pp. 48-50.

227 Gide, A., Journal, vol. II: 1926-1950, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 1997, p. 523.

228 Nadeau, M., « Introduction aux Romans, récits, soties, œuvres lyriques » in Romans, récits, soties, œuvres lyriques, Paris, Gallimard (« Bibl. de la Pléiade »), 1958, p. XXV.

229 Miller, J.-A., « Sur le Gide de Lacan », La Cause freudienne, n° 25, 1993, p. 8.

230 Gide, A., « Préface pour une seconde édition du Voyage d'Urien » in Pléiade, Romans, récits, soties, œuvres lyriques, op. cit., p., 1462.

231 Gide, A., Journal, vol. II, op. cit., le 8 février 1927. Cité aussi par Nadeau, « Introduction aux Romans, récits, soties, œuvres lyriques », op. cit., p. XXIII.